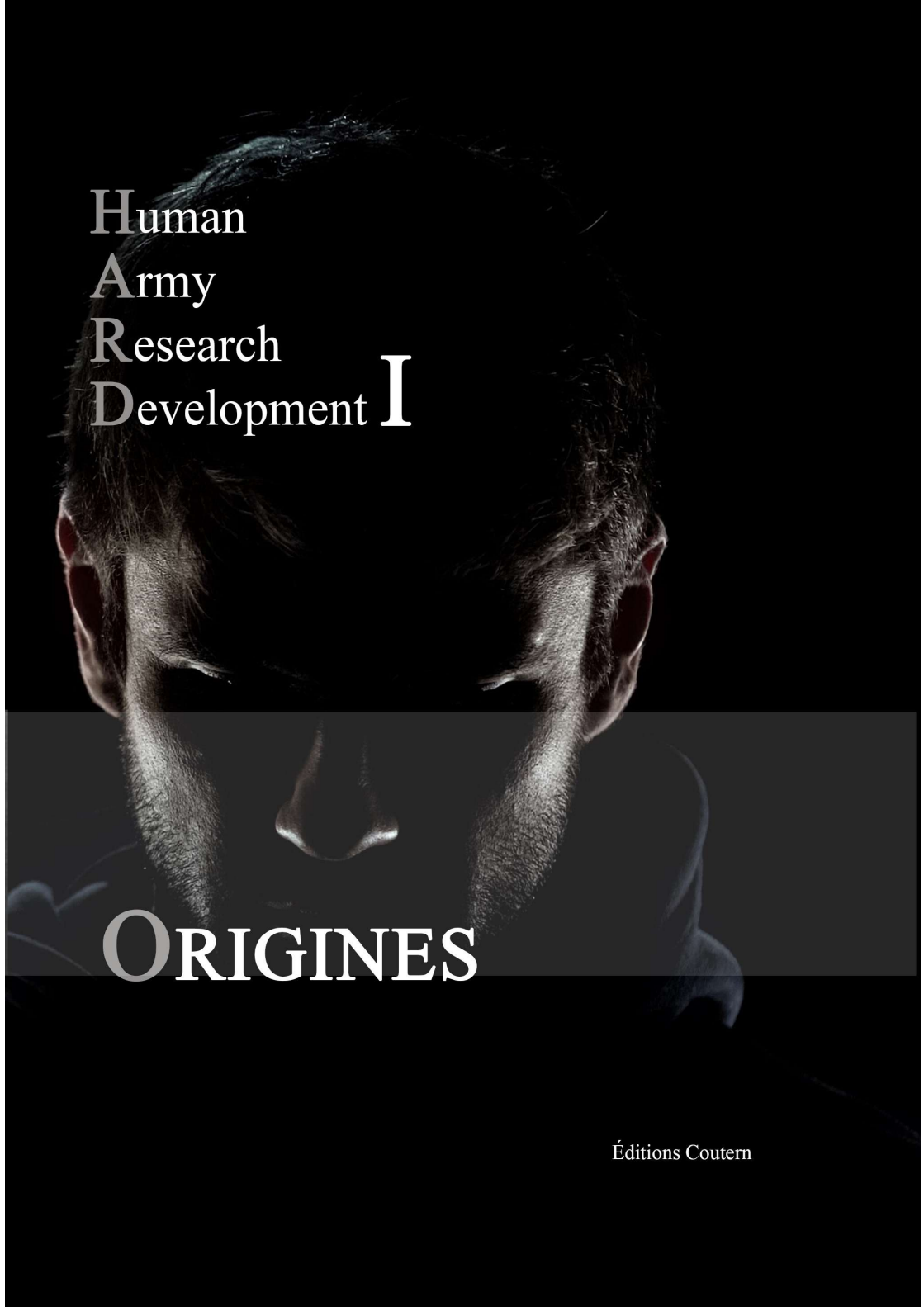




Human
Army
Research
Development I

ORIGINES

Éditions Coutern

Human Army Research Development I : Origines

Catalogue Coutern :

Human Army Research Development I : Origines.

Human Army Research Development II : Unité d'élite.

Human Army Research Development III : Galaxie.

Human Army Research Development IV : Univers.

Prochaines publications Coutern :

La pièce : Le lien commun.

Innocent : La défense controversée.

A.F.O.G.I.A : Le pacte de l'ombre.

I.M.E.D : Dans la peau d'un meurtrier.

VYNCE : Réussir ou mourir.

Le don du sang : Double Face.

Chapitre 1 : Courtin

(Un enfant de corpulence mince habillé d'un costume noir, taillé sur mesure, à la peau mate, cheveux châtain est assis sur le banc d'une cour de récréation lorsqu'il reçoit la visite de deux autres enfants. Un second, de forte corpulence, habillé d'un costume, couleur marron foncé, à la peau claire, cheveux blonds et yeux bleus, observe la scène, au loin. Il se rapproche pour mieux écouter et se place derrière l'enfant assis dérangé en pleine lecture):

- Le fils de voyou joue l'intello ?!
- Ils font ça juste pour te provoquer Georges...
- Je sais, François.
- Va-t'en d'ici, Justin !!!
- Oh ! Son maître-chien a parlé pour lui, tu as perdu ta langue, Georges ?
(François se précipite sur Justin, l'agrippe par le col et le pousse. Son acolyte tente d'atteindre ce dernier, mais Georges s'interpose, puis une bagarre générale éclate. Ils sont maîtrisés par des surveillants qui sont alertés par l'agitation et se précipitent pour les séparer. Ils les emmènent jusqu'au bureau du directeur de l'établissement qui ouvre la porte, après que l'un d'eux, tenant François par la main, toque fortement) :

- Que s'est-il passé, Frédéric ?
- Ils étaient en train de se battre dans l'arrière-cour, Monsieur Leroy.
- Laissez-les avec moi, je m'en occupe.
- Très bien.

(Les enfants entrent dans un état lamentable : Vestes déchirées et des marques aux visages. Le directeur poursuit sa réunion, tout en observant les élèves, assis sur le canapé, au fond de la salle. La réunion se termine et Leroy contacte sa secrétaire, afin de raccompagner les individus, puis demande aux enfants de se rapprocher de son bureau, tout en continuant de remplir des documents) :

- Je vois que la cour de récréation est devenue une arène !
(Les enfants rigolent, sauf Georges, qui garde la tête baissée. Le directeur lève les yeux puis retire ses lunettes) :

- Qu'est-ce qui vous fait rire ?!
(Ils s'arrêtent soudainement de rire en baissant la tête, eux aussi) :

- Nous n'allons pas commenter les frasques de Justin et de Martin, puisqu'avec leurs piètres résultats scolaires, ils se distinguent par leurs capacités à créer des conflits, un peu partout où ils se trouvent. Votre cas est déjà réglé, je vous demanderais donc de quitter cette pièce et de retourner immédiatement en classe.

- Dans cet état ?
- Il fallait y réfléchir avant, Justin ! Votre attitude se reflète sur votre habit et c'est chose méritée !

(Les deux élèves, furieux, quittent la pièce en murmurant dans leurs barbes. Le directeur attend le départ des deux élèves pour poursuivre son entretien) :

- Ensuite, vous deux, c'est une belle surprise !

— Écoutez, Monsieur...

— Est-ce que je vous ai autorisé à parler, François ?

—

— Vous voir ici est surprenant, votre comportement et vos résultats scolaires étaient jusqu'à présent remarquables et je n'ai jamais eu à vous reprocher quoi que ce soit. J'ai reçu vos parents récemment pour les féliciter de votre éducation, je vois que j'ai eu tort. Vos explications ?

— C'est ma faute, Monsieur.

— Tu vas arrêter, Georges !

— Non, il a raison, François, c'est sa faute.

— Monsieur Leroy, c'est moi qui...

— Oui, c'est votre faute aussi, François.

— J'ai manqué de patience.

(Un sourire se dessine sur les lèvres du directeur) :

— Ils ont commencé, Monsieur Leroy.

— J'ai une question à vous poser, François : Si un jour, vous rencontrez le même genre d'individus qui vous provoquent et vous insultent, sans cesse, que va-t-il se passer ?

— Je vais riposter.

— Imaginez-vous les affronter, et malencontreusement, blessé gravement ou tuer l'un d'entre eux, que va-t-il se passer, par la suite ?

— Nous irions probablement en prison.

— Et qui aura un avenir brisé, ce seront eux ou vous ?

(Les deux élèves baissent les yeux et répondent en même temps) :

— Nous, Monsieur !

— Justin, Martin, ainsi que plusieurs autres élèves, étaient en procédure d'expulsion définitive, il fallait me prévenir et ne pas faire justice vous-même.

— Nous sommes encore jeunes, Monsieur Leroy.

— J'ai vu des enfants de votre âge manipuler des armes, que même des adultes sont incapables de tenir correctement, porter sur leur dos de l'eau, pour aller nourrir leur bétail, et d'autres, parcourir des kilomètres pour aller simplement s'asseoir et étudier, comme vous, alors, ne me parlez pas de jeunesse, vous n'allez pas m'apprendre mon métier !

— Georges se fait traiter à longueur de temps de fils de voyou et se fait humilier, il y a des limites monsieur le directeur !

— Vous pensiez quoi, François ? Que les deux meilleurs élèves d'une école de cent individus, recrutés parmi l'élite de la capitale, allaient jouir d'une vie paisible ?

— Quelle était la solution, alors, Monsieur Leroy ?

— La patience est une vertu, à bien des égards, Georges. Vous alertez les autorités compétentes et vous attendez qu'on intervienne. Vous allez présenter vos excuses à l'ensemble de la classe, pour votre comportement inadmissible. Vous aurez une journée de sanction, ici, samedi prochain, et vos parents seront prévenus ! Retournez en classe et que je n'entende plus parler de vous !

(Les deux compères rejoignent la salle de cours, sous le rire moqueur des autres élèves. À la fin de la journée, une limousine attend Georges devant l'établissement. Avant de monter dans le véhicule, il retrouve François, venu prendre de ses nouvelles. Il monte à l'arrière et le conducteur, voyant l'état de ce dernier, sort du véhicule afin de s'entretenir avec le directeur, avant de repartir. En arrivant devant le manoir, Georges monte les escaliers menant au dernier étage. Il toque, entre, puis s'assoit devant le bureau d'un homme âgé, de forte carrure, habillé d'un costume noir à rayures, cheveux châtain et barbe noir foncé, assis, en train de lire son journal, avant de le poser sur le bureau) :

— J'ai été informé par Philippe de l'incident qui a eu lieu. Je ne vais pas en rajouter, Monsieur Leroy est déjà très stricte, mais je suis très mécontent !

— ...

— Je sais bien que tu as été entraîné dans cette histoire, mais tu dois aussi être capable de maîtriser la situation et d'agir en personne responsable. Un autre point important, je souhaiterais que tu restes sage avec Philippe. Il m'a rapporté que tu as esquivé sa garde, à plusieurs reprises, pour aller jouer avec tes amis, c'est irresponsable !

— Père ! Sa présence est trop imposante et mes amis ont peur de lui.

— C'est pour ton bien, Georges ! Il t'attend en bas pour ton cours de piano. Va te changer et ne recommence plus ce genre de comportement !

(Il raccompagne son fils devant la porte et la referme derrière ce dernier. Il descend l'escalier menant à sa chambre et aperçoit une femme, à l'autre bout du couloir, de grande taille et de corpulence fine habillée d'un somptueux tailleur rouge, rousse aux yeux bleus, tenant un sac à main. Il se précipite vers elle, puis l'accole, avec les larmes aux yeux) :

— Philippe m'a rapporté ce qui s'était passé. Tu t'es bien battu, au moins ?

— Maman ! Ce n'est pas drôle !

(Elle embrasse son fils sur la tête tout en le caressant) :

— N'oublie jamais que tu représentes l'avenir de la famille Courtin. Tu es beau, mon bébé.

— Maman, pourquoi Papa ne me dit rien sur ce qu'il fait ?

— Tout simplement parce que tu es encore trop jeune. Philippe t'attend.

— Très bien, à bientôt Maman.

— Bisou, mon cœur !

(Georges est accompagné par sa mère qui l'aide à se changer, puis l'escorte à l'intérieur du véhicule, avant de refermer la porte. Elle lui envoie un bisou à travers la paume de sa main, avant que Phillipe ne démarre) ...

Chapitre 2 : Stern

(A la suite de l'évènement qui lui a permis de rencontrer François, qui deviendra son meilleur ami et confident, Georges obtiendra les meilleures notes de l'établissement, jusqu'à la fin de l'école primaire. Au collège, il se révèle extrêmement mature pour son âge. Sa sympathie et son humour suscitent l'attachement des autres élèves. À la fin de leurs études universitaires, leurs liens deviendront plus fort. Ils partageront un avenir brillant et les mêmes passions pour le sport et les études. Lors de la cérémonie de remise des diplômes, François se lève de table, pour retrouver son ami d'enfance alors que ce dernier est assis, seul, en train de siroter un jus de fruit) :

— Georges, tu es invité à dîner chez moi, ce week-end, avec tes parents. Ils ont envie de rencontrer l'élève modèle, ainsi que sa famille. D'ailleurs, tu ne veux pas venir à notre table avec ma famille ?

— Je préfère rester seul pour le moment, mes parents ne pourront pas venir, ils sont en voyage d'affaires, et je suis tout seul à la maison, avec Phillippe.

— Tu viendras quand même ? On fera sans... peut-être lors du mariage !

— Hein ?

(L'École Normale Supérieure du Vème arrondissement de Paris est une prestigieuse institution qui recrute les meilleurs éléments, sur dossier, présentés par les directeurs de lycées. Malgré un niveau très exigeant, Georges et François sont toujours classés premiers ou deuxièmes, lors des examens de fin d'études. Le directeur de l'université convoque à son bureau, Georges, au sujet de son avenir, l'invite à s'asseoir puis lui sert un café) :

— Avez-vous une idée concernant la suite de votre carrière ? J'ai plusieurs propositions à vous faire.

— Monsieur Dorin, j'aimerais poursuivre une carrière dans le domaine scientifique. J'effectue des stages dans le but d'obtenir une expérience professionnelle... j'ai néanmoins décidé de me lancer dans l'entrepreneuriat.

— Ah bon et pourquoi cela ?

— J'ai plusieurs projets en tête, les perspectives qu'offrent les entreprises sur le long terme ne m'intéressent pas. Plusieurs années à travailler, sous les ordres d'une hiérarchie, qui va me confier des tâches risquant de m'éloigner de mes travaux de recherches... Je préfère donc demander à mon père de m'aider à créer ma propre structure. Nous développerons mon projet, ce qui permettra par la même occasion, de nous rapprocher. J'ai passé mon enfance, loin de lui, et j'aimerais rattraper ce temps perdu.

— Je vois... c'est une sage décision, tâche de maintenir tes objectifs et ne gâche pas tout ce talent en faisant d'autres choses qui pourraient ralentir ta progression.

— J'y tâcherais, Monsieur Dorin.

— Bon courage pour la suite, si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésites pas à me contacter.

— Très bien, Monsieur, et merci.

(Les deux étudiants diplômés se retrouvent dans un complexe commercial. François rencontre son ami à l'entrée du cinéma. Ils s'en vont choisir un film, regardent les affiches des prochaines séances. François s'adresse à Georges, tout en sirotant un soda) :

- Dis-moi, quand vas-tu parler à ton père ?
- Je ne sais pas...on est venus voir un film ou parler de ma vie François ?!
- Oh toi ! Quand tu me parles comme ça, c'est que quelque chose ne va pas.
- Laisse tomber...
- Allez ! Lâche-toi Georges !
- Y'a quelque chose qui cloche.
- Parano ?!
- Tu commences avec tes bêtises !
- Tout va bien se passer, tu stresses trop, en ce moment.
- C'est à cause de mon père. Il reste silencieux sur mon avenir et n'aborde jamais le sujet, et ça me préoccupe.
- Tu en as parlé avec ta mère ?
- Ma mère soutient mon père. S'il ne dit rien, elle ne dit rien.
- Le couple parfait, quoi.

(Ils entrent dans la salle de cinéma et s'installent, en attendant la diffusion du film. Georges a acheté du pop-corn et François s'amuse à piocher dans son pot):

- T'en es où François ?
- J'ai été accepté dans la formation de police et j'ai aussi acquiescé pour Claire.
- Tu m'annonces ça, d'un coup !
- Ben, tu étais au courant pour Claire ?
-
- Tu veux qu'on règle ça après la fin du film Georges ?
- Tu vas me lâcher avec ton histoire d'affrontement ! Et puis, c'est quoi ce film ?!
- L'histoire de la mafia sicilienne, à New-York.
- C'est carrément le film parfait pour se divertir ! Réveille-moi si je m'endors pendant le film.
- Pas de souci.

Chapitre 3 : Héritage

(Georges décide d'entamer, avec anxiété, un entretien avec son père, au sujet de son avenir. Il part vers la chambre de sa mère, puis toque à la porte, mais elle est absente. Il a besoin, par crainte de son père, de sa présence, pour qu'elle le rassure. Il fait les cents pas et réfléchit à ce qu'il va dire à son père, puis se rend à la salle d'accueil du manoir. Il prend place sur un canapé luxueux où s'installent les invités, en attendant d'être reçu par la famille Courtin. Il boit un jus de fruits, quand soudain, une voix émane du dernier étage) :

— Monte, Georges !

(Ce dernier grimpe les escaliers, puis entre à l'intérieur du bureau. Ce dernier est au téléphone. Il aperçoit sa mère, sourire aux lèvres, assise sur un luxueux canapé, tenant un cocktail à la main, qui l'invite à s'asseoir à ses côtés. Le père de famille raccroche, puis signe des documents, qu'il donne à son assistant. Il prend un verre lui aussi et s'installe auprès de son épouse) :

— Cela fait fort longtemps que je n'ai pas déjeuné en famille. Mélanie, je voudrais en premier lieu, te féliciter pour l'éducation de Georges, qui, bien que nous soyons très occupés, l'a amené à la réussite, avec ce cursus de doctorant en physique, obtenu avec succès, ainsi que Philippe et son effort considérable à protéger notre enfant. Il mérite, lui aussi, une forte reconnaissance. Georges, ton père se fait vieux et ta mère voudrait que l'on parle de mariage, mais il faut d'abord évoquer ta carrière professionnelle. Quel est ton ressenti à ce sujet ?

— J'ai reçu plusieurs propositions et mes derniers employeurs sont très satisfaits de mon travail. Néanmoins, je suis quelqu'un de très indépendant et je souhaite créer ma propre structure, afin de développer mes projets. Si j'occupe un poste à responsabilités, mes travaux personnels risquent d'être affectés, car je n'aurais pas le temps de m'y consacrer complètement.

— Georges, chaque entreprise a son mode de fonctionnement. Tu ne peux, en aucun cas, obtenir ce que tu souhaites, en si peu de temps. Cela provoquerait des tensions entre la direction et ses salariés. Il faut patienter et travailler dur pour obtenir les résultats escomptés, sur le long terme.

— Je suis conscient qu'il faut du temps maman, mais comme j'ai réussi, en parallèle, à créer des activités prometteuses dans le domaine scientifique, je voudrais en profiter pour créer ma propre structure et concrétiser rapidement mes projets. Chose que je ne pourrais pas effectuer, en étant salarié. Je pourrais apporter des innovations, selon des critères purement techniques, et sans avoir les contraintes liées au budget...

(Son père écoute attentivement son fils, met sa main sur son front et prend le temps de réfléchir, avant de prendre la parole) :

— Georges, tu dois prendre conscience des choses importantes dans la vie, telles que la bonne moralité, prendre soin de sa famille et donner une bonne éducation à sa descendance, afin qu'elle représente dignement la famille Courtin. J'ai hérité de l'organisation de ton grand-père, membre du

groupement des intérêts financiers de « l'organisation Courtin », qui possède des activités dans plusieurs domaines stratégiques. Malheureusement, elle possède aussi des activités dans des domaines illégaux, comme la corruption d'agents d'état, afin d'obtenir des contrats. Depuis que j'ai repris le flambeau, 75 % des activités sont devenues légales, on déclare tout à l'état et nous payons nos impôts. Il reste malheureusement ces 25 % qui continuent d'être une problématique et que je n'ai pas encore réussi à éradiquer. Je te demande de prendre la direction de l'organisation, je compte sur toi pour éliminer toutes les activités illégales.

(Georges est choqué par les propos de son père. Il détourne furtivement son regard vers sa mère, puis baisse les yeux) :

— Père, je suis profondément choqué par ce que je viens d'entendre. Mère me disait que ça n'était pas le bon moment pour moi d'apprendre ce que cachait notre famille, je ne peux accepter, car cela va à l'encontre de mes principes.

— Comment oses-tu t'opposer à ton père !

— Mélanie, laisse-le s'exprimer. Je ne l'ai pas éduqué pour qu'il soit incapable de prendre position, je t'écoute.

— J'ai vécu avec l'idéologie d'être un modèle et de pousser les générations futures à s'éloigner du mal et tu me demandes d'être le chef d'une organisation d'origine criminelle ? Et même si j'acceptais, comment pourrais-je accomplir une chose que toi-même, tu n'as pas réussi à accomplir, depuis tout ce temps ?

— Quelle insolence ! Tu n'as pas honte de traiter ton père de criminel !

— Georges, il faut bien comprendre que ton parcours est similaire au mien. J'ai dû accepter, car mes obligations étaient de protéger la famille, j'ai fait mon possible pour veiller aux intérêts des miens. J'ai accepté et attendu de prendre les rênes pour faire tout ce travail, qui nous a usés, ta mère et moi. J'ai créé des projets de bénévolat qui soutiennent les plus démunis, tu verras tout cela par toi-même. J'ai subi pendant 25 ans des tentatives d'assassinat, d'enlèvement et des menaces envers ma famille, qui sont dues à l'arrêt de la plupart de ces activités. Le décès de ton frère, Olive, ainsi que celui de ta sœur, Hélène, ont un lien direct avec le délaissement de ces activités et le recrutement de Philippe, comme garde du corps. En voici les conséquences.

(Georges reprend son silence, quelques minutes, puis reprend la parole, sous le regard hostile de sa mère) :

— Tu m'annonces ça, alors que je venais te présenter mes projets et te parler de mon mariage avec Sandra Rondin.

— Qui est cette femme Georges ?!

— Une cousine de François Stern, maman.

— Que fait-il dans la vie, ton ami ?

(Le père de famille sourit et tourne la tête, pendant que Mélanie se lève et se rapproche de son fils, pour en savoir un peu plus) :

— Il s'est engagé dans la police.

— Un flic ? Non mais, tu plaisantes, Georges !

— Je ne l'ai su que récemment papa.

— Ça va aller, Mélanie.

— François m'a présenté à sa famille, et lors du dîner, j'ai rencontré Sandra et je lui ai demandé sa main, quelques semaines plus tard. Je dois maintenant lui dire que je viens d'une famille de criminels !

(Le père de famille se lève, et, agacé par les paroles de son fils, tape du poing sur la table) :

— Cesse de répéter ce mot ! Je te dis que l'entreprise est légale ! Il faut arrêter de tout mélanger ! On ne parle plus d'une mafia, c'est devenu une entreprise qui possède des activités licites et d'autres, illicites. Fais maintenant en sorte qu'elle devienne propre à 100 %, dis-leur simplement que tu vas devenir le dirigeant d'un grand groupe aux activités diverses.

— Qu'est-ce qu'elle fait dans la vie, cette Sandra ?

— Elle fait des études de droit, elle veut devenir avocate, Maman.

— Je refuse que tu l'épouses !

— Est-ce que je peux partir ? Je dois réfléchir à tout ça, il est important pour moi de prendre du temps et d'organiser mon mariage.

— Nous ne sommes pas pressés, j'espère que tu prendras la bonne décision fiston.

(Georges se lève puis se dirige vers la porte, Mélanie, en colère, le suit et referme violemment celle-ci, derrière son fils) :

— Tu vas le laisser faire, Arnaud ?!

— Écoute, Mel, si je lui impose son travail, son épouse et son entourage, il va nous laisser, toi, moi, l'organisation, et déguerpir sans qu'on ne puisse s'en rendre compte ! Il faut faire des choix et s'il accepte de reprendre cette fonction, nous devons faire des compromis. Son destin est lourd de responsabilités, si tu éloignes son meilleur ami et la femme qu'il aime, il va craquer à un moment ou un autre.

— Tu assumeras les conséquences de son nouvel entourage...

— Il terminera ce que j'ai bâti avec succès, j'en suis persuadé. Je dois m'en aller, j'ai un rendez-vous avec le maire du VIII^{ème} arrondissement de Paris, l'un de nos hommes est impliqué dans le braquage d'une bijouterie ! Le maire a étouffé l'affaire et souhaite avoir une compensation.

— Je viens avec toi, Arnaud, je dois m'entretenir avec son épouse.

— Très bien.

(Le couple quitte le manoir, en laissant leur fils, assis sur un banc, dans le jardin, à contempler le paysage. Avant de partir, Georges contacte François, afin de savoir où il se trouve, puis démarre son véhicule, une Peugeot 408 GT, en direction du centre de Paris) ...

Chapitre 4 : Sandra

(Georges se rend aux vestiaires de la salle de boxe, « Masseran », dans le VIIème arrondissement de Paris, pour se changer les idées. Il enfle ses équipements, sans prendre de gants, puis marche en direction du sac de sable, au fond de la salle. Sans s'échauffer, il frappe avec une telle force, qu'il provoque une réaction des autres adhérents, qui s'interrogent sur son comportement, inhabituel. François arrive à l'entraînement quelques minutes plus tard et aperçoit ce dernier, frappant à pleine puissance. Il laisse tomber ses affaires et se précipite pour le tirer par le bras, mais ce dernier le repousse) :

— Qu'est-ce que tu fais ! Tu es devenu fou !

(François réussit à le ramener vers lui et à le faire asseoir sur un banc. Il retire ses gants, puis soigne les mains ensanglantées de Georges, qui se penche, dos au mur. Les adhérents présents tout autour les rejoignent) :

— C'est bon, ça va aller, les gars, laissez-nous !

— Tu es sûr que ça va aller, Georges ?

— Il n'est juste pas dans son assiette, laissez-le, il va se calmer.

— Très bien, François.

(La salle se vide peu à peu. Georges tente de lui parler, puis se rétracte, après plusieurs minutes de silence, il se décide à échanger avec François) :

— J'aimerais que tu appelles Sandra, pour que je puisse vous parler.

— Elle est à la maison, donc, ça tombe bien, je la contacte tout de suite.

(Sandra arrive à la salle de boxe Masseran, une trentaine de minutes après avoir été contactée, de corpulence fine mais robuste et vêtue d'une longue veste beige, blonde aux yeux bleus avec un visage fin. Elle s'approche d'eux d'un pas précipité) :

— Ça va, Georges ?! Que s'est-il passé, François ?

— Il frappait comme un fou dans le sac, maintenant qu'il a repris ses esprits, il va nous expliquer pourquoi.

— Il est important que vous sachiez que je n'étais absolument pas informé de cette situation, auparavant.

— Georges, ne me dis pas que tu annules le mariage ?

— Ne t'en fais pas, Sandra... Mon père m'a expliqué ce qu'il faisait dans la vie et m'a demandé d'être le dirigeant d'une entité appelée « Organisation Courtin ».

(François est choqué d'apprendre la nouvelle) :

— Attends, Georges ! Chaque fois que j'assistais à mes séances de formation dans la police, ton nom de famille revenait souvent pour évoquer des organisations criminelles. Je me disais que ça n'avait pas de lien avec toi, vu que ton père était chef d'entreprise. Tu es le fils d'un des plus grands criminels de France !

— Arnaud Courtin, le commanditaire des « crimes du sud » ?

(Les crimes du Sud sont une série d'événements au cours desquels les organisations criminelles de la capitale et du nord de la France ont décidé d'entrer en guerre contre les organisations criminelles du Sud, pour des territoires de trafics. En assassinant les dirigeants et leurs collaborateurs,

ils voulaient avoir la mainmise sur le trafic de drogue, alors en pleine expansion, période durant laquelle de nombreuses entités criminelles provoquèrent de multiples troubles. Roland Derin, alors ministre de l'Intérieur, ordonna une enquête et la plupart des coupables furent arrêtés. Cependant, les dirigeants des organisations purent échapper à la justice, faute de preuves. En représailles, ils ont tenté de faire assassiner le ministre de l'Intérieur, sans succès) :

— Je suis sous le choc, Sandra, je ne sais plus quoi faire. Il m'a expliqué qu'il a repris les affaires familiales qui étaient à 100 % illégales, et maintenant, qu'elles sont presque toutes dans la légalité. Il souhaite que je reprenne les rênes et que je me débarrasse des affaires illégales restantes. Je crains de refuser et que ça puisse me porter préjudice, ainsi qu'à vous. Je ne veux pas annuler le mariage et vivre une vie honnête.

— Tu dois refuser ! On parle de l'Organisation Courtin, qui brasse des millions, grâce au trafic d'armes et à la corruption Georges ! Et puis, même si tu acceptes, dans le but de la rendre propre ou de la démanteler, est-ce que tu penses qu'ils vont te laisser faire ? Il est hors de question que tu prennes cette responsabilité !

— François, ne lui dis pas ce qu'il sait déjà. Tu vois bien qu'il est justement déstabilisé et qu'il ne sait pas quoi faire.

— Quoi qu'il en soit, je refuse d'abandonner le mariage, Sandra. Nous trouverons une solution adéquate, quitte à sacrifier notre vie, pour éliminer le trafic de l'intérieur. Nous pourrions faire ce que la police essaie en vain, depuis des décennies. Je pense que c'est l'occasion idéale d'en finir, une fois pour toutes François.

— Non mais, tu te rends compte de ce que tu dis ? Tu veux détruire une structure pareille, avec seulement deux personnes à sa tête ? Les organisations rivales ne vous laisseront pas faire Georges ! Leur influence est tentaculaire. Ils comprendront votre objectif et vous élimineront !

(Georges se lève et se positionne aux cotés de Sandra, il prend le temps de répondre en réfléchissant longuement) :

— Je ne vais pas passer ma vie à lutter contre des conspirations et des enlèvements et tenter d'éliminer une organisation criminelle, tu as raison, François.

— On trouvera une solution, Georges. J'aimerais vraiment que mes parents n'en soient pas informés. Ils risqueraient de mal interpréter les actes de Georges et de le lier à sa famille. Comme il est fort probable qu'il refuse la proposition de son père, ne leur donnons pas un prétexte pour compromettre notre union. François, je compte sur toi.

— C'est entendu, mais je préfère vous prévenir, Sandra : comme vous le savez déjà, je vais m'engager dans la police, après ma formation, et si vous décidez d'accepter la proposition d'Arnaud Courtin, je ne veux avoir aucun lien avec l'organisation et je ne vous aiderais, en aucun cas, dans son démantèlement.

— Tu comptes l'abandonner à son sort ?

— J'ai déjà eu du mal à le garder comme ami, depuis notre enfance, avec les rumeurs concernant les Courtin. Père m'a plusieurs fois répété de garder mes

distances, mais je ne l'ai pas écouté. J'ai subi des critiques, à longueur de temps, et maintenant, tu me demandes d'être avec toi, si tu prends la tête de l'organisation ? C'est impossible ! Je dois en plus faire comme si de rien n'était ?

— Quelle que soit ta décision, je te soutiendrais, pour ma part. Il faut qu'on soit là pour lui. François, tu dois être fort et le soutenir.

— Pierre et Madeleine seront furax lorsqu'ils apprendront la vérité sur sa famille ! J'ai déjà tout fait pour que ce mariage ait lieu, mais je ne porterai pas une responsabilité comme ça, Sandra !

(François quitte la salle de boxe, furieux, sa cousine marche derrière lui, tentant de le rattraper, mais elle a du mal à suivre son rythme. Claire, qui a été contactée par Sandra, les rejoint sur la route qui lui a été indiquée) :

— Que fais-tu ici ?

— Belle façon d'accueillir votre épouse, Monsieur Stern.

— Il n'est pas dans son assiette, Claire.

— Ça se voit. Où est-ce que tu comptais aller, François ?

— Je ne sais pas, décompresser.

— Il a su pour Georges.

— Ah...

— Tu le savais et tu ne m'as rien dit ?!

— C'est à lui de t'en parler, pourquoi devrais-je le faire à sa place François ?

— Ce n'est pas le moment de vous disputer !

— J'ai pourtant essayé à plusieurs reprises de vous dire que vous faisiez fausse route, avec lui. Vous pensiez qu'il allait s'opposer à ses parents ? C'est ridicule ! Sandra, réveille-toi un peu.

— Tu t'es bien opposé à ton père, au sujet de la politique.

— Mon père est un honnête homme. Il ne va pas me faire tuer parce que je refuse de le suivre. Chose qu'Arnaud est bien capable de faire et Mélanie est une peste, plus dangereuse que son mari.

— Georges n'est pas comme ça !

— Il le sera tôt ou tard, les mafieux sont gentils et doux, au début, mais le pouvoir les transforme.

— J'ai confiance en lui, il aura le dessus.

— Vous faites comme vous voulez Sandra, mais je ne veux pas côtoyer Georges, jusqu'à ce qu'il s'oppose ouvertement à son père et à l'organisation Courtin.

(François s'assied sur le banc d'à côté, par dépit, et Sandra en fait de même, Claire enfile ses gants et s'apprête à partir) :

— Dire que je vais partager ma vie avec une femme aussi pessimiste. Je viens avec toi Claire, je dois voir ton père.

— Je dois y aller aussi, à plus tard.

— Appelle moi ce soir, Sandra.

— Très bien.

(Le couple se dirige vers le boulevard Saint Michel pour appeler un taxi. Sandra s'en va, seule, dans le sens opposé, rue Guynemer, triste de devoir se séparer en mauvais termes, avec son plus proche cousin et sa meilleure

amie. Elle réfléchit longuement à cette situation confuse et la conséquence que va entraîner son mariage avec Georges)...

Chapitre 5 : Succession

(Le mariage entre Georges et Sandra se déroule au Colisée, une salle de réception en plein cœur du VIIIème arrondissement de Paris, avec un important rassemblement de personnalités, dans un décor datant de l'époque Renaissance. Georges est en compagnie de son épouse, en train de danser un slow, en plein milieu de la salle) :

- Tu penses que François et Claire vont venir ?
- J'en doute Georges, la pression sur leurs épaules est trop importante pour qu'ils viennent en personne.
- Je n'ai pourtant pas encore accepté Sandra.
- Tu connais Roland Derin ?
- Par la presse, oui.
- Tu n'as pas fait le lien Georges ?
- Attends... Tu veux dire que Roland Derin est le père de Claire ?
- Oui !
- Qu'est-ce que j'ai à voir dans tout ça, Sandra ?
- Arnaud et Mélanie sont les commanditaires, selon les rumeurs.
- Je vois... Tout s'explique.
- Tu leur en veux, Georges ?
- C'est moi qui suis en tort, pas eux.
- On va s'en sortir.
- J'espère, Sandra, je l'espère.

(Mélanie, qui se trouve en compagnie d'Arnaud, à quelques mètres de la table des personnalités, venues féliciter le dirigeant de l'organisation, se lève et s'approche d'eux) :

- Alors, les tourtereaux ? Tout va pour le mieux ?
- Ça va, maman, où est père ?
- À notre table, il a reçu la visite de députés, venus le féliciter.
- C'est un homme réputé.
- Bien plus que votre famille, Sandra... d'ailleurs, je ne vois pas ton ami, François ?
- Il ne viendra probablement pas.
- Il fallait s'en douter, les rats quittent le navire.
- Maman !
- Ton amitié n'était que de la poussière ! Ils nous accusent d'avoir commandité les crimes du Sud, mais sans aucune preuve, c'est trop facile.
- Mélanie, je pense que ce n'est pas le moment pour ça.
- Tu as raison, Sandra, je me suis égarée. Va voir ton père. Il veut te présenter à des invités.
- Très bien.

(La majorité de la famille Courtin, dont plusieurs membres, que Georges lui-même ne connaissait pas, sont présents. Il en profite pour faire un tour de table et rendre visite à ses proches. De son côté, Mélanie s'entretient avec sa belle-fille) :

- Dis-moi, tu ne viendrais pas espionner la famille Courtin, par hasard ?

— Même si c'était le cas, c'est une mission qu'il me serait impossible d'accomplir.

— Je pense que tu es informée, pour Olive et Hélène. Je préfère te prévenir que s'il arrive quoi que ce soit à Georges, j'éliminerai toute personne, liée de près ou de loin, à cette affaire.

— Vos menaces ne me font pas peur Mélanie ! Georges souffre déjà de sa situation et je suis ici pour l'épauler et non lui nuire. C'est à vous de l'éloigner du fardeau que vous voulez lui faire porter.

— Il est mon fils, avant d'être ton époux Sandra, je ne le laisserai pas mener une vie de misérable, un avenir prometteur s'offre à lui.

— Nous sommes d'accord sur ce point. En attendant, laissez-moi profiter de mon mariage !

— Très bien... je vais les rejoindre.

(La soirée est animée par une chanteuse d'opéra qui illumine par sa voix, la salle, qui apprécie le spectacle. Des accolades de la part d'Arnaud, envers son fils, un moment rare qui réunit deux hommes, que pourtant tout oppose.

Le père prend son fils par la main et s'adresse aux invités, assis à table) :

— Voyez-vous, Messieurs, mon fils est si brillant qu'il arrive même à me surpasser dans des affaires où je lui demande conseil.

— Georges, est-ce que tu prends conscience de la responsabilité qui va t'être confiée ?

(Il esquisse un sourire timide en regardant son père) :

— Je n'ai pas encore accepté, Monsieur Durand, je souhaite mener une carrière de scientifique et je compte bien l'effectuer.

(Subitement, Arnaud commence à avoir du mal à respirer, il détache le dernier bouton de sa chemise et Mélanie s'approche de lui, pour l'aider à s'asseoir) :

— Ça va, Arnaud ?

— Je ne me sens pas bien... Mélanie ! Apporte-moi de l'eau !

— Georges, va chercher Tristan ! Il est à l'entrée !

— Très bien, Maman !

(Arnaud Courtin s'effondre et est rattrapé par son fils, qui l'emmène à bord d'une limousine, puis transporté en pleine cérémonie, à la clinique de l'Alma, située au VII^{ème} arrondissement de Paris, en compagnie de Georges et Sandra, qui les suivent. Arrivé sur place, Arnaud est transféré vers le bloc opératoire et le personnel soignant empêche la famille Courtin de l'accompagner. Les analyses se poursuivent et l'hôpital est quadrillé par la police, ainsi que les hommes de l'organisation mafieuse. Une heure après l'intervention, le médecin se dirige vers la famille Courtin qui attend à l'accueil de l'hôpital) :

— Docteur ?!

— Une substance ingérée en est apparemment la cause, Dame Courtin. On ne veut pas se prononcer, puisqu'une allergie s'est déclenchée, au même moment. Ces deux probabilités sont liées et nous devons d'abord stabiliser son état, avant de traiter la cause. En attendant, patientez dans la salle d'attente, je vous prie.

— Très bien, docteur.

(L'hôpital est sous haute surveillance. L'ambiance est tendue et les journalistes s'agglutinent devant l'établissement. Après plusieurs heures d'attente, le médecin en chef revient vers eux) :

— Il s'est réveillé, nous avons pu le réanimer et retirer la substance, mais ses poumons sont fortement endommagés. Il doit suivre un traitement, avant d'envisager une opération chirurgicale, qui serait dangereuse pour lui. Pour le moment, nous devons attendre que son état de santé le permette. Il vous réclame, alors, je vous autorise à lui rendre visite, à condition de le ménager.

— Allons-y, Georges.

(Ils se dirigent vers la salle de réanimation, Sandra tente de les suivre, lorsque l'épouse d'Arnaud se retourne et lui parle sèchement) :

— Toi, tu restes ici !

— Quoi ? Maman ! Mais qu'est-ce que...

— Tais-toi ! Je suis ta mère et tu dois m'obéir !

— Allez-y, je vais attendre ici.

— Je reviens, Sandra.

(Ils se précipitent vers la salle de réanimation. Arnaud est allongé et des tuyaux recouvrent son corps. Une infirmière l'aide à se lever, afin qu'il puisse échanger avec les membres de sa famille. Mélanie fait les cent pas et Georges est adossé contre le mur) :

— Où est Sandra ?!

— Elle n'a pas besoin d'être là...

(Il regarde longuement son épouse, puis s'adresse à Georges) :

— Va la chercher !

— Très bien, père.

(Georges est soulagé de ne pas avoir à affronter seul cette situation.

Mélanie referme violemment la porte derrière lui et se rapproche du lit médical de son épouse) :

— Cette traîtresse !

— Mélanie ! Je sais bien que tu as ordonné de la laisser de côté. Tu es malade de faire une chose pareille ! C'est ta belle-fille !

— Je me méfie d'elle ! Tu sais bien que je ne suis pas d'accord avec cette union !

— C'est pour cette raison que je voulais confier l'organisation à Georges, plutôt qu'à toi ! Tu deviens complètement hystérique et désorganisée, dans les moments de crises. Pourtant, depuis plus de 25 ans de mariage, je pensais que tu allais comprendre que rien dans ce système n'est logique, que ton meilleur ami peut devenir ton pire ennemi, à tout moment, et que seuls les hommes avec des valeurs et des principes ont une réelle importance.

— Tu la félicites ? C'est très bien !

— Ton fils a de la chance d'avoir une épouse comme elle, tu ne te rends même pas compte que c'est nous le problème ! On doit faire en sorte que l'organisation sorte de toutes ces maudites affaires !

(Mélanie prend la main de son époux et l'embrasse, se souvenant des consignes du médecin de ne pas le contrarier. Georges entre avec Sandra, qui est en larmes et reste derrière son mari. Arnaud crache du sang et Mélanie nettoie sa bouche, les larmes aux yeux) :

— Approche, ma fille.

(Sandra s'approche, timidement, de l'autre côté du lit médicalisé, et prend la main de son beau-père. L'autre main est maintenue par Mélanie, qui la regarde avec mépris, et Arnaud d'appuyer sur la main de son épouse) :

— Vous êtes mes joyaux, dans cette vie. L'argent, les biens de ce Monde, tout ça n'est rien, lorsque vous n'avez pas des gens que vous aimez à vos côtés, et qui illuminent votre vie. Ecoutez-moi bien, et je ne vais pas me répéter. Mélanie, tout d'abord, tu vas présenter des excuses pour le manque de respect que notre petite a subi.

— Pardonne-moi.

— Ce n'est rien, les situations difficiles nous poussent parfois à mal agir.

— Mélanie perd ses repères et ne parvient pas à garder son calme, dans ce type de situations. Je ne veux plus aucun accrochage entre vous, car vous êtes de la même famille. Je sais qui est responsable de cet empoisonnement, et malgré plusieurs contrôles et une sécurité renforcée, pour le mariage, ils ont tout de même réussi à m'atteindre.

— Dis-moi qui c'est, Arnaud ? Je te promets que je vais les anéantir !

— Ce n'est pas le plus important, Mélanie, ce n'est pas celui qui a mis cette substance qui doit être tenu responsable, mais bien, nous. Écoute, Sandra, la raison pour laquelle j'ai confié cette mission à Georges est que je souhaite de tout cœur que ce soit un membre de notre famille qui lave notre honneur.

— C'est impossible ce que vous demandez, Arnaud.

— Si c'était impossible, jamais je ne laisserais le dernier enfant qu'il me reste prendre un tel risque, mais c'est inévitable. Est-ce que vous savez pourquoi nous n'avons pas fui, avec Mélanie ?

— La menace qui pèse sur vous, si vous abandonnez votre fonction.

— C'est exact, Georges, nous avions à l'époque tenté de fuir, après la mort de nos enfants. Nous avions pour projet de laisser l'organisation, au sein d'un consortium, et avons tenté de nous retirer, mais nos ennemis, bien plus puissants et plus organisés, ne nous ont pas laissé faire. Nous sommes prisonniers et ils ne nous laisseront jamais partir, a moins de tous les neutraliser, ce qui est impossible, pour le moment.

— Nous ne savons toujours pas qui est l'auteur de l'enlèvement d'Olive et d'Hélène, et les ravisseurs avaient nécessairement des liens avec les membres de l'Organisation Courtin, puisqu'ils connaissaient parfaitement le programme des enfants, et peu de personnes étaient informées.

— Que nous demandez-vous, beau-père ?

— De reprendre le flambeau, Sandra, blanchir l'Organisation ou l'anéantir, dans sa totalité. J'étais convaincu, dès ma prise de fonction, que je réussirais avec Mélanie, là où mon père a échoué. Vous êtes bien plus intelligents que nous deux et vous avez appris deux sciences très importantes : le droit et la science, elles sont la clé pour sortir l'Organisation de ce traquenard.

(Arnaud a du mal à respirer et crache toujours plus de sang. Mélanie ne supporte plus de le voir dans cet état, et pour la première fois, devant sa famille, éclate en sanglots. Elle a déjà perdu deux enfants et elle risque de perdre celui avec qui elle pensait terminer ses vieux jours. Arnaud est choqué de voir son épouse dans cet état, mais, sachant qu'il ne lui reste

plus beaucoup de temps, avant l'opération chirurgicale, où il risque de ne pas survivre, continue de parler à Georges):

— J'ai créé, il y'a quelques années, un pôle de recherches, capable d'apporter des innovations scientifiques majeures. Ainsi, l'organisation deviendrait acceptable aux yeux de l'opinion publique. Quant aux compétences juridiques de Sandra, elles permettraient de faciliter la transition. Si vous voulez réussir à blanchir les activités, il faut générer un chiffre d'affaires équivalent, et, d'après mes analyses et les études, réalisées par nos collaborateurs, c'est le domaine scientifique qui génère le plus d'argent.

— Que se passera-t-il si l'on échoue, Mélanie ?

— Vous serez, de toute façon, menacés, même si vous quittez l'Organisation, vos ennemis vous traqueront. Si vous avez une autre solution, nous sommes preneurs, Sandra.

— Vous allez y arriver, Georges, j'ai confiance en vous, ne me décevez pas. Je ne supportais plus de jouir d'une mauvaise réputation.

— Êtes-vous impliqué dans l'affaire des crimes du Sud ?

— Tu lui fais son procès, Sandra ?!

— Mélanie, elle a le droit de savoir. Je suis impliqué, mais indirectement. Après la mort de nos enfants, nous ne savions pas qui était le commanditaire et nous craignons pour Georges, alors, nous avons fermé les yeux et évité de nous opposer à eux. Mon père et moi exerçons une grande influence sur les organisations de la capitale, et celles du Nord, notre tentative de fuite nous a décrédibilisés. J'ai empêché plusieurs tentatives d'assassinat, visant des hommes politiques, ainsi que des attentats, au sein même de la capitale. Je ne vais pas te dire que je suis un enfant de chœur, puisque je suis mêlé à des meurtres qui ont abouti à la mort de mes enfants.

(Mélanie se lève puis s'approche de son époux) :

— Tu te rends compte de ce que tu dis !

— Je ne lui cache rien, c'est ma belle-fille et elle a le droit de savoir.

— Je ne tuerai personne, je te préviens, Papa.

— Ce n'est pas toi qui tues, Georges, parfois, l'un de tes hommes tue pour se venger, sans que tu ne le saches. Ils agissent avec précipitation et font n'importe quoi, par accès de colère.

— Vous voulez qu'on les évince ?

— C'est exact, Sandra. Tu es experte en droit, et, avec Georges, vous allez y arriver, j'en suis persuadé. Mélanie se retire pour vous laisser les pleins pouvoirs.

— Quoi ?!

— Tu as bien entendu, laisse-les faire, nous ne sommes plus capables de gérer cette situation.

— Père, vous allez vous en sortir, hein ? Je ne peux pas y'arriver tout seul.

— J'espère bien, Sandra, prends soin de mon fils. Il a autant besoin de toi que de Mélanie.

— Très bien, je ferai mon possible.

(Le médecin entre dans la salle, accompagné d'une infirmière, puis analyse les données médicales de son patient) :

— Les visites sont terminées, il doit se reposer, je vous prie.

— Je refuse de le laisser, docteur !

— Docteur Richard, je vous demande simplement de permettre à la femme qui m'a accompagné presque toute ma vie, de rester et me laisser profiter d'un moment d'intimité, avec elle.

— Très bien, Monsieur Courtin.

(Sandra embrasse chaleureusement la main d'Arnaud, puis elle se dirige avec son époux, vers la porte) :

— Nous reviendrons vous voir, Père. Maman, appelle-nous dès qu'il sera possible de lui rendre visite.

— J'y tâcherais, Georges, faites attention à vous.

(L'hôpital est encerclé par les journalistes et la police tente, tant bien que mal, de repousser la foule, devant l'établissement. Une limousine blindée se gare à l'entrée et emmène le couple au manoir, sous une forte pluie. La route qui mène au manoir est embouteillée et le chauffeur décide d'emprunter un chemin inhabituel pour semer les véhicules des journalistes qui les suivent. Devant un feu rouge, le conducteur jette un coup d'œil par la fenêtre et sort précipitamment son arme) :

— Que se passe-t-il, Jeremy ?

— Il semblerait qu'un homme armé se dirige vers nous, Monsieur Courtin !

— Quoi ? Attendez ! Qui est-ce ?

— Un homme assez musclé, blond, avec un costume bleu à rayures.

(Georges ouvre la fenêtre et se rend compte que c'est François qui vient leur rendre visite. Le policier referme la porte et s'assied en face du couple. Sandra se met à pleurer et jette son bouquet de fleurs sur son cousin, qui évite le projectile) :

— Traître !

— Sandra, ne commence pas. Je suis là parce qu'on s'est inquiétés, avec Claire.

— Ah ! Tu as pris conscience que tu avais une famille, tout d'un coup ?

— Tu te rends compte de ce que tu as fait ? Mon meilleur ami, qui ne vient pas à mon mariage !

— Ne commencez pas, bon sang ! Ce n'est pas la peine de retourner le couteau dans la plaie ! Que s'est-il passé Georges ?

— Il a été empoisonné. On ne sait pas encore par qui.

— Ça commence bien...

— Il n'y a rien qui commence, François ! C'est juste toi qui veux garder les mains propres, Monsieur je-suis-honnête !

— Ce serait bien que tu arrêtes de m'attaquer et qu'on puisse discuter paisiblement, Sandra.

— Depuis que nous sommes enfants, tu ne m'as jamais abandonnée ! Jamais ! Et au moment où Georges et moi avons le plus besoin de toi, tu nous tourne le dos !

— ...

— Elle est sous le choc, François, elle va se calmer...

(La situation s'apaise, peu à peu. François est adossé au siège de la limousine, accoudé à la portière, la main sous le menton, épuisé par cette situation complexe. Il se rend compte que son meilleur ami et sa plus

proche cousine vont prendre la direction de l'Organisation Courtin. Il observe par la vitre, la pluie est accompagnée d'orages, qui déferlent sur la rue Bassano) :

— Il va y rester ?

— Une substance inconnue a infecté ses poumons et son estomac François. Une opération est en cours et le médecin refuse de se prononcer pour le moment.

— Et ta mère ?

— Échappée de peu, son verre aussi était empoisonné, mais elle n'a pas bu, car elle était venue nous voir pour nous féliciter. Pourquoi Claire n'est pas avec toi ?

— Elle a souffert de ne pas être venue à votre mariage. Elle est si calme et d'un tel sang-froid qu'elle n'exprime pas ses sentiments. Je lui ai demandé, hier soir, ce qui se passait. Quelles étaient les raisons de sa tristesse et elle s'est mise alors à pleurer. Elle regrette énormément, mais la pression de son père était trop importante. Il a même menacé de faire boucler Arnaud, en plein mariage, car il est inculpé pour son implication dans des affaires de trafics d'armes, récemment découverts, par les inspecteurs de la police de Paris. Par respect pour sa fille, qui le suppliait, car elle ne voulait pas voir Sandra être couverte de honte, il a attendu que le mariage se termine. Cependant, elle est toujours contre votre union .

— Mon père n'a rien à voir dans l'attentat visant ton beau-père .

— Même si c'était le cas, Georges, son silence en fait un complice, tu comprends ? Ce n'est pas évident dans ce genre d'organisations, car elles sont liées pour le gouvernement, qui ne fait aucune distinction .

— Dis-lui de ma part qu'elle me manque. S'il te plaît, François .

— Je voulais vous inviter à la maison, Sandra, mais c'est devenu impossible, désormais.

— Pourquoi ?

— Le manoir va être sécurisé et vous serez confinés, jusqu'à ce qu'ils puissent trouver et éliminer les coupables. C'est un processus connu des organisations qui protègent les dirigeants.

— C'est moi qui décide !

— C'est une chose hors de ta portée, Georges. Tu ne peux rien y faire. Mélanie est une femme de pouvoir. Elle a déjà lancé l'ordre de vous protéger, avec les députés proches de l'Organisation Courtin. C'est un réseau bien ficelé. Je dois m'en aller, si vous espérez qu'on se côtoie à nouveau, un jour, faites votre possible pour vous en sortir, et bon courage .

(François quitte le véhicule et ordonne aux policiers, présents de l'autre côté de la rue, où est stationné le véhicule de l'Organisation Courtin, de les escorter jusqu'au manoir familial) ...

Chapitre 6 : Jacques

(Le lendemain matin, un individu frappe à la porte de la chambre du couple. Georges enfile son peignoir, puis se dirige vers la porte) :

— Ulrich ?

— Monsieur Courtin, vous avez la visite d'un homme qui se présente sous le nom de Jacques Cevile, il demande à s'entretenir avec vous.

— Je descends dans quelques minutes.

— Très bien.

— Attends-moi, Georges, je viens avec toi.

(Le couple descend les escaliers, l'individu en question est assis sur le canapé de la salle de réception, en train de boire un café. De corpulence mince, mais de grande taille, un teint blanc et des cheveux châains, bouclés. Ce dernier enlève ses lunettes, en apercevant Georges) :

— Vous êtes ?

— Je m'appelle Jacques Cevile et je suis votre nouveau bras droit, j'étais sous-officier militaire et j'ai démissionné, pour accepter la proposition de votre père. Il m'a appelé, hier soir, et m'a confirmé que vous étiez son successeur.

— Je vais prendre de ses nouvelles et le contacter, immédiatement.

— Je suis désolé de vous annoncer cela, mais Monsieur Arnaud Courtin a rendu l'âme, cette nuit, à la suite de l'opération qui lui a été fatale.

— Quoi ?!

— Mme Mélanie Courtin a été placée en sécurité, sur ordre de votre père, et elle reviendra, une fois que le commanditaire sera neutralisé.

— Vous ne tuez personne !

— Il m'est impossible de l'éliminer, Monsieur Courtin. Le coupable est, sans aucun doute, trop important, pour qu'on lui mette la main dessus, et qu'on le neutralise, pour le moment. Le but est de l'intimider et qu'il ne tente rien, à nouveau.

— Laissez-moi le temps de préparer les funérailles de mon père et de réfléchir à tout ça, avant de prendre mes fonctions.

— Nous n'avons pas ce temps, Monsieur.

— Je vous dis qu'il faut du temps, Jacques !

— Très bien. Est-ce que je peux commencer à mettre en place les affaires de l'Organisation ? En attendant que vous puissiez prendre vos fonctions ?

— Allez-y, mais ne prenez aucune décision sans m'en avertir, au préalable.

— Très bien, Monsieur Courtin.

— Pourquoi est-ce qu'il vous a engagé, vous ?

— Il est venu me rendre visite à mon domicile, il y'a quelques semaines, en m'expliquant ce qu'il vous avait révélé. J'ai été convaincu par ses bonnes intentions, et j'ai décidé d'accepter de vous aider à vous en sortir, avec Dame Courtin.

— Il avait prévu sa mort ?

— Lorsque vous avez Roland Derin et les dirigeants d'organisations sur le dos, vous ne tenez pas longtemps dans ce milieu, Dame Courtin.

— Très bien, allez-y, je vous rejoins, dès que possible, Jacques.
(Après l'enterrement d'Arnaud, au cimetière de Passy. Le couple commence à remplir ses fonctions. Plusieurs semaines passent et l'absence de Mélanie commence à peser sur Georges. Il convoque Jacques, ce dernier frappe et reste posté devant la porte, en attendant l'autorisation de rentrer) :

— Monsieur, vous m'avez demandé ?

— Entre, Jacques ! Ne reste pas planté derrière la porte, je dois contacter ma mère.

— Monsieur Courtin, nous avons déjà...

— C'est à moi de décider ! Où est ma mère, Jacques ?

(Il garde le silence un moment, puis se décide à parler) :

— Monsieur, ne m'en voulez pas, mais elle m'a fait promettre de ne pas vous dire qu'elle était malade, depuis la mort de votre père.

— Quoi ?

— Votre mère a été retrouvée morte, la semaine dernière, sur son lit, après un A.V.C qui lui a été fatal. Les médecins n'ont rien pu faire.

(Jacques est surpris par la rapidité de Georges, qui se précipite sur lui, et le plaque contre le mur. Il pointe une arme qu'il a rapidement dégainée, sur le cou de son homme de main) :

— Qu'est-ce que je te fais, maintenant, hein, Jacques ?!!!

— Monsieur, je vous assure que j'ai été mis de côté, comme vous !

— Tu mens ! Parle ! Qui tire les ficelles ?

— Morris, l'ancien bras droit de votre père et votre oncle. Il gère la situation, en attendant de trouver le coupable.

(Sandra, qui travaille deux étages en dessous, entend les bruits et se précipite vers la pièce où se trouve son mari. Elle aperçoit ce dernier, en train de tenir Jacques en joue, juste à côté de la porte) :

— Mon Dieu ! Georges ! Mais qu'est-ce que tu fais ?!

— Tout va s'arranger, Dame Courtin.

— Georges !

(Le dirigeant tient toujours en joue son bras droit et tourne la tête vers son épouse, en larmes) :

— Maman est morte depuis plusieurs jours, et ils ont trouvé judicieux de me le cacher !

(Sandra se tient alors la tête dans les mains et pleure la mort de sa belle-mère) :

— Mélanie ! Oh, mon Dieu !

— S'il vous plaît, comprenez-nous. Votre père...

— Mon père est mort ! C'est moi, le patron ici ! Tu m'amènes tout de suite, Morris, et s'il ne vient pas, j'irai le chercher moi-même !

(Il le relâche, en le regardant, d'un air menaçant. Jacques s'exécute et quitte précipitamment le manoir) :

— Mais, qu'est-ce que tu te prends ?!

— Ma mère meurt comme un chien abandonné, et eux, pensent au pouvoir, je devrais les liquider, ces pourritures !

(Elle se dirige vers lui et tente de le prendre dans ses bras) :

— Calme-toi, Georges. Je ne te reconnais plus !

— Va-t'en, Sandra, je dois rester seul.

(Son épouse le laisse et referme la porte derrière elle. Georges est fou de rage, il saccage son bureau, pendant que Sandra pleure, accroupie et adossée au mur, en face de la porte. Elle n'arrive plus à le consoler, elle qui s'était promis de veiller sur lui et de le soutenir, la voilà impuissante, face à un homme qui a changé, en quelques semaines seulement) ...

Chapitre 7 : Reconnaissance

(Plusieurs mois après le décès de Mélanie Courtin, l'Organisation se développe rapidement. Ouverture de lignes commerciales à l'étranger, contrats d'approvisionnements modifiés. Georges diversifie les activités et modifie peu à peu l'organigramme à répartir aux membres, selon leurs compétences, et non plus, selon leur lien familial avec l'Organisation. Il étend ses activités de recherches, grâce à un nouveau laboratoire équipé des dernières technologies, qu'il fait construire sur l'Avenue Georges V, et arrive ainsi à diminuer les activités illicites, de près d'un quart, en un peu plus de 5 ans, depuis sa prise de fonction. Entre-temps, ils auront la bonne nouvelle de la venue d'un enfant, qui sera tout autant protégé que son père, durant sa vie entière. Georges travaille dans un bâtiment, flambant neuf, qu'il a acquis sur l'Avenue des Champs-Élysées. Une nuit, alors qu'il est assis sur son luxueux fauteuil, il aperçoit un individu escalader son balcon.

Ce dernier prend son arme, puis se dirige discrètement vers lui, en la pointant dans son dos, ce dernier lève les bras puis se retourne) :

— Tu veux me tuer ?

— François ! Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

— Rentrons à l'intérieur.

(François ferme les volets et Georges ferme la porte à clé) :

— Tu crois que ça m'amuse de faire ça ? Si on me voit ici...

— Tu te fais rare, tu ne donnes plus de nouvelles. Tu n'es même pas venu à la naissance de mon fils, Steve. Claire t'a bien changé...

— C'est toi qui as changé, n'inverse pas les rôles !

— Comment ça ?

— Es-tu au courant pour le gouvernement ?

— Qu'est-ce que j'ai fait encore François ?

— Tu penses vraiment qu'ils vont t'accepter, avec ton Organisation ? Tu rêves !

— J'ai presque atteint mes objectifs. Ils veulent quoi de plus, à la fin !

(Un membre armé de l'Organisation toque à la porte) :

— Tout va bien, Monsieur Courtin ?

— Oui, ça va, veuillez ne pas me déranger, sous aucun prétexte.

— Très bien, Monsieur.

(Les deux hommes s'installent ensemble, sur le canapé. François enlève sa veste et la jette sur un siège. Georges, lui, pose sur la table deux sodas qu'il est allé chercher dans le frigo) :

— Tu n'as pas encore compris... ce qu'ont fait ton père et ton grand-père a définitivement catalogué l'Organisation Courtin, comme étant une entité criminelle. Tu peux même aller sur la lune, ils n'attendent qu'une opportunité pour te boucler !

— Et tu trouves ça juste, François ?

— Il y a une chose que je ne comprends pas : Tu es extrêmement brillant, tu as une épouse affectueuse et aussi talentueuse que toi, tu as un adorable petit garçon, qui en plus, est un surdoué. Tu as tout pour toi. Vous avez largement

les moyens de vivre votre propre vie, d'être heureux ! Pourquoi as-tu tant besoin de cette Organisation maudite ?

— C'est un héritage transmis depuis plus d'un siècle ! Je t'interdis de parler comme ça. Mes parents ont sacrifié leur vie pour rendre cette entité légale, aux yeux de la loi Français.

— Tu te mens à toi-même...

— Arrêtes de te moquer de moi !

— C'est toi qui t'obstines, Georges ! Tu continues à croire que l'Organisation va devenir honorable, mais depuis que tu es aux commandes, la situation est pire qu'avant.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— L'Organisation est fichée comme « terroriste », depuis que tu es à sa tête et inscrite parmi les entités criminelles, les plus dangereuses du service des renseignements.

— Quoi ?!

— On te considère comme une menace, pour ce pays. Roland Derin veut te voir tomber et il compte bien convaincre le Président de l'aider dans cette démarche. Georges, c'est terminé. Mets les voiles, ils vont faire leur possible pour t'atteindre. Les organisations concurrentes de la capitale sont devenues tes ennemis, loin devant le gouvernement.

— Hors de question ! L'Organisation Courtin est propre, maintenant. Ils n'ont rien contre moi.

— Tu es devenu comme ton père.

— Arrête de dire n'importe quoi ! Tu ne sais rien de mon père !

— Et si on parlait de Morris, tiens ?

(Georges baisse les yeux et tourne la tête vers la fenêtre, l'inspecteur se lève, prend sa veste et se dirige vers le balcon, pour redescendre) :

— Tu vois, Georges, je t'avais prévenu ! Tôt ou tard, ils te pousseront à commettre des crimes.

— Je ne veux plus jamais te revoir.

— Je t'aurais prévenu ! Claire avait raison et Sandra s'est rendu compte que tu as changé. Notre relation se termine ici. Tu as franchi les limites.

— Tu n'as aucune preuve François !

— Ton visage transpire le mal. Qu'est-ce que tu es devenu ?

(François emprunte l'escalier de secours et Georges s'assied sur son fauteuil et regarde le plafond, les pieds sur le bureau. Il réfléchit et se pose des questions. Que doit-il faire ? Est-il possible de fuir ? Quelles sont les possibilités qui lui sont offertes ? Il rentre une heure plus tard à son domicile et voit Steve, endormi dans sa chambre. Il le caresse puis s'endort auprès de lui. Sandra entre, quelque temps plus tard, les couvre, puis se place de l'autre côté de Steve. Ils dorment tous les trois, ensemble. En pleine nuit, Sandra se réveille et s'aperçoit que Georges n'est plus là. Elle le rejoint, discrètement, à l'étage, en entrant dans son bureau, alors que ce dernier est en train d'éplucher des documents) :

— Six ans d'activités et nous n'avons toujours pas accompli notre mission... Qu'allons-nous faire ? Nous vivons constamment dans la peur et l'illégalité. Il faut trouver une solution, Georges.

— Qu'est-ce que tu proposes ? Nous avons effectivement mis plus de temps que prévu, mais nous avons au moins pu éliminer les trafics de l'Organisation. La corruption existe partout, alors, où est le problème ? Nous vivons aisément, j'ai pu accomplir tous mes projets, en seulement 6 ans, depuis notre prise de fonction. En temps normal, mes objectifs auraient pris au minimum le triple, pour se concrétiser. Je suis en position favorable auprès du gouvernement. Steve vit aisément et profite de la meilleure éducation possible. J'ai mis les fonds gagnés illégalement dans des œuvres caritatives, et la police n'a plus rien à nous reprocher.

— François m'a confirmé que l'Organisation a été classée en « organisation terroriste ». Chérie, je t'en prie, tu sais bien qu'on reste dans l'illégalité, tant que ce genre d'activités existe. Même si d'autres entreprises font cela, est-ce qu'on doit faire la même chose ? Est-ce qu'on a besoin de ça ? Nous possédons toutes les compétences nécessaires pour être heureux et mener une vie honnête. Nous n'avons pas besoin de l'Organisation. Tu vis dans la peur, du matin au soir. Je le vois, je le sens. À chaque appel, tu décroches le téléphone avec la peur qu'on te dise qu'il est arrivé quelque chose à Steve. Tes appels, à chaque instant, la peur qu'il nous arrive quelque chose montre qu'on ne vit pas dans la sérénité.

— Tu vas arrêter un peu ! Donne-moi le nom d'un dirigeant qui ne fait pas acte de corruption pour obtenir des avantages, ou qui ne vit pas sur ses gardes, en permanence ? Les gens avec qui nous dînons sont des hommes connus du grand public, comme étant des hommes honnêtes, pourtant, ils vivent aussi dans la peur. Tu crois qu'il est facile de quitter une organisation aussi puissante ? Qu'on va nous payer le billet d'avion et nous dire « allez, merci, au revoir » ? Et puis, je n'en ai pas envie, je ne vois pas pourquoi je devrais quitter l'Organisation, alors qu'elle est en règle. Ils n'ont qu'à venir nous arrêter, ils n'ont rien contre nous. Comme si on était des criminels... Il est hors de question que j'abandonne ce que j'ai réussi à bâtir, depuis maintenant 6 ans. Abandonner l'héritage de mon père, simplement parce que l'Organisation est d'origine illégale. S'ils ont quelque chose à prouver, qu'ils viennent. Je suis prêt !

— Je te préviens, il est hors de question que je continue à vivre comme ça ! J'espère que tu as bien conscience que cette organisation t'a complètement changé ! Tu es devenu sombre et manipulateur ! Tu voulais changer l'Organisation, mais c'est elle qui t'a changé ! J'aurais aimé que tu sois resté le Georges que j'ai rencontré. Souriant, tendre, qui prenait soin de son entourage. Tu es devenu quelqu'un d'infréquentable. Je te préviens, si tu ne cesses pas cette fonction qui te détruit, et nous avec, je te quitte ! Je prends Steve avec moi, il est hors de question que notre enfant vive et subisse tout ça ! Tu dois faire un choix, c'est cette vie ou nous !

(Georges s'approche de son épouse et la prend dans ses bras. Sandra s'agrippe à lui et se met à pleurer) :

— Je vais trouver une solution. Tu sais bien que jamais je n'ai voulu t'offenser, ni te faire vivre ça. Tu es plus précieuse que tout, et Steve est mon fils unique. Je vais trouver une solution à notre problème. Je te promets d'y remédier, mais laisse-moi du temps. Tu veux bien m'accorder ça ?

— D'accord, mais je t'en supplie, sors-nous de ce pétrin. Je crains pour mes parents que je ne vois plus, Claire et François, aussi. Comment veux-tu que je supporte cette vie ?

(Georges console sa femme et la laisse repartir dans sa chambre, et ce dernier continue de travailler, jusqu tard dans la nuit. Quelques jours plus tard, alors que Georges se trouve dans son bureau, en compagnie de Sandra, Jacques toque à la porte et attend avant d'entrer) :

— Jacques, cesse avec tes protocoles et entre !

— Je viens d'être informé que vous êtes conviés à une soirée de gala, organisée par le ministère de la Culture, au Palais des congrès, visant à promouvoir vos innovations technologiques.

— Tu en es sûr ?

— Oui, Georges, si j'ai bien compris, certains ministres s'opposent à la classification de notre entité, en « organisation terroriste », et des conflits internes sont nés, depuis, au sein du gouvernement. Certains partis politiques ont même fait pression sur le Président, pour qu'il fasse machine arrière. Dans le cas contraire, ils feront en sorte de lui faire une mauvaise publicité, via la presse !

— Eh ben, ça alors !

— Je pense qu'on devrait accepter. Tu en penses quoi, Sandra ?

— Pourquoi pas.

— Ça va nous faire du bien de sortir.

— Je programme ça de suite, Monsieur.

(Jacques s'empresse d'aller confirmer la présence de Georges, Sandra tente de lui parler, par la suite, mais voyant l'expression de joie sur son visage, elle se rétracte, puis repart dans sa chambre) ...

Chapitre 8 : Influence

(La famille Courtin quitte le manoir pour se rendre au gala, accompagnée de Jacques Cevile qui conduit la limousine, aux abords du Palais des congrès. À sa sortie du véhicule, Jacques ouvre la portière avant et emmène Steve vers son père. Sandra, qui est sortie du côté droit, traverse l'arrière du véhicule, afin de les rejoindre) :

- Monsieur, prenez Steve, s'il vous plaît.
- Très bien, Jacques. Allez, mon grand, viens avec papa.
- On va où ?
- Nous allons à une fête où ton papa sera récompensé. Reste sage et ne t'éloigne pas de moi, tu m'as bien compris, Steve ?

(Le véhicule est stationné à une centaine de mètres du Palais, lorsqu'une moto dévale la rue, à toute vitesse. Le passager arrière dégainé une mitrailleuse automatique et tire sur tout le long du véhicule, puis, ils prennent la fuite. Sandra s'écroule et Georges, quant à lui, est affalé sur l'aile de la voiture, avec dans ses bras, Steve. Jacques est touché à l'épaule, il tombe un court instant, puis se relève, pour se rapprocher de son patron. Il tente de bloquer le saignement provenant de son bras, en effectuant un bandage sur son épaule, avec un tissu) :

- Ça va, Jacques ? Réponds-moi, bon sang !
 - Mon Dieu, Sandra !
 - Tiens Steve, et surtout, ne le lâche pas !
- (Georges se lève avec difficulté. Son costume blanc est taché de sang et ses vêtements, déchirés. Il trouve néanmoins de la force pour prendre Sandra dans ses bras, et s'affale sur la portière de la voiture. L'enfant se détache du bras de Jacques, qui ne peut le retenir. Steve rejoint son père) :*

- Papa, pourquoi maman ne dit plus rien ?
 - Ça va aller, Steve. Maman est blessé, reste auprès de Jacques.
- (Une ambulance mobilisée pour l'événement, au Palais des congrès, intervient rapidement pour transporter les blessés à la clinique internationale du Parc Monceau. Arrivée sur place, Sandra est transférée au service réanimation et Steve est emmené par une infirmière, pour des analyses médicales, au service pédiatrique. Au même moment, François se trouve au restaurant, la Tour d'Argent, un somptueux restaurant, situé au sein du 1^{ère} arrondissement de Paris. Il est accompagné de son épouse et de leur fils, pour fêter les 6 ans de l'anniversaire de leur mariage. Claire prend la main de son époux et rit, en entendant son mari lui lancer des mots doux) :*

- Chéri, j'ai une nouvelle à t'annoncer.
- Laisse-moi deviner, Claire. Tu as mangé le plat que ta maman m'a préparé ?
- Mais non, arrête !
- Mmm... tu as réussi à trouver l'énigme ?
- Alors là, encore moins, elle est terriblement difficile, chéri.
- Je t'écoute ?

— Je suis enceinte !

(François n'a pas le temps d'apprécier la nouvelle qu'il reçoit un appel téléphonique et répond, avec le sourire. Il écoute les informations transmises par le brigadier en chef, qui lui ordonne de se rendre sur place, pour enquêter. En apprenant la terrible nouvelle, il raccroche puis s'agite fortement):

— Chéri, qu'est-ce qui se passe ?

— Georges et Sandra ont subi une attaque à main armée, au Palais des Congrès !

— Oh, mon dieu !

— Maman, qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, mon bébé, continue de manger ta soupe.

— Rentre à la maison. Je vais contacter deux policiers pour t'escorter.

— Pourquoi ?

— On ne sait pas qui a fait ça, cet événement a peut-être un lien avec notre amitié, avec Georges, alors, je t'en prie, écoute-moi et reste à la maison, en attendant que je tire ça au clair.

(François embrasse son épouse et son enfant sur la tête, et part en direction de son véhicule. Il enfle son badge d'inspecteur et traverse la ville, en trombe, équipé d'un gyrophare et arrive rapidement, sur place. Deux membres de l'Organisation Courtin, vêtus de noir, tiennent la sécurité, à l'entrée. Lorsque François y parvient, les deux hommes de l'Organisation tentent de lui barrer la route, en s'adressant à lui, sur un ton menaçant) :

— Qui êtes-vous ?!

— Je suis l'Inspecteur Stern, de la brigade criminelle. Comment se fait-il qu'aucun policier ne soit présent ?

(Deux policiers arrivent précipitamment et tentent d'apaiser la situation.

François observe avec stupéfaction la scène et attend une explication) :

— Inspecteur Stern, nous avons reçu la consigne de laisser les membres de l'Organisation Courtin gérer conjointement la sécurité des dirigeants, avec la police.

— Vous plaisantez, j'espère ! Messieurs les agents, ne laissez personne entrer, sans mon autorisation ! Bouclez le périmètre et ne laissez personne accéder, sauf un supérieur hiérarchique, et quant à vous, Messieurs, sortez immédiatement ! Je ne veux plus vous voir ici !

— Nous ne bougerons pas, tant qu'on n'aura pas des garanties sur la sécurité de la famille Courtin !

— Dégagez ! Avant que je vous fasse arrêter pour obstruction d'enquête !

— Inspecteur Stern, nous avons reçu la consigne de collaborer pour la sécurité de la famille Courtin, c'était une demande de nos supérieurs et nous avons accepté, rien de contraignant.

— Mais, bien sûr ! On va collaborer avec des criminels, maintenant !

(Les agents de police raccompagnent les deux membres de l'organisation vers la sortie et François se rend à la salle d'accueil pour consulter le médecin. À l'intérieur, le père de Sandra, en larmes, intercepte ce dernier.

François lui demande de s'asseoir sur le banc) :

— Que s'est-il passé, François ?

— Une embuscade qui n'a pas encore été revendiquée. Je suis désolé de ne vous l'apprendre que maintenant, Laurent, mais Georges est à la tête d'une des plus importantes organisations criminelles de France.

— C'est terrible ! Pourquoi ne sommes-nous au courant de rien ?

— Sandra m'a fait promettre de ne rien vous dire.

(Laurent essuie ses larmes et continue d'interroger François, qui est gêné de voir le père de Sandra, dans cet état) :

— Mais, où est Steve ? Le médecin refuse de me parler, je veux voir ma fille et mon petit-fils !

— Essayons de garder notre calme, Laurent, je sais que la situation n'est pas facile et je reviendrais vers vous, dès que j'en saurais plus.

(L'inspecteur se dirige vers le médecin-chef, présent devant la salle d'opération, en compagnie de plusieurs médecins et infirmiers) :

— Docteur, j'aimerais avoir des nouvelles de Sandra Rondin et Georges Courtin !

— Pour Georges, il devrait s'en tirer. Une balle a perforé sa jambe et une autre, le bras, mais aucun organe vital n'a été touché. Rien ne l'empêchera de marcher, à l'avenir. Il aura sans doute besoin d'une rééducation spécialisée. Concernant Sandra Rondin, il est malheureusement trop tard, elle a succombé à ses blessures, dus à plusieurs balles, celles qu'elle a reçus dans la poitrine lui ont été fatale. Et elle en a aussi reçu une autre, dans l'estomac. Ses organes vitaux ont été sévèrement atteints. Nous avons tout essayé, mais il était trop tard. Elle avait déjà perdu beaucoup de sang, avant de venir ici.

(François est sous le choc. L'inspecteur sent les larmes monter. Il tente de se retenir et de garder le contrôle de la situation) :

— Et Steve, dans quel état est-il ?

— Je n'ai reçu que deux patients au bloc. Il a sûrement dû être emmené en pédiatrie pour analyses, mais c'était avant que j'intervienne, je vais me renseigner. Monsieur Courtin est réveillé, il peut parler, si vous voulez l'interroger. Vous allez au fond du couloir, dernière salle à gauche.

— Merci, docteur.

(L'inspecteur se dirige d'un pas accéléré vers la salle de soins, mais s'arrête en plein chemin. Il s'affale sur le mur et pleure à chaudes larmes. Il hésite à appeler Claire, pour lui annoncer le décès de sa meilleure amie. Après avoir séché ses larmes, il traverse le couloir et aperçoit Georges, par la vitre de la salle. Ce dernier est allongé sur le lit et entouré de trois hommes de l'Organisation. François enfonce violemment la porte) :

— Vous trois ! Dégagez immédiatement ! Allez rejoindre les autres, dehors !

— Écoutez ce qu'il dit, nous remettrons cette discussion à plus tard.

— Très bien, Monsieur.

(Un membre de l'Organisation aide Georges à se relever et le fait asseoir sur le lit médical, le dos collé au coussin qu'il place, avec soin. Ils s'en vont et referment la porte derrière eux. François fait les cent pas, à l'extérieur de la chambre, en attendant de les voir partir. Il referme derrière lui et se met à hurler sur Georges, qui garde son calme) :

— Alors, tu es content de toi ? Je t'avais prévenu, Georges !

— Arrête de crier ! Tu fais comme si c'était moi, le coupable ! Ma femme a été assassinée et pour couronner le tout, je viens d'apprendre à l'instant, que mon fils est introuvable !

— Tout ce qui arrive est ta faute ! Je t'ai confié la personne la plus proche et celle que j'aime le plus, parmi tous les membres de ma famille, et maintenant, elle est morte. Qu'est-ce que tu as à dire Georges ?

— Casse-toi d'ici ! Voilà ce que j'ai à dire !

(François lui saute dessus et malgré les blessures de Georges, lui assène un violent coup de poing, qui le fait tomber du lit et saigner. Des infirmiers, dans le couloir, interviennent pour arrêter l'inspecteur) :

— Lâchez le ! C'est bon, ça va aller. Vous pouvez sortir.

— Monsieur Courtin, vous êtes sûr ?

— Ça va aller, je vous dis ! Laissez-nous seuls !

(Les infirmiers, eux, soignent Georges, pendant que l'inspecteur se recoiffe. Le personnel médical quitte ensuite la pièce et referment la porte, derrière eux, restant à côté, au cas où la situation dégénère de nouveau) :

— Alors, comme ça, Steve a disparu ? Où il était, la dernière fois que tu l'as vu ?

— Je ne sais pas, François, il a été emmené en pédiatrie, et depuis, plus aucune trace. Nous sommes à sa recherche et je sais juste qu'il va bien, puisque j'ai vérifié avant d'entrer ici.

— Georges, si tu crains pour le reste de ta famille et toi-même, je te mets sous protection policière. Tu me donnes les coupables, ainsi que tout ce que tu sais, à propos de l'ensemble des organisations et je te couvre. Tu changes de pays, d'identité et personne ne te fera rien.

— Qu'est-ce que tu racontes ? ! Tu divagues complètement ! Mon entreprise est irréprochable et je n'ai rien à te dire. Si tu viens ici en tant qu'ami, je suis touché par ton soutien, dans ce moment difficile, mais si tu es venu, en tant qu'inspecteur, je n'ai rien à te dire.

— Je viens maintenant en tant qu'inspecteur et je t'ai à l'œil. Sandra est morte, en voulant te sortir de cet enfer, mais toi, tu t'y plaisais, et elle en a payé le prix fort. Elle est morte à cause de toi, et je n'hésiterai pas à t'arrêter ou te liquider, si tu me pousses à bout !

— Comme si tes menaces allaient changer quelque chose ! Je savais que tu enquêtais déjà de ton côté, mais comme tu n'as rien trouvé, tu viens ici, espérant que je coopère, mais tu n'auras rien.

— Très bien, tu restes sous surveillance policière, je vais chercher Steve et le mettre sous protection policière.

— Tu n'en as pas le pouvoir, Steve est mon fils et je ne te laisserais pas faire. Pose-toi aussi des questions : qui a autorisé mes hommes à tenir la sécurité de l'hôpital ?

(L'inspecteur, furieux, quitte la pièce. Il rejoint le père de Sandra et lui annonce la terrible nouvelle du décès de sa fille et de la disparition de Steve. François est furieux contre ses supérieurs et il compte bien le leur faire savoir. Alors qu'il s'apprête à sortir son téléphone pour leur dire leurs quatre vérités, il est intercepté par Jacques Cevile, qui le tient par le bras, à l'accueil de l'hôpital) :

— Je vous ai pourtant ordonné de ne pas rester dans ce secteur ! La police fait très bien son travail et je ne veux pas vous voir dans les parages.

— Écoutez, je ne suis pas votre ennemi. Je suis venu calmer la situation. On effectue simplement notre travail. Contrairement à ce que vous pensez, nous ne sommes pas des criminels. Essayez de comprendre, nous sommes au service de Georges Courtin, il faut bien que nous assurions sa sécurité. Nous ne faisons aucune ingérence dans les affaires de la police, chacun fait ce qu'il a à faire, de son côté. Monsieur Courtin a beaucoup d'ennemis. Nous devons rester dans les environs, au cas où les choses tournent mal. Quoi qu'il en soit, mes hommes sont en position dans leurs véhicules, prêts à intervenir, s'il le faut. Vous voilà informé.

(Le docteur Martin, en charge des patients, intervient et demande à François et Jacques de s'entretenir, à l'extérieur de l'hôpital. L'inspecteur attrape le bras droit de Georges et le conduit à l'entrée de l'établissement, sous une pluie battante) :

— Très bien, je vous laisse le secteur, mais je ne veux aucun de vos hommes au sein de l'établissement.

— Malgré ce que vous pensez, Monsieur Courtin a fait un travail remarquable. La police s'évertue à traiter l'Organisation de criminelle, mais vous savez bien que c'est faux.

— Vous pouvez déblatérer toutes les salades que vous voulez, Sandra est morte et c'est votre faute, point barre ! Arrêtez de vous considérer comme des hommes honnêtes, l'Organisation restera une entité criminelle, tant qu'elle existera.

(L'inspecteur se rend dans son véhicule, il tente de démarrer, mais ne peut s'empêcher de pleurer la mort de Sandra. Il décroche son téléphone et annonce la nouvelle à Claire, puis quitte l'hôpital, à bord d'un Mercedes S.U.V) ...

Chapitre 9 : Éric

(Le lendemain matin, le soleil éclaire une maison en bois, d'architecture ancienne, mais avec un intérieur moderne. Steve est allongé sur un canapé et subitement réveillé par un chatouillement, il se lève et se retrouve nez à nez avec un enfant qui lui sourit. De corpulence mince et des cheveux blonds, aux yeux verts et à la peau claire) :

- Qu'est-ce que tu fais ?!
- J'essayais de te réveiller...
- Qui es-tu ?!
- Devines, Steve ?

(Il observe tout autour de lui, et l'enfant qui l'a sorti de son sommeil. Ce nez fin et ces cheveux blonds lui rappellent quelqu'un, un autre enfant, lui, plus jeune, les rejoint) :

- Où suis-je ?
- Au sein d'une ferme.
- Comment est-ce que tu t'appelles ?
- Paul, et lui, c'est Alain.
- Grand frère, il est debout, c'est bon ?
- Oui, je vais appeler Papa. Reste à côté de lui, Alain.

(L'enfant rejoint son père, qui arrive quelques minutes plus tard, en portant son fils sur son dos. Un homme à la musculature prononcée, mais fin, teint pâle, blond aux yeux bleus, et au nez fin, lui aussi, se rapproche de ce dernier) :

- Bonjour, Steve, tu as faim, j'espère ? J'ai préparé un bon petit-déjeuner.
- Qui êtes-vous ?!
- Je m'appelle Éric et je suis ton oncle. Tiens, voici une photo de ta mère et moi, durant notre jeunesse. Je n'étais pas présent à tes côtés, car j'ai dû éviter ton père, mais tu m'as eu à plusieurs reprises, au téléphone.

(Après avoir déjeunés et passés un moment ensemble, le père de famille demande à Steve de le rejoindre à la terrasse. Une discussion entre Éric et son neveu débute alors, ce dernier observe attentivement son oncle, intimidé par son impressionnant gabarit et son regard perçant) :

- Steve, de quoi est-ce que tu te souviens ?
- Maman est tombée et Papa me tenait. Ensuite, nous sommes montés dans l'ambulance. Arrivés à l'hôpital, on m'a séparé d'eux, et un homme m'a pris et m'a emmené dans un véhicule.

(La description de la scène émeut Éric, qui retient ses larmes) :

- Écoute, Steve, je ne peux pas tout t'expliquer, pour le moment. Tu vas rester un peu de temps, ici, avec nous, le temps que cette histoire se tasse. Au fur et à mesure, je t'indiquerais ce qu'il faut que tu saches. Sandra m'a demandé de prendre soin de toi, au cas où il lui arriverait quelque chose, à elle, ou à Georges. Je me suis informé et Sandra est décédée, à l'hôpital, ou tout du moins, c'est ce que j'ai pu tirer comme information, pour l'instant.

(Steve, à l'annonce de la mort de sa mère, pleure, assis sur le banc de la terrasse. Éric demande à Paul d'apporter un verre d'eau, que son neveu a

du mal à ingurgiter. Ses gorgées sont entrecoupées de sanglots, il demande à son fils de repartir s'occuper d'Alain et s'assied aux côtés de son neveu, qui prend la main de son oncle) :

— Oncle Éric, j'aimerais vous demander quelque chose. J'aimerais que vous n'appeliez pas mon père, ni ne me rameniez là-bas. J'aimerais rester vivre ici, avec vous.

— Pourquoi cela ? Enfin, moi, ça ne me gêne pas du tout. Tu peux rester ici, autant que tu le veux.

— Vous avez des choses à me dire, plus tard, et moi aussi. Pour le moment, j'aimerais vivre une vie paisible, comme la vôtre. Quel paysage ! J'ai vécu toute ma vie dans une prison, à ciel ouvert. J'étais en apparence libre, mais en réalité, j'étais prisonnier. C'est la première fois que je me sens réellement serein. J'aimerais rester avec vous !

— C'est un choix tout à fait respectable. J'ai fait un choix similaire, il y a bien longtemps Steve. Je peux comprendre que la vie, sous pression, surtout pour un enfant, puisse te pousser à bout. Je vais demander que tu sois placé sous protection judiciaire, et changer temporairement de prénom, pour éviter qu'on te retrouve, ici.

— Maman m'appelait souvent Alexandre, car elle voulait m'appeler comme ça, à ma naissance.

— Très bien, « Alexandre Courtin », ça devrait être bon pour brouiller les pistes ! Nous mettrons Steve, en deuxième prénom. Sur les documents, ton véritable prénom n'apparaîtra pas. Tu peux me tutoyer, si tu le souhaites. Mes enfants, je leur ai appris le respect, mais aussi la proximité.

— Très bien.

— En attendant, tu vas devoir changer tes vêtements. Ta chemise est tachée de sang. Va prendre une douche, nous irons faire des courses, en ville, pour t'acheter des vêtements propres, et ce dont tu as besoin.

(Steve commencera, dès lors, à vivre dans la ferme familiale et à goûter à une nouvelle vie, modeste. Éric est impressionné par la maturité dont fait preuve son neveu, en refusant de retourner vivre avec son père. Ce dernier intègre l'école primaire, La Plana, en pleine année scolaire. Dès la fin de son cursus, en primaire, l'oncle de Steve est invité au sein de l'établissement scolaire, où étudient les enfants, pour un entretien avec le directeur. Éric est accueilli à l'entrée de l'école par un surveillant qui le conduit jusqu'au bureau) :

— Bonjour, Monsieur Rondin, asseyez-vous, je vous en prie. Tout d'abord, je tenais à vous remercier d'être venu, je ne vous vois que très rarement aux réunions avec les professeurs, et je voulais m'entretenir avec vous, au sujet d'Alexandre.

— À vrai dire, je savais que vous alliez me parler d'Alexandre, qui a aussi éveillé ma curiosité. J'ai compris, dès lors, qu'il allait aussi attirer l'attention sur lui. J'espère qu'il ne pose aucun problème monsieur Blondin ?

(le directeur s'amuse des propos d'Éric qui affiche un sourire gêné) :

— Non, rassurez-vous, c'est tout le contraire. Il y a même un professeur qui m'a dit, lors d'une réunion : « si je pouvais enlever un enfant, ce serait lui ». Il est tout bonnement impressionnant ! Lorsque j'étais enseignant, j'ai eu des

élèves intelligents, mais je n'ai aucun qualificatif pour décrire Alexandre, c'est pour cela que je vous convoque. Je me demande si je ne devrais pas l'inscrire au sein d'une école où il pourrait exploiter pleinement ses capacités intellectuelles. Il y a néanmoins une chose qui m'intrigue, car il m'a l'air totalement fermé, mis à part, avec Paul et Alain, il ne souhaite, ni se mélanger aux autres enfants, ni être invité par les autres parents, qui pourtant l'apprécient, mais il a refusé et a indiqué qu'il n'avait simplement « pas le temps ». Je me demandais s'il était sain pour un enfant de son âge d'agir de la sorte.

— Je sais que ça peut paraître surprenant monsieur Blondin, mais sans exagérer, il est, et même pour un enfant de son âge, très occupé. Après les cours, il travaille sur ses devoirs, rapidement. D'ailleurs, il vérifie aussi les devoirs de Paul et Alain. Ensuite, il effectue ses recherches personnelles, et le week-end, il travaille de manière totalement volontaire, avec moi à la ferme, pour payer les livres dont il a besoin, pour ses recherches. Il refuse catégoriquement que je lui donne un sou de plus. Nous sommes un peu isolés, à vrai dire, mais ce n'est pas volontaire. Nous ne rencontrons pas beaucoup de monde, à l'extérieur de la ferme, alors, nous restons entre nous.

— J'ai contacté un responsable d'un collège, à Paris, et nous avons discuté, à son sujet. J'ai envoyé un rapport complet, ils sont stupéfaits par de tels résultats, surtout venant d'une personne aussi jeune, et ils aimeraient l'intégrer, en tant qu'élève. Je vous ai convié, afin de vous demander l'autorisation de pouvoir l'inscrire là-bas, bien entendu, si Alexandre n'y voit aucun inconvénient. En intégrant un collège de renom monsieur Rondin.

— J'ai moi-même discuté plusieurs fois avec lui et tenté de le convaincre de faire des études supérieures, dans une école plus prestigieuse. Sauf votre respect, il m'a expliqué qu'il ne souhaitait pas intégrer une école, où les exigences seraient plus élevées, ça ralentirait ses recherches personnelles. L'éloignement de Paul et Alain, notamment, lui ferait énormément de mal et je le comprends. Je vais quand même lui demander de nouveau, mais je crains que sa réponse ne soit la même que la précédente.

— Je comprends, laissons-lui le temps de grandir. Et puis, je suis un peu content qu'il reste, finalement, cet enfant est une bénédiction. J'aimerais juste qu'il intègre un centre de loisirs, ce rythme de travail, pour son âge.

— C'est une bonne idée monsieur Blondin, je vais me renseigner à ce sujet. Je vous remercie de m'avoir reçu.

— Merci, Monsieur Rondin, et à bientôt.

(Au collège, Steve va constamment progresser et sa passion pour les études le pousse à lire beaucoup de livres. Elle lui permettra d'acquérir de nombreux savoirs théoriques. Un jour, pendant les vacances d'été, Éric décide de les emmener dans un lieu proche de la ferme, afin de leur faire visiter une structure jusque-là, secrète) :

— C'est ici que je viens pour entretenir ma condition physique, en votre absence. Comme vous pouvez le constater, il y a des équipements et des parcours militaires. Ce sont les mêmes que l'on utilisait à l'Armée. La ferme vous a apporté de la force physique. Vous pouvez désormais utiliser cette

force à bon escient, lors de combats rapprochés, par exemple. Je vais donc vous apprendre les combats, au corps à corps.

— Génial ! Je vais pouvoir me battre avec les autres et leur mettre une raclée !

— Comment peux-tu être aussi sûr de toi, Alain ? Apprends déjà à labourer la terre, correctement !

— Il est important que vous compreniez que cet entraînement n'a pas pour but de vous apprendre à frapper Paul, mais à contrôler votre force. Là où réside l'intelligence d'un soldat, c'est sa capacité à gérer son métabolisme, dans tout type de situations. C'est ce qu'on nous enseignait à l'Armée. On nous apprenait à utiliser notre métabolisme, comme une arme. Je vais vous apprendre à neutraliser votre adversaire, sans toutefois, lui infliger de blessures inutiles. Il existe plusieurs types d'adversaires : ceux qui veulent vous tuer, ceux qui veulent vous neutraliser et ceux qui veulent vous intimider et vous pousser à fuir. Il y a, dans ces trois cas de figure, une réponse adéquate à apporter, et c'est là que la maîtrise de soi intervient. Tout se joue avec le mental, et cela, peu importe la stratégie que vous avez mise en place pour lui répondre. Analyser la corpulence de votre ennemi, jauger sa puissance et tester sa réactivité.

— Pourquoi tu veux nous apprendre ça, alors que tu as justement quitté l'Armée ?

— Paul a raison, Papa, tu devrais normalement tout faire pour nous empêcher d'y aller, non ?

— Alain, si j'ai quitté l'Armée c'est par choix personnel. Jamais je n'ai eu l'intention de vous amener à intégrer le corps militaire, ou de vous en empêcher. Je ne voulais plus de cette vie, mais d'autres s'y plaisent et y effectuent une brillante carrière. Revenons à nos moutons. Le combat au corps à corps nécessite que vous soyez concentré sur l'adversaire, et cela renvoie au mental. Je vais vous enseigner la manière de combattre face à un adversaire. Deux méthodes s'offrent à vous : analyser ses attaques et répondre à ses coups, ou foncer et attaquer en premier. Nous allons nous concentrer sur le premier aspect, qui est l'analyse. Il s'agit de connaître son potentiel de défense, d'attaque et d'être conscient de ses propres forces et faiblesses. Il en va de même chez un adversaire qui possède une grande puissance de frappe. Il va forcément tenter de vous neutraliser, le plus rapidement possible. C'est donc à vous de profiter d'un moment de relâchement, pour l'atteindre. Vous pouvez aussi attendre le bon moment pour contrer une attaque, et, encore une fois, le neutraliser. Cela sera à même de le diminuer physiquement et mentalement.

— Et si un adversaire possède des capacités de défense et d'attaque, comment fait-on ?

— Très bonne question, Steve, il va justement tenter d'équilibrer, entre l'attaque et la défense. Sachez que vous pouvez le vaincre, même si face à lui, vous ne maîtrisez qu'un seul de ces deux aspects. Si vous êtes forts en défense, poussez-le à vous attaquer, et si vous êtes meilleur en attaque, essayez de l'atteindre, avant qu'il ne puisse se défendre. Dis comme ça, cela peut paraître évident, mais sur le terrain, ce n'est pas aussi facile. Autre chose, ne vous laissez pas avoir par l'expression du visage de votre adversaire. Il

peut vous faire croire qu'il est affaibli ou qu'il a peur, afin de vous pousser à baisser votre garde. Tous les détails comptent lors d'un affrontement. Ne laissez aucun élément vous échapper. Cela demande du temps et de l'entraînement, et c'est bien pour ça que vous êtes ici. Vous êtes jeunes et il faut en profiter, vous devez apprendre très tôt, pour vous adapter sur le long terme et accumuler de l'expérience, vous allez pouvoir progresser ensemble.

— Papa, si je bats Paul, est-ce que je serai puni ?

— Oui ! C'est ça, Alain ! Tu vas voir ce que je vais te faire, après la séance !

— Vous allez arrêter ou je vous corrige tous les deux !

— Ah oui ? Eh bien, viens Steve, tu vas voir !

(Alain se tourne vers Steve, en souriant. Éric hausse légèrement le ton et tente de calmer ses enfants, qui commencent à se montrer turbulents) :

— On n'a même pas débuté et vous commencez déjà à vous disputer. Je vous préviens, si je vous attrape en train de vous battre, pour rien, je vous mets une raclée !

— Nous sommes trois contre toi, Éric...

— Quoi ? Tu es sûr de toi, Steve ? Venez par ici ! Vous allez voir !

(Les enfants se mettent à courir dans le centre d'entraînement et Éric finit par s'amuser de la situation. Il est heureux de voir son neveu rire aux éclats et le voir jouer et chahuter, comme n'importe quel autre enfant. Ils finissent par se calmer et s'arrêtent, d'épuisement) :

— Je vous conseille d'adopter des techniques de combat qui se rapprochent de votre profil. C'est vous qui décidez et ce que vous aurez appris déterminera votre style de combat et votre manière d'agir. Il est temps à présent de passer à la pratique. Je vous ai mentionné l'utilisation de votre métabolisme, en combat. En quoi cela consiste ? Concrètement, vous devez doper votre corps. Plus votre taux d'adrénaline sera élevé, et plus vous resterez concentrés. Rappelez-vous, comme je vous l'ai dit auparavant, cette concentration, avoir conscience de la situation permettra de voir clair, dans le système de combat de votre adversaire. Vous pourrez le voir, le sentir, l'entendre et tout sera clair. Il ne vous restera plus qu'à analyser l'ensemble des éléments et établir la stratégie adéquate.

— Comment arriver à ce stade ?

— Développer son métabolisme est un travail personnel et de longue haleine, Alain. En réalité, vous avez déjà commencé avec votre travail, au sein de la ferme, l'exercice physique est l'un des moyens de pousser votre corps à son maximum, avec en plus, l'entraînement que vous allez avoir, dans cette salle, votre capacité physique restera donc très élevée.

— On va s'entraîner ici, souvent ?

— Si vous le voulez, Paul, je voulais vous montrer ce centre d'entraînement, pour les années à venir, au cas où vous souhaiteriez vous entraîner avec moi. Pour en revenir au métabolisme, sachez que vous devez en prendre soin, et c'est très important, savoir comment il fonctionne, avant de savoir comment s'en servir. Maintenant, voyons voir de quoi vous êtes capables. Vous allez vous affronter.

(Éric se rapproche d'eux en tendant des kits de protection, afin d'empêcher une blessure, au cours de l'entraînement, les trois jeunes hommes

commencent à se porter des coups et leur oncle supervise cet échange, puis signe la fin de l'entraînement, au bout d'une heure. Ils rejoignent ensuite la maison familiale, avant le coucher du soleil) ...

Chapitre 10 : Science

(Steve va refuser toutes les propositions de carrière qui vont l'éloigner de sa nouvelle famille, avec laquelle il partage de merveilleux moments. Une discussion entamée entre Eric et son neveu, dans le laboratoire, installé à côté de la maison familiale, va lui permettre d'en savoir plus sur son passé) :

— J'ai une question à te poser, Steve : pourquoi cherches-tu tout le temps à cacher tes résultats scientifiques ? Je pourrais les publier et te permettre de rencontrer des hommes importants qui pourraient exploiter tes recherches et te dégager des fonds. Je dois rencontrer ton directeur, bientôt, et il va encore me parler de toi, en me conseillant de t'inscrire au sein d'une grande université Européenne.

— J'ai toujours souhaité rester ici, car je m'y sens bien, et en sécurité. La vie avec mes parents était très difficile, bien que je n'aie manqué de rien. Papa était sans cesse absent, Maman était tout le temps occupé, dans la gestion des affaires de la famille. Nous étions très distants et les seuls souvenirs qu'il me reste d'eux, ce sont les disputes, dont je n'en connaissais pas l'origine. Jacques s'occupait tout le temps de moi, mais malgré son attachement, il était difficile pour moi de vivre dans ces conditions. J'aimerais que tu éclaireisses certains points importants, pour la suite de ma vie. Je pense qu'il est grand temps qu'on aborde le sujet.

— Très bien...dis-moi ce que tu veux comprendre ? Je répondrai ensuite à tes questions, en ajoutant ce qu'il est nécessaire de savoir.

— J'ai d'abord besoin de tout savoir sur le dirigeant, Georges Courtin, il est bien l'homme qu'on désigne comme celui étant lié à des affaires criminelles ? Je suppose que les disputes, entre Papa et Maman étaient dues au fait qu'ils n'étaient pas d'accord sur ce point ?

— Oui, et c'est aussi, à l'origine de l'éloignement, entre ta mère et moi. Sandra m'a appelé un jour, en disant que le père de Georges avait ordonné à son fils de prendre la tête de l'Organisation « Courtin », et que l'entité était proche d'être dans les affaires légales. La mort de ton grand-père est due à un empoisonnement, lors du mariage de tes parents. Les membres du gouvernement, avec qui la famille Courtin travaillait, menaçaient de collaborer avec les concurrents, chose qui signifiait d'une part, la faillite de l'Organisation, mais aussi, la menace vitale de Georges et Sandra, ce qui fut le cas, puisque cette attaque dont vous avez été victimes, aurait été initiée, à l'intérieur de l'Organisation. Malgré les enquêtes que j'ai pu mener, d'ici, je n'ai pas réussi à trouver le commanditaire de la mort de Sandra. Ta mère ne voulait absolument pas que tu vives la même vie que Georges, et avait prévu de t'éloigner d'eux. Ton père ne faisait que ton éloge auprès des siens, mais ses éloges n'étaient pour ta mère, formulées que dans un but précis, que tu puisses prendre comme lui, un jour, sa succession.

(Eric prend Steve par la main et l'emmène visiter le champ agricole qu'il a réussi à étendre, grâce aux recherches de son neveu ; à l'arrivée de Steve, dans la ferme, l'infrastructure possédait une dizaine d'hectares,

exploitables, après des années de récoltes à succès et de bénéfices engrangés, le terrain avait triplé et la ferme exploitait désormais une centaine d'hectares et développait ses infrastructures, avec plusieurs employés qui se chargeait de l'exploitation de la ferme familiale. Arrivés près d'un banc qui jonche le champ, Éric s'assied et demande à Steve d'en faire de même) :

— Écoute, Steve, je dois te parler d'une chose importante que je ne vous ai pas dévoilé, à vous trois, en attendant la confirmation du médecin. J'ai été touché par la maladie de Parkinson au cours de mon travail à la ferme, mais Dieu merci, ça ne concerne que moi. Le médecin m'a indiqué que cette pathologie est due à un contact avec les pesticides, depuis l'achat de la ferme. Après nos examens, effectués la semaine dernière, mon bilan de santé présente cette maladie et le médecin m'a confirmé que j'étais fort heureusement, le seul infecté.

(Steve est choqué d'apprendre la nouvelle et s'agrippe à son oncle, en pleurant à chaudes larmes. Paul et Alain sont absents, en raison de leur déplacement en centre-ville, avec l'ami d'enfance d'Éric, venu visiter la région) :

— Je ne veux pas te perdre !

— J'ai le sentiment d'avoir accompli mon devoir, envers ta mère. J'aurais simplement besoin que tu sois plus impliqué, dès que tu termines tes cours et la gestion de la ferme. Paul et Alain ont encore besoin d'être accompagnés, je te considère comme leur grand frère, et si tu vois ma santé se dégrader, au cours des prochains mois, je te laisse le soin de gérer, comme tu as su le faire, depuis si longtemps.

(Steve se lève et se rend à la cuisine chercher de l'eau fraîche, pour que son oncle se désaltère, la température très élevée, due à de fortes chaleurs du Sud de l'été) :

— Tu peux compter sur moi, Éric, je veillerai sur tout. Tu sais bien que j'ai aussi pris du plaisir dans la gestion de la ferme. J'ai énormément appris et toutes les techniques de combats militaires, les bons moments passés avec vous... je voudrais, si ça ne te gêne pas, passer un peu plus de temps avec toi, j'aimerais que tu m'enseignes une science, sur laquelle je veux acquérir une compétence spécifique.

— Je savais bien qu'un jour, l'un de mes petits allait me demander ça. Je ne peux pas, Steve, apprendre à manier les armes est une chose très lourde de conséquences, elle implique que tu possèdes une connaissance, qui peut te porter préjudice, à l'avenir. Si tu as des démêlés avec la justice, chose très peu probable, ils vont utiliser ça contre toi, et ça peut être très problématique, même si je sais que tu es très compétent et que tu apprends vite. Je sais aussi, au fond de moi, que ta mère n'aurait jamais accepté ça, et j'ai un devoir envers elle.

— Je m'en doutais un peu. Tu nous as formé aux techniques de combat basiques, mais tu t'es arrêté soudainement, alors que nous allions passer à la phase militaire des entraînements. Je voudrais simplement que tu m'enseignes, à moi seul. J'ai un but dans la vie, posséder le maximum de sciences. J'aime apprendre et surtout, j'aime apprendre de toi. Tu es patient

et un excellent instructeur. J'ai aussi besoin de savoir me défendre et tu sais bien que si tu refuses, je vais de toute façon, un jour ou l'autre, apprendre seul.

— Je n'insiste pas, tu es têtue et déterminé, très bien, mais j'aimerais que personne ne le sache.

(La discussion entre Éric et son neveu se poursuit au centre d'entraînement, qui se situe à l'arrière du laboratoire où ils marchent longuement, avant de s'arrêter devant le centre, aux tirs) :

— J'ai quitté le service militaire, car nous devions faire des choix, que je ne pouvais plus assumer. Tu dois comprendre, tout d'abord, que tuer revient à ôter une âme, à une personne précieuse pour une autre. Sache que tu dois encore plus qu'avant, faire preuve davantage de retenue, et bien réfléchir à ce que tu fais. Ne sois pas de ceux qui pensent être capables de maîtrise, dans toutes les situations. Je ne peux évaluer cette faculté chez toi, vu que tu possèdes un sang-froid exemplaire, et tout réside dans la discipline. Tu as énormément appris en tactique de défense et techniques de combat, mais le maniement des armes demande une totale maîtrise de soi. Tout est une arme, ton esprit accompagne l'arme, ton corps est aussi une base de la gestion et le tir devient un exercice de fiabilité physique et mentale. Tout d'abord, tu vas étudier les équipements, avant de les utiliser, apprendre quels sont leurs caractéristiques, leur poids et leur configuration d'origine, leurs qualités, leurs défauts et beaucoup de données que j'ai inscrites dans ce livre. J'aimerais que tu y ajoutes, si nécessaire, tes connaissances, en matière scientifique.

— Très bien, mais comment me procurer les armes pour mon entraînement ?

— Ce n'est pas un problème, Steve, je possède un arsenal, ici, mais ce n'est pas l'objectif primaire. Te connaissant, tu auras l'envie, comme toutes les sciences que tu as acquises, auparavant, de vouloir innover et développer des technologies. Fais bien attention à tes actes, car ils pourraient avoir de lourdes conséquences. Si un individu mal intentionné accède à tes recherches, il va les vendre à un pays qui en fera un mauvais usage, ou les transférer à des trafiquants malhonnêtes, et n'oublie pas d'appuyer tes recherches par des tests. Tu seras probablement félicité pour tes travaux de recherches, mais des millions d'individus seront peut-être morts par ta faute.

— Je ferai en sorte d'appliquer les consignes. J'ai bien compris toutes ces informations, mais j'aimerais comprendre un point important qui m'échappe, pourquoi devons-nous synchroniser notre manipulation des armes, puisque de toute façon, chaque entreprise possède des armes différentes et des équipements propres aux armées de chaque pays ?

— Il est possible que tu tombes sur un ennemi qui possède les mêmes armes que toi, il est possible aussi que tu mettes la main sur l'arme d'un ennemi, en situation d'affrontement physique directe. La mondialisation a poussé des entreprises de fabrication d'armes à travailler avec d'autres entités, qui vont utiliser, elles-mêmes, ces armes pour les copier, ou en faire des versions améliorées.

(Pendant de longues semaines, Éric va s'atteler à enseigner, malgré lui, le maniement des armes à son neveu. Au fil des mois, la maladie d'Éric va commencer à provoquer des défaillances visibles. Sa présence se fera de

plus en plus rare. Il va, après un temps, se sentir amoindri, il ne se déplacera plus qu'en fauteuil roulant. Six mois se sont écoulés depuis qu'Éric a annoncé à sa famille la maladie dont il est victime, il réunit Steve, Paul et Alain, dans le salon, allongé sur le fauteuil aménagé, pour lui permettre de se reposer) :

— Il est grand temps que je vous fasse part de mes dernières volontés, avant de ne plus en être capable. Je suis fier de vous et de tout ce que vous m'avez apporté, et je n'ai jamais préféré l'un, plutôt que l'autre, sauf pour ses compétences, car elles sont une valeur fondamentale pour moi, et, à mes yeux, la seule qui distingue les individus. Je vais commencer par toi, Steve. Tu es le plus grand des trois et je t'ai élevé comme les autres, en essayant toujours de te considérer comme l'aîné, depuis que tu es parmi nous.

(Les trois garçons sont émus et comprennent qu'il s'agit d'un testament, prodigué par ce dernier, qui tousse fortement. Alain apporte des mouchoirs et nettoie la sueur sur le front de son père, Paul amène de l'eau fraîche, tandis que Steve contrôle avec des appareils, l'état de santé de son oncle.

Éric tient la main de son neveu et continue de prodiguer ces derniers conseils) :

— Je te donne désormais la responsabilité de gérer mes affaires, et celles de tes cousins, Steve. Soyez bons, les uns envers les autres, et ne vous séparez pas, quoi qu'il arrive. Je partage entre vous ce que je possède, mais la gestion en revient à Steve, jusqu'à votre autonomie complète. Paul, aide Steve du mieux que tu peux, et prends soin de ton petit frère, prenez soin de votre mère, et devenez des hommes justes et droits. Alain, obéis à ton cousin et ton frère, et sois toujours à leurs côtés. Si vous souhaitez rejoindre votre mère, après ma mort, c'est votre choix et je le respecte. Vous pouvez partager l'héritage équitablement, mais ne vendez pas la ferme, qu'elle soit un lieu où vous vous rassemblerez et dans lequel nos souvenirs seront ancrés.

— Papa ! Avec Alain et Steve, nous avons discutés avec le directeur de l'école et lui avons expliqué notre situation. Il a accepté que nous aménagions nos horaires, étant donné la forte probabilité que nous ayons de réussir nos examens. Il s'est montré très affecté par la nouvelle et a accepté notre demande. Dorénavant, quand Steve sera en cours, je resterais auprès de toi, et quand je serai absent, c'est Alain qui prendra le relais.

(Paul s'assied du côté gauche du fauteuil médical d'Éric, il tient la main de son père et l'embrasse avec tendresse. Alain s'assied de l'autre côté du fauteuil et prend l'autre main, il la serre contre sa poitrine, en larmes. Steve est quant à lui, assis en face du fauteuil, en train de préparer les médicaments d'Éric) :

— Oui, Père, nous ferons notre possible et avec l'aide de Steve, nous réussirons notre examen. On refuse de te laisser à l'hôpital, ou même, sous les soins d'une autre personne, nous voulons prendre soin de toi, comme tu as pris soin de nous.

— Très bien, Alain, qu'il en soit ainsi. Mon traitement devient très lourd et il m'arrive parfois d'oublier. J'ai fait le nécessaire pour tout ce qui est administratif. Vous aurez, en cas de besoin, un collègue et ami, que vous

connaissiez très bien, il pourra vous aider, en cas de difficultés. Emmenez-moi dans ma chambre, je veux me reposer, désormais.

— Alain, va préparer la chambre, on l’emmène avec Paul, à l’étage.

— Très bien !

(Après avoir transporté Éric, sur son lit, les membres de la famille assistent impuissants, face à une maladie qui ne fait que l’amoindrir, de jour en jour. En pleine nuit, alors que Steve s’est endormi, sur le fauteuil d’en face, il se réveille pour mesurer la température de son oncle, il constate alors qu’il ne respire plus. Il appelle Alain et Paul, en criant et en pleurant, puis tente de le réanimer, en lui faisant un massage cardiaque, sans succès. La nouvelle bouleversa sa famille qui passa de longues semaines, en deuil. La perte d’Éric va aussi souder davantage les trois jeunes hommes qui vont tenir leur promesse. Steve réussit son bac, avec mention. Paul va obtenir son brevet des collèges, avec mention, et Alain réussit son année, lui aussi, avec les meilleures notes de l’école. Steve décide de poursuivre ses études à l’école normale supérieure de Paris. Paul et Alain, voulant rejoindre leur mère, d’un commun accord, se retrouvent à la gare Part-Dieu de Lyon, où ils doivent rejoindre Clara. Devant le train qui les amène en direction de Paris, ce dernier est en compagnie de ses cousins, lorsque sa tante les retrouve et les embrasse. Elle est habillée d’un tailleur bleu turquoise et d’une veste bleue, à rayures. De grande taille et fine, aux cheveux noir foncé, le teint mate, elle tient Alain par la main avant d’embrasser Steve, qui pose son sac devant elle) :

— Bonjour, Steve, merci d’avoir accompagné Paul et Alain, dommage que ton départ soit si précipité, je compte sur toi pour veiller sur tes petits cousins, comme t’a demandé Éric, avant de nous quitter.

— Bonjour, tante Clara. Je serais auprès d’eux, tant que je serais en vie. Nos chemins néanmoins se séparent ici, pour le moment. Lyon n’est pas très loin de Paris. En cas de nécessité, je reviendrai vous voir. Si vous avez la possibilité de faire carrière à Paris, plus tard, n’hésitez pas, nous serons encore plus proches !

— Tu vas nous manquer, Steve. Nous restons en contact, notre séparation n’est que temporaire.

— Oui, Steve, ne nous laisse pas sans nouvelles.

— Ne t’inquiète pas, Alain, je n’oublierai jamais ta petite tête qui venait me réveiller chaque matin. Je vais prendre un appartement, dans lequel vous pourrez vivre, non loin de la maison de tante Clara, si vous souhaitez garder votre indépendance. Il est mieux pour nous d’avoir un lieu commun où nous réunir, lors de mes visites. Je ferai des déplacements à la ferme, pour vérifier les activités, entre-temps.

— Tu nous as promis, un jour, que tu allais nous raconter ce qui s’est passé, avant ta venue à la ferme. Papa nous disait souvent qu’il était étonné de voir que tu avais choisi de t’éloigner d’oncle Georges, sans même lui en donner la raison.

— Bien sûr, Paul !

— Grand Steve, un jour, tu me diras tout, hein, c’est promis ?

— Oui, Alain, c'est promis. Tante Clara, merci pour tout. Éric m'a demandé de vous adresser un message, avant son décès, disant qu'il était toujours attaché à vous, mais qu'il n'a jamais pu vous en parler, de peur de ne pas pouvoir assumer ce rôle, encore une fois, avant votre mariage, avec Ludovic. Des amis lui ont proposé de se remarier, mais il a toujours refusé, je lui demandais pourquoi, il me répondait qu'elles « n'étaient pas comme vous ».

(Sa tante est émue aux larmes, en entendant ce que Steve vient de dire, ses enfants sont à ses côtés, pour la réconforter) :

— J'aurais tant aimé que tu restes à Lyon, et si tu as besoin de quoi que ce soit, je serais toujours là pour toi.

— Je dois y aller, le train va bientôt partir. Soyez sages et écoutez tante Clara ! Je vous préviens, si vous faites quoi que ce soit, je viendrais m'occuper de vous !

— Oui, mais nous serons deux contre toi !

— Approche, Alain ! Tu vas voir ! À très bientôt, prenez soin de vous.

— Prends soin de toi et reviens dès que tu peux !

(Steve monte dans le wagon. Paul et Clara font un signe d'adieu, alors que le train démarre et prend de la vitesse. Alain court en direction de la fenêtre et lui fait signe, en forme de cœur, les larmes aux yeux, son cousin est ému de laisser celui qu'il considère comme son petit frère, et lui fait signe, avant que le train ne quitte la gare Part-Dieu, direction Paris, Gare de Lyon)...

Chapitre 11 : Marc

(Steve emménage au sein de la capitale, sous la dénomination d'Alexandre Courtin, dans un appartement situé rue Saint-Jacques, dans le Vème arrondissement. La première année se déroule laborieusement, pour ce jeune étudiant, en raison d'une adaptation difficile, et du niveau très élevé de l'institut. Il réussit néanmoins à passer son année avec la meilleure note générale. Les étudiants, qui tentent de nouer le contact avec lui, sont eux poliment repoussés. Les trois lieux où il passe du temps, en dehors des cours, sont la bibliothèque où la riche variété de livres l'a immédiatement attiré, la salle de sport où il s'est inscrit, pour s'entraîner et la cafétéria, où, pressé par un emploi du temps chargé, il se restaure le plus souvent, pour éviter de cuisiner. Un mois après le début de la seconde année scolaire, Steve se trouve au restaurant de l'université, en train de déjeuner pendant sa pause, lorsqu'un étudiant de la même section que lui, passe à ses côtés, et tente d'engager la conversation) :

— Est-ce que je peux m'asseoir ici Alexandre ?

— Il y a de la place, là-bas....

— C'est vrai, mais j'ai décidé de m'asseoir ici.

(Steve continue de lire son bouquin et déguster son plat, l'étudiant, en face de lui, s'installe et regarde fixement ce dernier, en le devisageant. Il lève parfois les yeux pour vérifier s'il le regarde encore, l'étudiant s'arrête de boire son jus de fruits et décide finalement de lancer la conversation) :

— C'est bizarre, si j'avais fixé un autre de cette manière, il m'aurait fait la remarque, mais toi, tu ne dis rien.

— Parce qu'il n'y a rien à dire Marc ! Comme si j'allais te poser une question qui ne m'intéresse pas, écoute, je n'ai pas le temps de discuter !

— Très bien, puisque tu aimes la tranquillité, j'aimerais juste te demander la raison de ton isolement Alexandre? Tu viens du Sud et tu obtiens les meilleures notes, tu te permets de rester seul, comme si nous étions des gens insignifiants.

— Et qui a dit que je pensais ça ?!

— C'est sorti de ma tête, je voulais simplement te faire parler, j'ai réussi à te rendre sociable, un minimum.

— ...

— Je suis étudiant dans la même section universitaire que toi, et dans le même club de sports, et tu ne m'as même pas remarqué.

— Je voulais te faire comprendre poliment que je n'ai pas envie de parler Marc, c'est pourtant simple, tu ne vas pas m'obliger à avoir des amis ?

— Qui te parle d'amitié ? On t'a simplement demandé d'agir comme les autres ! Les gens se posent des questions sur toi. Tu débarques ici, sans même te présenter, et de plus, tu te permets de repousser les gens.

— Tu veux bien me laisser tranquille ? Je n'en ai rien à faire de ce que les gens pensent de moi.

— Tu te trompes, Alexandre, ce n'est pas en agissant comme ça, que tu vas réussir.

— Oui, eh bien, j'ai envie de me tromper, merci et au revoir !

(Marc se rend compte que cet isolement est volontaire et décide de ne plus engager de discussion, afin d'éviter un conflit. Il termine son déjeuner, puis se lève, Steve continue de lire et ne lui adresse même pas la parole, lors de son départ. L'année suit son cours, Steve commence peu à peu à s'adapter à l'environnement de la capitale. Il poursuit ses déplacements, au sein de la ferme, afin de vérifier son exploitation, puis se rend ensuite à Lyon, retrouver ses cousins. L'institut d'art contemporain est lieu où vont se retrouver les trois compères, afin de passer un moment, avant son retour. À l'entrée, Alain se précipite dans les bras de Steve, qui est heureux de retrouver les siens) :

— Depuis notre enfance, nous étions inséparables, et là, passer plusieurs mois sans toi, c'était très difficile.

— J'étais très occupé et je n'ai pas pu venir avant, Alain, je suis désolé.

— Je suis triste, les gens ne sont pas comme toi, et sans Papa, je me sens si seul ! Les cours sont comme d'habitude, faciles, et les entraînements de combat avec Paul sont nuls, son niveau était déjà très discutable, à la ferme.

— Tu vas arrêter de te plaindre, Alain ! Ça se passe bien, l'adaptation était difficile, au début, mais ça va mieux, et toi, Steve ?

— Disons que ça va aussi, Paul, j'ai pris un appartement, en plein centre de Paris, avec les mêmes difficultés, au départ.

— Maman nous a reprochés d'être renfermés, et qu'on devait nouer des amitiés, mais on n'en a pas très envie. La vie qu'on a vécue avec papa, tout le temps en activité et productifs... là, tout d'un coup, nous sommes obligés de côtoyer des personnes qui perdent leur temps à bavarder et jouer.

— J'ai eu le même constat, mais je pense que tante Clara a raison, Paul, nous ne sommes plus dans la ferme, où nous étions isolés. Ici, la promiscuité des grandes villes t'oblige à être un minimum, sociable. Je suis allé à la ferme, et je vous ai rapporté quelques fruits, en souvenir du bon vieux temps, j'ai apporté aussi quelques friandises, qu'on avait l'habitude de prendre là-bas, notamment, les barres chocolatés Reglass, je vous donnerais ça, avant de repartir.

— Oh ! Mon chocolat préféré ! Merci ! Tu as aussi ramené des fruits qu'on avait l'habitude de cueillir, vraiment gentil, ça.

— De rien, Alain.

— La prochaine fois, on ira ensemble, j'aimerais aller au cimetière où père est enterré et qu'on passe du temps ensemble, à la ferme.

— Aucun problème, Paul, lorsque vous serez à même de vous en occuper, nous commencerons à gérer la ferme, ensemble. Je vous apprendrai comment travailler sur les opérations d'exploitation, car mes études à la faculté commencent, au fil des mois, à devenir plus intenses. Mes recherches, ainsi que le sport, me prennent énormément de temps.

— Oui, bien sûr, cela m'aiderait dans mes études, aussi, Alain désire entrer dans le domaine de l'agronomie et recherche sur la nature, donc, c'est tant mieux !

— Paul, tu vas m'aider dans la gestion de la distribution, tu vas t'occuper des clients. Alain, vu encore ton jeune âge, tu vas épauler ton frère, jusqu'à ce que

tu sois capable de gérer tes cours, et tu prendras plus tard, la partie inventaire. Je resterais dans la gestion globale, et une fois Paul, en faculté, et Alain, au lycée, vous aurez la charge d'une grande partie de la ferme.

— Très bien, grand Steve, on fait comme ça. Je vais bientôt être en faculté d'économie, les premières années sont en général d'un niveau facile, je pourrais prendre de l'expérience professionnelle, avec la ferme !

— N'oublie pas, hein ! D'amener des friandises de Paris, la prochaine fois, grand Steve.

— Bien sûr, Alain, je dois filer, transmettez le bonjour de ma part, à tante Clara. Dites-lui que je suis désolé de ne pas avoir pu la visiter, mais je suis simplement de passage, j'ai énormément de travail à effectuer, dès mon retour.

— Nous allons t'accompagner à la Gare Part-Dieu, grand Steve.

— Si vous voulez...Je craignais qu'Alain ne soit trop fatigué pour se déplacer.

— Mais depuis quand je fais preuve de fainéantise, Steve ?

— Depuis que tu es venu à Lyon, tiens ! Tu ne fais que dormir et manger.

— Heyyyy ! C'est juste un passage à vide Paul ! Je vais me refaire.

— J'espère bien, le train arrive, on reste en contact.

— Bon courage, Steve.

— A bientôt, Alain.

(De retour à Paris, Steve débute la fin de la seconde année scolaire et entame les examens. Il obtient la meilleure note générale, dépassant même Marc, qui est bluffé qu'un jeune étudiant discret, dont la famille n'est connue de personne, s'impose en étant le premier, à obtenir les notes maximales, à tous les tests. Ils se rencontrent une nouvelle fois, au sein de la bibliothèque de la faculté. Steve est en train de lire des ouvrages sur le milieu de la pègre. Marc, qui passe à côté de la bibliothèque, pendant sa pause, aperçoit Steve, en train d'étudier et décide d'aller le voir) :

— J'ai vu tes résultats, tu te débrouilles bien pour un homme du Sud.

— Tu ne vois que moi, ici, Marc ?

— Je voulais t'inviter à une soirée étudiante où l'on organise des activités de loisirs, entre autres.

— Non merci, c'est très gentil, mais je n'ai pas le temps pour ça Marc.

— Très bien, monsieur l'homme d'affaires.

— Écoute, mes passe-temps ne sont pas dans ce domaine, et puis, même si c'était le cas, je n'ai besoin de personne pour les faire.

(Marc est étonné de cette réponse et exprime un rire moqueur, Steve le regarde, d'un air méprisant) :

— Quelle vie ennuyeuse, Alexandre ! Tu te marieras seul, aussi ? Je me demande comment tu vas faire, tiens...

— Ça ! C'est mon problème Marc ! Tu ne seras pas invité, malheureusement.

— Tant mieux, je n'ai pas envie de me retrouver tout seul, à un mariage, il va être d'un ennui ! Allez, je te laisse, l'homme d'affaires. Tiens, qu'est-ce que tu lis ?

— Ça ne te regarde pas...

— Je n'insiste pas, à bientôt, Alexandre.

(Le second semestre va être synonyme de confirmation pour Steve, qui passe en seconde année, avec mention, et obtient les meilleurs résultats de la région Ile-de-France) ...

Chapitre 12 : Pascal

(Steve, Paul et Alain décident d'aller à Bordeaux rejoindre le meilleur ami du défunt Éric, qui les invitent à passer un séjour, dans le Sud-Ouest de la France. Arrivés en avance, les trois jeunes hommes décident de se rendre à la Dune du Pilat, avec l'insistance d'Alain, qui veut en priorité se baigner.

Après avoir posés leurs affaires, en bord de mer, ils contemplent l'impressionnant paysage, en plein début d'été, et discutent entre eux, devant la plage) :

— Bon, le programme est clair, on se détend, mais on ne reste qu'une semaine, à Bordeaux, on a beaucoup de travail qui nous attends.

— Détends-toi, Steve ! Nous avons eu nos examens et avons durement travaillé, pour la nouvelle saison de récolte, le personnel de la ferme fait le reste, maintenant, c'est le moment de passer du bon temps.

— Tu es trop stressé ! On a passé l'année à travailler dur, alors maintenant, on va se mettre à l'aise, et Paul, qui a eu son année, avec difficulté, a besoin de repos !

— Eh ! De quoi tu parles ? J'ai eu quelques notes moyennes, j'ai eu mon année avec difficulté, en termes d'exagération, tu es un champion Alain.

— Clara m'a remonté l'information, que l'un de tes professeurs s'est plaint de ton comportement, en classe. Tu as des résultats très bons, mais tu dois l'être aussi, en termes de comportement.

— Steve, j'ai été provoqué par des collégiens, et j'ai répondu, maman m'a engueulé et je me suis excusé. Vous êtes en études supérieures, ce sont des adultes, mais moi, j'ai affaire à des personnes immatures.

— Je sais bien que tu ne fais que répondre, mais il faut montrer l'exemple, ce n'est pas facile tous les jours, pour nous, non plus, mais on doit s'adapter et ignorer les personnes qui agissent mal.

— Tu as fait des connaissances, là-bas, Steve ?

— J'ai repoussé toutes les demandes, à cause de ma difficulté à m'adapter, justement, et le risque de me lier avec d'autres étudiants, et de ne pas pouvoir gérer, par la suite.

— Ce n'est pas le moment de faire des réunions, hein, on est venus s'amuser !

— Eh ! Reviens ici !

(Alain prend la casquette de Paul, puis court vers la plage. Paul le poursuit et le rattrape, Steve les observe, en train de se battre, dans l'eau. Les deux jeunes hommes adoptent ensuite des positions de combat et provoquent ce dernier, en lui lançant de l'eau, à distance. Il évite les rafales et esquisse un sourire moqueur, voyant ses deux cousins le provoquer, sans s'arrêter, il enlève son polo et court en direction de Paul, ce dernier fuit et Alain tente d'empêcher son cousin de lui mettre la main dessus) :

— Je savais que c'était une mauvaise idée de vous emmener en vacances, mais qu'est-ce que vous êtes agités, c'est dingue !

— Oui, mais toujours nous deux, contre toi, Steve !

— C'est quand vous voulez, Paul !

(Après avoir passé la matinée à la plage, Steve et ses cousins se rendent au domicile de Pascal. Une somptueuse villa de deux étages, en bord de mer, à Arcachon, avec en prime, une vue remarquable, face à la mer. Pascal se présente à l'entrée, puis ouvre la grille, en les accompagnants à l'entrée du couloir, menant au salon. Doté d'une forte corpulence et d'un teint pâle, cheveux roux et yeux noirs, il marche d'un pas accéléré avec, à ses côtés, un labrador qui observe les jeunes hommes, avant de les côtoyer) :

— Vous avez fait un tour à la plage, avant de venir ? Alain est couvert de sable. Il y a une cour à l'arrière de la maison où tu peux prendre une douche, à côté de la piscine. Il fait chaud et c'est dégagé, ici, faites comme chez vous. Ma femme et mes enfants sont allés à Marseille, voir ma belle-famille, je me suis dit que j'allais passer quelques jours avec vous, avant de les rejoindre. Steve, tu as bien grandi, depuis notre dernière rencontre.

— Merci Pascal, pour ton accueil. Depuis l'enterrement d'oncle Éric, nous avions vraiment envie de te revoir, et que tu nous parles un peu plus de lui. Vous êtes amis depuis votre enfance, si je ne me trompe pas ?

— Effectivement, Steve, nous étions à l'époque, très proches. J'ai même failli épouser ta défunte mère, mais elle était déjà engagée avec Georges.

— Vous connaissez mon père ?!

— Nous étions ensemble, au lycée, Sandra était souvent en compagnie de son frère. Il m'a proposé de l'épouser, mais elle a refusé. Georges, avant de devenir ce qu'il est, était un homme remarquable, et tout du moins, n'avait jamais pensé prendre cette voie.

(Les deux enfants d'Éric se regardent mutuellement) :

— Cette voie ?

— Je vois que votre père ne vous a pas informés, Paul, je peux le comprendre, c'est tout simplement tragique. Alain, va te doucher, et vous deux, allez préparer vos chambres, nous en discuterons une fois à table.

(Pascal leur fait visiter les lieux et les dirige vers les chambres qu'ils vont occuper, leur indique les informations qu'ils doivent connaître, sur le fonctionnement de la villa, puis ils s'installent pour le déjeuner) :

— Bon appétit, je vous accompagne durant la semaine, pour vous faire visiter la région. Dès que vous aurez envie de quitter l'endroit, vous remettrez les clés aux voisins, que j'ai informé, au préalable.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas installé auprès d'oncle Éric, ou lui n'est pas venu dans la région Bordelaise ?

— Lorsqu'il a décidé de quitter l'Armée, Éric s'est éloigné de tout. Il m'a expliqué que, depuis son enfance, il a eu ce parcours, par rapport aux exigences de son père, qui voyait en lui, un futur ministre de la Défense, et a poussé son éducation, dans ce sens. Ton oncle, qui aimait son père, a décidé de suivre cette voie, mais il était très réticent, à l'idée d'utiliser une arme à feu, et ce travail était contre ses principes Steve. Il était extrêmement doué dans notre domaine et est monté rapidement en grade, grâce à ses choix stratégiques. Lorsqu'il a remis sa démission, le corps militaire a tout fait pour le convaincre de rester, mais il n'avait plus de motivation. Il m'a contacté, un jour, en me disant que son neveu traversait un grand danger et qu'il avait

besoin de mon intervention, avec un plan visant à te récupérer, et dans un délai, extrêmement court.

— C'est vous qui avez dit à l'infirmière que vous alliez vous occuper de moi, je me souviens, maintenant.

— Éric voulait quelqu'un que Georges ne connaissait pas et qu'il pouvait redouter, et j'étais encore au sein de l'Armée. J'ai participé à l'opération, sous l'aval de mon supérieur, qui, avec la police, souhaitait mettre la main, depuis de longues années, sur l'Organisation Courtin.

— Comment avez-vous su pour l'attaque, d'ailleurs ?

— Éric a reçu un appel anonyme d'un homme qui a conseillé à ton oncle de se déplacer à cette soirée, qu'il était prévu un événement spécial, ce soir-là, et qu'il fallait intervenir pour te protéger. Comme il ne pouvait agir, directement, pendant la cérémonie, sans vérifier l'information, et au risque de se faire repérer par Georges, nous avons décidé d'attendre, afin d'éviter de créer une confusion inutile et d'éveiller les soupçons, sur une éventuelle implication du ministère de la défense. Une fois que l'attaque a eu lieu, Éric n'a pu que voir sa sœur dans cet état, et voulait intervenir une première fois, pour poursuivre la moto, mais j'ai réussi à le retenir, en lui indiquant que la priorité était son neveu, et qu'on allait mener notre enquête, pour les retrouver. Je n'ai jamais vu Éric dans cet état, auparavant. Il était dans une colère noire, il voulait tuer Georges et détruire l'Organisation Courtin, tout entière, j'ai tenté de le raisonner, sur la route menant à la clinique, en lui expliquant que c'était un puissant groupe d'influence internationale. Il a repris son calme, en pensant à ses enfants, et aux conséquences qu'un tel acte pourrait provoquer.

— Tu pourrais nous en dire plus sur oncle Georges ?

— C'est le dirigeant de l'une des plus grosses organisations criminelles de France, Paul, connu pour son passé de trafics, en tout genre. Ils ont ensuite passé au propre la plupart de leurs activités, mais ils n'ont pu se délier de partenaires criminels, qui n'ont pas été d'accord sur ces désengagements des affaires illicites de Georges, des relations vitales pour leurs activités criminelles. Alors, ils ont programmé la liquidation de Georges et son épouse, afin de reprendre le contrôle de l'Organisation.

— Incroyable ! Steve, tu es issu d'une famille de criminelles ? Tu me fais peur, tout d'un coup !

(Paul met un coup de coude à l'épaule d'Alain, qui reste choqué d'apprendre une telle nouvelle. Pascal regarde Steve, ce dernier tourne sa tête, en direction de la mer) :

— Mais, qu'est-ce que tu racontes ? Ça ne va pas la tête ! Il a grandi avec nous, justement, pour s'éloigner de son père et de son passé criminel Alain !

— Ça fait mal !

— T'en loupes pas une !

— Ce n'est rien, Paul.

— Nous avons veillé à ta protection chez Éric, mes visites là-bas m'ont permis de renouer contact avec mon ami d'enfance, j'ai appris qu'il vous a enseigné les techniques de combat rapproché Steve ?

— Effectivement, Pascal, j'ai insisté aussi pour qu'il m'apprenne le maniement des armes.

— Alors, là ! Steve ! Je ne pensais pas qu'un jour quelqu'un allait réussir à pousser Éric à faire ça, tu as vraiment fait fort !

— Je lui ai souvent demandé de m'apprendre, mais il a toujours refusé, Steve, il me disait souvent que c'est une mauvaise chose que d'utiliser une arme à feu !

— Il a su que j'allais apprendre seul, de toute façon, alors, il a préféré m'apprendre à le faire correctement, Paul. Je ne suis pas son fils, je pensais faire carrière dans le domaine scientifique et l'armement, mes projets touchent beaucoup ces domaines. Il a refusé de vous enseigner, car vous êtes ses enfants, et qu'il sait que vous allez lui obéir.

— Steve, tu me promets que tu ne vas rien faire avec ce que t'a appris, Éric ?

— Je fais beaucoup de recherches dans mon laboratoire et je voulais apprendre ce domaine, pour compléter mon apprentissage, après, si Paul...

— Tu vas faire quoi ! Hein ! On est toujours deux contre toi !

— Moi, je suis avec grand Steve !

— Fais attention à ce que tu dis, Alain !

— Vous commencez déjà...

(Pascal décide d'interrompre le déjeuner et d'inviter les trois jeunes hommes à le rejoindre, dans le véhicule Audi Q7 sport, avant de prendre la route à vive allure)...

Chapitre 13 : Noémie

(Pascal décide d'emmener les trois jeunes hommes, au sein d'un parc, situé au golf d'Arcachon, afin d'analyser la formation d'Éric. Il se rend compte qu'ils ont profités d'un enseignement parfait : Alain maîtrise les phases les plus complexes d'un combat rapproché. Il décide de tester Steve et se rend aussi compte qu'Éric n'a rien oublié, dans la formation du maniement des armes. Ils sont tous les quatre en pleine forêt et Pascal s'adresse aux trois jeunes hommes qui s'assoient sur le sol du parc, épuisés par l'entraînement de ce militaire, à la grande carrière) :

— Très bien, l'évaluation est terminée. Vous devrez faire attention à ce que vous a appris Éric, il risquerait d'avoir son nom sali, si vous agissez de manière irresponsable.

— On peut y aller, Pascal ? J'ai vraiment envie de découvrir l'endroit, les paysages et d'effectuer des travaux de recherches sur...

(Paul interrompt tout d'un coup son cousin, en se tapant la main sur le front) :

— Y'a pas de recherches !!!! Tu es en vacances, réveille-toi un peu !

— Attends, Paul ! Il veut travailler pendant les vacances ? Il va me rendre fou ! Parle lui, Pascal !

— Steve, ils ont raison, il faut te détendre, il est aussi important de laisser le corps se reposer et qu'il puisse se ressourcer.

(Le lendemain, Pascal leur fait découvrir la région bordelaise, en visitant les monuments historiques de Bordeaux, et en découvrant de bons restaurants gastronomiques. Ils traversent une esplanade, sur laquelle les touristes viennent en grand nombre, quand soudain, ils font une rencontre inattendue) :

— Ce n'est pas possible ! Tu me suis ou quoi ?!

— Je ferais bien de te retourner la question, Alexandre...

(Pascal met un léger coup de coude sur le bras de Steve, ce dernier observe Alain, qui sourit malicieusement) :

— Vous êtes ?

— Je m'appelle Marc, et j'étudie dans la même faculté qu'Alexandre, à Paris.

— Alexandre ?!

(Paul met un léger coup d'épaule à Alain et lui coupe la parole, ce dernier émet un sourire, en direction de Steve, qui le regarde avec méfiance) :

— Oui ! Alexandre ! Qui est étudiant dans la même faculté que Marc, pourquoi ne nous as-tu pas parlé de lui ?

— Il n'y a rien à en dire, Paul, c'est simplement un étudiant comme les 300 autres, je ne vais pas parler de toute personne que je rencontre.

— Je vois, que, même en vacances, tu es toujours aussi ouvert d'esprit ! Faudrait te détendre un peu, à moins que vous ne soyez en études scientifiques dans la région bordelaise, en pleine période de vacances. Ça me fait marrer, mais le pire, c'est que c'est possible.

— Je vois, je pense que vous avez essayé d'établir un contact avec grand Alexandre et il vous a repoussé. Il ne faut pas lui en vouloir, nous avons eu

du mal à nous insérer, nous aussi, à Lyon, nous avons grandi tous les trois, isolés, au sein d'une ferme.

— Tu ne veux pas aussi lui dire ce que je mange le matin, Alain ?

— Oui, une tartine et... Aïe !

(Steve le pince, Alain regarde Paul qui lui fait signe de se taire) :

— Mais ce qu'il est chou !

— Voici Noémie, ma sœur, elle étudie à la Faculté de Droit, à l'Université Panthéon-Sorbonne. Nous sommes venus passer les vacances ici, mais je vois qu'Alexandre a décidé de passer du temps dans le sud de la France, puisqu'il n'aime pas la capitale.

(Steve observe Noémie, longuement, cette dernière en fait de même et Marc s'interroge sur cet échange de regards. Alain est étonné du sourire de son cousin et intervient pour attirer son attention) :

— Comment pourrait-il détester un endroit où il est né et a grandi ?

— Tu vas te taire, Alain !

— Alors, comme ça, Alexandre, tu es un Parisien, refoulé...

— Bon, on ferait bien de partir, je vous rappelle qu'on n'a qu'une semaine, devant nous.

— Je m'appelle Pascal Langole et je suis un ami de l'oncle d'Alexandre, qui nous a quitté, récemment, Paul et Alain vivent à Lyon, et Alexandre, à Paris, pour y étudier et ils sont venus me rendre visite.

— Vous en avez dit plus en 20 minutes, qu'Alexandre, en deux ans, je suis bluffé !

— Tu vas arrêter de le taquiner ? Ils viennent de t'expliquer qu'il lui a fallu du temps pour s'adapter. Papa et maman nous attendent, Marc.

— Voilà Noémie, et nous aussi, nous devons partir, maintenant.

— Ce fut une joie de connaître l'entourage d'Alexandre, n'oubliez-pas de bien l'accueillir, dès la rentrée.

— Marc, c'était un plaisir de te connaître, et ne fais pas attention à Alexandre, il est comme ça, depuis notre enfance, il est difficile, au début, mais faut s'accrocher, il peut être utile, parfois...

— Merci pour ce conseil, Alain ! Allez, Alexandre, à plus tard, et tâche de bien te reposer avant la rentrée, je risque encore de revenir t'embêter.

— Ce fut un plaisir de te rencontrer, Alexandre.

— A très bientôt, Noémie.

(Pascal passe trois jours en compagnie de Steve, Alain et Paul, très cultivés en découvertes culturelles de la Gironde, puis, il décide de partir plus tôt, et laisser les invités profiter de leurs vacances. A bord d'une Alpine A300, il démarre et patiente, jusqu'à ce qu'Alain ouvre la grille) :

— Prenez soin de vous et faites attention à Alain, qui est trop curieux et s'aventure un peu trop Steve.

— Ne t'en fais pas, on a l'habitude avec lui, et à deux, nous sommes capables de le maîtriser.

— Pascal, merci ! N'hésite pas à venir à Lyon, nous serions ravis de te revoir ! Si tu passes à la ferme, préviens-nous, on viendra te voir, là-bas.

— Je compte y aller à la rentrée, pour rendre visite à des proches de ma famille, Paul, je vous contacterai, une fois sur place.

- Faites attention sur la route, Pascal, et prévenez-nous, une fois arrivé.
- Je n’y manquerais pas, Alain.

(Pascal quitte la villa, tandis que les trois jeunes hommes rentrent et se reposent, dans le salon. Alain joue aux jeux vidéo, tandis que les deux autres discutent, autour d’un cocktail. Après une semaine d’intenses activités nautiques et culturelles, ils rentrent à Lyon, tandis que Steve reprend un autre train, en direction de la gare de l’Est)...

Chapitre 14 : Projet

(Le mois de septembre annonce le début de l'année scolaire. Steve travaille énormément, ne laissant peu de place aux loisirs. Les examens du premier semestre approchent et ce dernier est amené à étudier, en groupe, pour un projet scientifique. L'étudiant va rencontrer, à la fin de la session de cours, son professeur, pour s'entretenir avec lui, en privé) :

— Bonjour, Alexandre, vous désirez me parler ?

— Oui, euh... Monsieur Rubin, j'aimerais vous faire part de certaines réticences de ma part, pour votre projet scientifique de fin d'année.

— Ah oui ? Et pourquoi cela ?

— J'ai pris l'habitude de travailler seul. Devoir faire ce projet en groupe va me faire perdre un temps précieux. Je ne veux pas paraître impoli, mais est-ce possible que je fasse ce projet, seul ?

— Pourquoi cela ? Comment allez-vous passer l'examen officiel ?

— Je voulais vous demander s'il était aussi possible de passer l'examen final, seul. Enfin, je veux dire... c'est obligatoire de travailler en groupe ?

— Écoutez, monsieur Courtin, essayez de faire preuve de bon sens, vous n'allez pas passer votre vie à faire tout seul, ce que vous faites ? Vous n'allez pas intégrer une entreprise ? Vous n'allez pas vous marier ? Avoir des enfants ? Des amis ? Commencez dès maintenant à apprendre à travailler avec les autres. Les études, c'est aussi fait pour ça.

— ...

— Il faut aussi apprendre à faire progresser les autres pour atteindre ses objectifs. Vous ne pourrez jamais tout faire, seul. Vos excellents résultats et votre comportement exemplaire sont une source de motivation supplémentaire, pour les autres étudiants, qui souhaiteraient vous côtoyer. Malheureusement, votre isolement provoque une certaine impopularité à votre égard, et ceci pourrait vous porter préjudice, à l'avenir.

— Et si ce sont eux qui me ralentissent et me font régresser, professeur ?

— Vous avez peur de ça ? Voyons ! Alexandre ! C'est dans votre nature, le besoin d'être performant, vous arrivez même à travailler, pendant les vacances...

— Qui vous a dit ça, monsieur Rubin ?

— J'ai interrogé Marc, à votre sujet. Il m'a répondu qu'il vous a rencontré, cet été, et que vous pensiez à effectuer des recherches dans la région, selon votre cousin, Alain. Ne lui en voulez pas. Le directeur s'interroge sur vous, il a convoqué Marc et j'étais présent. Il a expliqué pourquoi vous êtes comme ça, il vous a même défendu, en disant qu'il fallait vous laisser du temps.

— Je vois ! Il n'en rate pas une, lui !

— Ce n'est pas Marc, le problème, Alexandre, tous les étudiants qui ont tenté de nouer le contact se demandent encore qui vous êtes depuis plus de deux ans. Il faut aussi apprendre à travailler, en étant en difficulté. Vous n'allez pas passer votre vie à être tranquillement assis sur un bureau, et avoir le temps de travailler tranquillement. Faites avec les autres, vous serez plus expérimenté, dans le management, vous apprendrez à garder votre sang-froid, dans des

situations complexes, vous développerez votre relationnel, pour obtenir ce dont vous avez besoin, mais avec intelligence, nous pouvons énormément apprendre des autres.

— Je comprends... Vous parlez avec expérience.

— Et lucidité, malgré votre fort potentiel, vous aurez parfois besoin d'un avis extérieur, d'un soutien, d'une explication à recevoir ou à donner, vous comprenez, monsieur Courtin ?

— Je vais m'améliorer à ce niveau, mais je ne veux pas d'amitiés, qui me fasse perdre mon temps.

— C'est à vous d'imposer des limites, selon votre planning. La gestion du temps est aussi une chose à apprendre, mais vous devez vous mettre, vous-même, à l'épreuve, avant d'être à même de subir des événements que vous n'auriez pas expérimentés, au préalable.

— Vous avez désigné les étudiants avec qui je vais faire le projet ?

— Vous serez avec Marc, Lucien et Fernand.

— Merci, professeur et à bientôt.

— Bon courage, Alexandre.

(Le projet scientifique de fin d'année est lancé par le professeur Rubin et les quatre étudiants se retrouvent à la bibliothèque de la faculté, afin de mettre en place le projet universitaire) :

— Installez-vous, je viens de récupérer la fiche de projet, auprès du professeur Rubin, il s'agit d'une étude scientifique, concernant le Beluga, une espèce marine en voie d'extinction. Il faut étudier les possibilités de sauver cet animal de la disparition de l'écosystème.

— Comment va-t-on modéliser ce projet, Fernand ?

— Les expériences, on les fait au laboratoire de l'université, Lucien. Ici, on met nos travaux par écrit et on organise une réunion, chaque fin de semaine, afin de terminer nos recherches, ensemble. Nous n'avons que quatre semaines, ne l'oublions pas.

— Il ne faut pas traîner, nous devons terminer avant le début de la session d'examens de fin d'année, je vous propose de nous réunir deux fois par semaine, le mardi et vendredi, et de faire un compte rendu dans deux semaines.

— Effectivement Alexandre, vu ton emploi du temps de ministre...

— Tu ne vas pas commencer ! Je te préviens, Marc !

— Commencer quoi, Alexandre ? Je dis juste qu'il ne faudra pas nous ralentir avec tes absences répétées.

— Ce n'est pas ton problème ! Je réaliserai mon travail et tu feras le tien, nous aurons chacun notre évaluation. Évite de mélanger la vie extérieure et celle d'ici !

— Alexandre ! Tu n'as pas besoin de t'emporter ! Attendez, c'est un travail d'équipe. Vous n'allez pas vous comporter comme des enfants, tout de même ?

— Lucien a raison, allez, les gars ! Mettez votre rancune de côté et qu'on termine ce projet, dans de bonnes conditions.

— Je dois y aller, Lucien, on se retrouve mardi soir, c'est ok pour vous ?

— Vous voyez !

— Arrête, Marc ! Alexandre, c'est ok pour nous, rendez-vous ici, à 19h00, nous effectuerons des recherches initiales et on débutera le projet, une fois les recherches effectuées.

— Très bien, Fernand.

(Le groupe d'étudiants effectue son travail durant des semaines et commence, peu à peu à s'entendre, sur le projet. Steve s'habitue à travailler en groupe et à échanger avec les étudiants. Les examens du second semestre se terminent, les élèves du projet obtiennent les meilleures notes de la faculté pour leur étude et elle sera publiée, au sein d'une grande revue scientifique) ...

Chapitre 15 : Bercy

(Le directeur de l'université décide, pour le grand tournoi universitaire des sports de fin d'année, de sélectionner le meilleur élève, afin d'obtenir le titre interuniversitaire, qui échappe depuis longtemps, à l'institution.

L'université Normal Sup reçoit la liste des évènements sportifs et culturels et plusieurs réunions sont organisées, afin de définir les projets et analyser les potentiels participants, au tournoi Intersport de Paris-Bercy. À la fin de l'année, la désignation de celui qui ira chercher le titre inter-universitaire des sports de combats sera déterminée par un tournoi, entre les participants sélectionnés par le directeur de l'institut. Celui qui remportera la finale ira chercher le titre inter-universitaire. Steve décide d'aller s'entretenir avec le professeur des arts martiaux, au centre d'entraînement du club sportif de l'université) :

— Maître Ming, puis-je vous parler, un instant ?

— Oui, bien sûr, Alexandre, vous entendre parler est un fait si rare. Je descends dans un instant, juste le temps de terminer cet exercice.

— Très bien, je m'installe à la cafétéria, en attendant votre arrivée.

— On fait comme ça.

(Steve se désaltère, en attendant le professeur, Noémie entre à la salle de sport et ce dernier l'observe, en souriant, voyant Marc se rapprocher de sa sœur, il se retourne et termine sa bouteille d'eau. Le professeur rejoint

Steve et en profite, lui aussi, pour boire un verre) :

— Très bien, Alexandre, je vous écoute.

— J'aimerais, que, si je gagne ce tournoi, ne pas être envoyé pour chercher le titre inter-universitaire, monsieur Ming.

— Et pourquoi cela ?

— Je dois, à cause de problèmes, liés à ma vie personnelle, ne pas attirer l'attention. Si je suis mentionné dans un article de presse, même minime, ce serait un énorme souci pour la suite de ma carrière, monsieur Ming.

— Je vois... Que proposez-vous, alors ?

— D'envoyer, si je gagne, celui qui est arrivé en finale. J'étais, de toute façon, réticent à aller à ce tournoi, car j'ai énormément de travail qui m'attend, après les examens.

— Très bien, nous ferons comme cela Alexandre, mais il faut me promettre que vous n'arrêterez pas les arts martiaux. Votre compétence est utile pour notre discipline et votre connaissance scientifique vous permettra de développer ce domaine.

— Oui, bien sûr, j'aime les sports de combats et je comptais rester un pratiquant assidu, même après la faculté, mais y faire carrière n'est pas mon objectif principal.

— Le tournoi se termine deux semaines après les examens de fin d'année Alexandre, promettez-moi de venir à la finale, pour encourager notre participant, si notre institut est susceptible de remporter la compétition.

— C'est vraiment parce que vous me le demandez, maître.

— Je veux que tu donnes ton maximum pour cette épreuve, et faire en sorte que celui que nous allons envoyer, soit mis à rude épreuve.

— C'était prévu, je vous remercie pour votre compréhension.

— Mais de rien, je dois retourner à l'entraînement, a demain, Alexandre.

— A demain, monsieur Ming.

(Le professeur s'en va et Steve continue de se désaltérer. Noémie, après avoir rendu visite à son frère, s'assied auprès de ce dernier, qui tente de mettre ses gants et l'aide à les enfiler) :

— Ces gants ne sont pas un peu trop petits pour toi Alexandre ?

— Je les ai mis dans la machine et ils ont rétrécis.

— Ben bravo !

— Je n'ai vraiment pas le temps de faire tout à la fois, Noémie, je passerais par le pressing, la prochaine fois.

— Tu as des nouvelles d'Alain ?

— Il va bien, il me manque énormément, lui et Paul.

— Il y'a une soirée organisée, tour Montparnasse, samedi soir, tu veux bien m'accompagner ?

— J'ai le projet à terminer Noémie, je dois gérer des affaires familiales, le tournoi, mes recherches au laboratoire....

— Je n'insiste pas Alexandre.

— J'aurais néanmoins aimé vous accompagner, enfin, toi...

— Il fait ça pour attirer ton attention, Alexandre. Il est intrigué par tes performances et ton côté mystérieux, d'ailleurs, toutes les filles de l'université ne font que parler de vous deux, vous êtes un peu des stars.

— S'il veut attirer mon attention, on verra ça au tournoi...

— Hey ! Doucement avec mon frère !

— Tu souhaites que je lève le pied, si je me retrouve face à lui Noémie ? C'est pour ça que tu es venu me voir ?

— Tu plaisantes, j'espère ? Je suis venu te rendre visite, il n'a pas besoin de ça, si tu te trouves face à lui, il va te battre.

— Tu en es sûr ?

— Tu ne le connais pas Alexandre.

— C'est ce qu'on va voir...

(Quelques semaines plus tard, le tournoi débute à la salle des sports de l'université. Steve remporte tous ses combats, sans difficulté, tant sa maîtrise technique et sa puissance sont maniées à la perfection. De son côté, Marc arrive avec plus de difficultés, en finale, une opposition difficile en demi-finale, mais s'en sort avec une victoire par K.O, au bout de 4 rounds. Le combat de boxe anglaise est composé de 8 rounds de 3 minutes. La finale oppose Marc et Steve, les deux finalistes se rencontrent au dernier pallier, avant la qualification pour le tournoi inter-universitaire, organisé fin juin, au Palais Omnisports de Paris-Bercy. Ils sont face à face, et l'échange de poings, en guise de salutation est tendu, et chacun repart, de son côté, se préparer au combat. Steve est vêtu d'un short bleu, sans protection à la tête, mais porte des gants, alors que Marc est en rouge, vêtu du même équipement. Il met son casque, mais face à la provocation de Steve, il décide de l'enlever, lui aussi. La finale débute, entre les deux

étudiants, Marc esquive les attaques et esquisse un sourire moqueur, ce qui a le don d'agacer Steve, qui poursuit, en enchaînant les techniques de manière rapide et efficace. Il bute sur un opposant résistant, qui repousse les coups par des contre-attaques puissantes, bloquées par Steve. Le combat est intense et inquiète le maître, qui y voit un engagement trop important, des deux côtés. Le professeur Rubin, à ses côtés, est en train de sourire, l'air amusé par la situation. Ming décide de se rapprocher de lui et d'engager la conversation) :

— Professeur Rubin, vous avez l'air amusé par ce combat, alors que ce sont les deux meilleurs élèves de la faculté qui s'affrontent et je me demandais pourquoi ?

— Depuis plus de deux ans, maintenant, les deux sont brouillés, car Marc provoque sans cesse Alexandre, et ce dernier ne répond pas. Il a encaissé, sans rien dire, jusqu'à aujourd'hui, il fait passer ce combat de préparation au tournoi, en un règlement de comptes, personnel.

— Je dois arrêter ce combat !

— Laissez-les, Michel, ils étaient depuis longtemps amenés à s'affronter, de toute façon. Vous vouliez envoyer le meilleur en compétition ? Il est mieux qu'ils le fassent ici, qu'ailleurs. Et puis, qui sait, peut-être qu'en découlera une issue favorable, je vous conseille de laisser le match se poursuivre.

— Je me disais bien que les deux étaient un peu trop enthousiastes, à l'idée d'aller en tournoi inter-universitaire.

— Ils savent ce qu'ils font, ils ont grandi, avec le besoin de se surpasser, et ils font preuve d'un comportement exemplaire, j'ai confiance en eux.

(Le combat devient de plus en plus intense, ils attaquent et défendent de manière quasi synchronisée. Steve s'interroge, néanmoins, sur le sourire qu'esquisse Marc. Ce visage le déconcentre et le met en colère, après plusieurs minutes de coups, esquivés par ce dernier, la dernière attaque va être fatale. Steve porte un coup puissant, Marc l'esquive et le projette hors du ring, signant de ce fait, la fin du combat. La règle est de ne pas franchir la ligne de sortie du ring, placée dans le but de mettre une pression supplémentaire et faire travailler l'intelligence tactique des combattants.

Fou de rage, Steve quitte la salle, sans rien dire et Marc sort victorieux de ce combat. Quelques semaines sont passés à la suite du combat et les examens de fin d'année débutent. Steve obtient la meilleure note de la faculté et Marc arrive quatrième. La remise des diplômes se déroule au sein de la faculté, et voit la participation de tous les parents d'élèves, professeurs, directeurs et étudiants, lors d'un dîner de gala. Paul, Alain, Clara et Ludovic sont venus assister à la cérémonie) :

— Félicitations, Monsieur Courtin, la meilleure note de France, vous entrez dans la cour des grands !

— Merci, professeur Rubin. Je suis assez satisfait, mais j'ai encore beaucoup de chemin à faire, pour atteindre mes objectifs.

— Monsieur, vous êtes son professeur principal ? Vous lui avez appris à perdre une finale ?

(Paul pince Alain dans le dos et Steve se met à rire. Le professeur répond avec un sourire gêné) :

— Non, c'est maître Michel Ming, celui des sports, je suis son professeur en sciences appliquées, le côté théorique, on va dire.

— Éric aurait été fier de te voir comme ça.

— Vous êtes sa mère ? D'ailleurs, je ne vois pas vos parents, Alexandre.

— Sa mère est morte et je suis sa tante, monsieur Rubin, il a grandi chez son oncle, qui est récemment décédé, lui aussi, nous sommes venus lui apporter notre soutien.

— Je vois, d'où votre repli sur vous-même, tout s'explique...

— Bonjour, Alexandre, félicitations pour votre travail, je suis très heureux pour vous.

— Ah, c'est sûrement vous, monsieur Ming, qui avez enseigné à Alexandre à perdre en finale ?

(Paul et Steve lui font des signes de menaces, en cachette, Clara le pince et ce dernier esquisse un sourire à sa mère, le maître rit et serre la main de Paul et Alain) :

— Je suis sûr qu'il s'est retenu pour pas le mettre K.O, en plus.

— Écoute, Alexandre, tu sais bien qu'il te provoque, mais laissons cette soirée se passer et on s'occupera de lui.

— J'y compte bien, Paul.

(Marc arrive, vêtu d'un costume bleu foncé, et accompagné de Noémie, qui, elle, est vêtue d'un sublime tailleur, mettant en avant sa magnifique chevelure blonde et ses yeux d'un bleu éclatant. Alain regarde encore Steve et claque des doigts, devant le visage de ce dernier, pour qu'il reprenne ses esprits) :

— On peut connaître la raison de ta présence, Marc ?

— Je suis venu voir tes parents et les féliciter pour tes performances.

— Tante Sandra est décédé, Papa aussi, nous sommes venus le soutenir. On est venus aussi pour visiter Paris, vu qu'il est venu, plusieurs fois, à Lyon, on s'est dit que c'était le moment de profiter de cette belle capitale.

(Marc se sent, tout à coup, gêné d'apprendre la situation familiale de Steve par Alain et baisse la tête, Noémie tapote l'épaule de son frère) :

— Tu fais moins le malin, maintenant ?! Excuse-toi pour avoir agi de la sorte !

— Il n'a pas à s'excuser, Noémie, ce n'est pas comme s'il savait. Maintenant, passons à autre chose, c'est une soirée de détente, alors, profitons-en, notre table est prête.

— Cette année fut difficile et mouvementée ! Nous espérons, maintenant, Marc, vous voir remporter la compétition inter-universitaire et nous avoir ce trophée, qui nous échappe, depuis une décennie.

— En effet, monsieur Ming, Marc s'entraîne dur pour nous ramener ce trophée, tant attendu. Au tournoi, l'année dernière, nous avons été en demi-finale et les adversaires étaient mieux entraînés. Depuis ma prise de fonction, nous avons entamés un programme de remise à niveau, puis, Alexandre et Marc sont arrivés, le niveau est désormais excellent.

— Oui, enfin... on parle que de Marc, hein, l'autre a perdu.

— Je te promets que les vacances vont être terribles pour toi, Alain !

— Et voilà que Paul le soutient aussi dans la défaite, on aura tout vu...

— Alain ! Tu arrêtes avec Alexandre ! Tu ne disais pas ça, quand il t'amenait des cadeaux, je me trompe ?

— C'est vrai, maman, mais à l'époque, il ne perdait pas !

— Nous allons voir ça, à la maison, mon cher Alain, ne t'inquiètes pas !

(La soirée de remise des diplômes se poursuit et Steve est très souriant. Il a oublié sa défaite et passe un bon moment, avec sa famille. La table où sont conviés les membres de la famille Rondin est préparée, et tous s'installent, pour une discussion animée) :

— Félicitations, Alexandre ! Je suis heureux de venir voir, pour la première fois, l'élève qui a surpassé les autres, en France.

— Je suis content de vous rencontrer aussi, Ludovic, j'espère que ces deux-là ne vous causent pas de problèmes, à Lyon ?

— Non, voyons, ce sont d'adorables jeunes hommes. J'ai vraiment du mal à les imaginer quitter Lyon, je voudrais que mes deux chérubins en profitent pour apprendre auprès d'eux.

— Après de moi, surtout, vu les performances de Paul...

(Ludovic se met à rire, gêné) :

— On verra, lorsque tu seras au lycée, si tu vas la ramener encore !

— Bon, Alexandre, c'est quand le mariage avec Noémie ?

(Un silence gênant s'installe à table, Clara et Paul, stupéfaits, se tournent vers Alain, qui boit son jus de fruits comme si de rien n'était. Steve, qui était en train de boire de l'eau, s'étouffe, gêné par la question) :

— Alain ! Mais qu'est-ce qui te prends !

— Ben quoi, maman ?

— Comme ça, en pleine table ! Tu ne veux pas prendre le micro, aussi !

— Il est dur avec les siens, c'est indéniable, Paul.

— Ben quoi ? On est une famille, on se dit tout, Ludovic !

— C'est la dernière fois que je t'entends parler de ça, tu as compris !

— Tu crois que je ne t'ai pas vu la regarder comme un patient hypnotisé, Steve ?

— Une fois à la maison, tu vas le regretter, Alain !

— Maman, ne t'en fais pas, nous allons nous occuper de lui avec Steve.

(Pendant ce temps, Marc est assis à une autre table, avec sa famille. Il se déplace vers la table des professeurs, pour discuter avec eux) :

— Avez-vous reçu la liste des participants ? J'aimerais me renseigner sur mes adversaires, professeur Ming.

— Nous verrons cela, lundi. Tu es, comme Alexandre, sans arrêt à travailler.

— C'est vrai, vous êtes pareils, vous deux. Néanmoins, il me fait de la peine. C'est impressionnant, il est orphelin et pourtant, c'est le meilleur élève de France.

— Je m'en veux d'avoir agi de la sorte, depuis le début, alors qu'il a ce comportement, à cause de son passé, il a dû vivre des moments difficiles.

— Il t'a pardonné et c'est le signe qu'il ne t'en veut pas, et cette défaite lui a fait du bien.

— Ah bon, et pourquoi ça, monsieur Rubin ?

— Il vient de se rendre compte qu'il a besoin des autres pour progresser, et ainsi, atteindre son but, chose dont il n'a pas tenu compte auparavant, puisqu'il excellait dans tous les domaines.

— C'est en effet le cas, monsieur Rubin, puisque pour la première fois, il est venu me demander ce que je pensais de sa défaite, chose qu'il n'a pas l'habitude de faire. Je lui ai dit d'aller te demander à toi qui l'as battu.

— Très bien, monsieur Ming, ça sera une bonne occasion d'échanger avec lui.

— D'ailleurs, tu ne nous as jamais dit quelle a été ta stratégie pour le vaincre ?

— Professeur Rubin, je ne suis pas dans l'obligation de révéler mon secret professionnel.

— Mais, je n'allais pas les utiliser, Marc ! J'étais juste curieux !

— Soyez prudent avec Alexandre, il se peut qu'il refoule certains sentiments, afin de cacher de terribles souvenirs, Marc, je l'ai vu dans sa façon de se battre, il a dégagé une force incroyable.

— Nous ferons en sorte de le ménager, monsieur Ming.

(Le tournoi se déroule, deux semaines plus tard, et Marc remporte la compétition, faisant même chuter le tenant du titre. À la salle des fêtes du campus de l'université se déroule une cérémonie, où tous les membres des universités qui participent au tournoi, organisé pour fêter la victoire de la faculté parisienne) :

— Marc, regarde, la famille d'Alexandre est venue !

— Excellence Marc, nos félicitations pour cette performance, de haute volée ! En effet, après avoir facilement battu Alexandre, vous avez remporté ce trophée, tant attendu, et évité à ce jeune homme, une humiliation sévère !

— Alain ! Nous nous sommes mis d'accord, la dernière fois, afin d'arrêter de provoquer Paul et Alexandre, n'est-ce pas ?

— C'est plus fort que moi, Noémie ! Depuis notre enfance, nous sommes en compétition, alors, j'utilise les moyens que je possède, face à ces brutes !

— Félicitations, Marc, tu as été grandiose ! Nous sommes venus assister au tournoi, pendant nos vacances, et nous ne sommes pas déçus, tu as été formidable.

— Merci pour votre soutien, Paul, c'était difficile avec la fatigue des examens, j'ai dû me mettre tardivement à l'entraînement, mais grâce à maître Ming, j'ai pu rattraper ce retard.

— Nous allons dans le sud passer les vacances où tu pourras te reposer, chère frère.

— Oh ! Génial ! On va pouvoir encore se rencontrer, Noémie !

— Non, on ne va pas repartir chez Pascal. Nous, on va dans la région de Nice, à la ferme, tu as déjà oublié ?

— Ah ! Mince !

— Nous allons, nous aussi, dans la région, à Cannes, plus précisément, passer les vacances. Nous avons de la famille, là-bas.

— Grand Alexandre, invite-les ! S'il te plaît ! S'il te plaît !

— Pourquoi pas, Alain.

— Super !

(Pendant qu'ils échangent, devant l'estrade, le directeur de l'établissement vient à la rencontre des deux étudiants, accompagné du professeur Rubin) :

— Félicitations à vous deux pour votre remarquable année ! Avec Maître Ming, nous nous sommes régalés, tant au niveau scientifique que sportif.

— Bonsoir à vous, j'ai reçu énormément de retours, sur vous deux. Nous avons été contactés par la presse, qui souhaite vous rencontrer, pour promouvoir l'université.

— Pour ma part, je ne peux pas, je suis désolé, monsieur Lefebvre, mais Marc, lui, peut, puisqu'il a remporté le trophée et obtenu la quatrième meilleure note, c'est un modèle pour nous tous.

— Quelle preuve d'humilité ! Soyez néanmoins sûr que je n'aurais pas de mal à parler de vous, monsieur Courtin.

— La représentation de l'école doit être faite par une seule personne. Marc est bien placé, car il a remporté le titre, et pourra s'exprimer sur ses performances scolaires et sportives, il n'est pas nécessaire de vous envoyer, tous les deux.

— Je vous remercie, Marc, pour votre travail, envers notre faculté, vraiment, nous sommes heureux de vous avoir, tous les deux. Le niveau de l'ensemble des étudiants a fortement augmenté, depuis votre venue. Nous espérons, avec l'excellent travail du Professeur Rubin, développer encore plus notre institution, pour l'avenir, avec la création d'un pôle de recherches, bénéfique, pour une renommée internationale de l'université.

— Ce pôle était nécessaire, pour avancer dans nos recherches et Alexandre aura à cœur de nous publier ses travaux personnels. Monsieur Lefebvre a émis des observations favorables, dans ce sens.

— Recherches personnelles, monsieur Lefebvre ?

— Alexandre effectue des recherches scientifiques, au sein du laboratoire personnel, de son domicile, les travaux sont remarquables. J'ai visité son appartement, un véritable trésor, pour tout amateur de sciences. Je compte sur vous pour faire évoluer le pôle de recherches, de manière significative, jusqu'à la fin de vos études. Si vous décidez de nouveaux projets, à l'avenir, mon bureau reste grand ouvert.

— Je vous souhaite une bonne soirée, je dois retrouver ma famille, encore merci pour votre venue.

— De rien, Marc, c'était un plaisir ! Alexandre, j'aimerais visiter la ville avec Ludovic, tu veux bien rester avec Paul et Alain ?

— Aucun problème, Clara.

— Maman ! Ils vont m'en faire baver, pour ma première visite à Paris, tu ne peux pas me laisser comme ça !

— Tu n'avais qu'à moins faire le malin ...

— Noémie, tu veux bien venir avec nous, s'il te plaît ?

— Je vais demander à mes parents...

— Tu peux y aller, je le dirais à papa et maman.

— On y va, Alain ?

— Super, Noémie !

(La soirée se termine et la fin d'année marque l'ascension des deux étudiants, parmi l'élite, au sein de la capitale Française. Repérés par de

*grandes entreprises, ils font l'objet de plusieurs propositions, pour une
carrière à l'internationale) ...*

Chapitre 16 : Cannes

(Steve, Paul et Alain décident de passer leurs vacances à la ferme familiale, puis ils se rendent ensuite à Cannes, pour voir Marc, au quartier Petit Juas. Ils sont accueillis par Noémie, qui ouvre le grillage menant à l'intérieur) :

— Marc est à la terrasse, suivez-moi.

— J'aimerais m'entretenir avec Marc, seul à seul, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

— Oui, bien sûr, Alexandre. Paul, Alain, vous me donnez un coup de main pour préparer la table ?

— Compte sur nous !

(La maison familiale est une villa ancienne qui donne sur un magnifique paysage. Paul et Alain visitent les lieux, avec Noémie. Steve rencontre Marc à l'intérieur de la terrasse où ils se servent un soda. Ce dernier lui tend une chaise et ils s'installent autour de la table) :

— Je tenais tout d'abord à m'excuser Alexandre.

— Tu n'as pas à t'excuser, encore une fois, pour une chose que tu n'as pas faite, consciemment Marc. Je suis venu te demander si tu peux répondre, ou pas, mais c'est important pour moi : j'ai refait le combat, plusieurs fois dans ma tête, et j'ai commis une erreur, mais je ne sais pas à quel moment.

(Marc sourit malicieusement, en buvant son verre de jus de fruit, Steve le regarde avec méfiance, et en fait de même, en attendant la réponse) :

— Tu veux vraiment savoir ?

— Marc !

— Je ne te répondrais que si tu réponds à ma question, d'abord.

— C'est moi le premier à avoir posé la question Alexandre ! Tu réponds et je répondrai, si je peux, bien sûr.

— Tu vois ! Tu commences à poser des conditions !

— Écoute, Marc, ta vie et la mienne sont différentes, je peux répondre à certaines questions, mais pas à toutes, pour le moment.

— Ton côté mystérieux commence à être fatigant... Bien, c'est au cours de notre projet à la faculté que j'ai perçu ton point faible Alex.

— Utiliser la fac pour m'espionner, c'est vraiment réglo !

— Je ne t'ai pas espionné, j'ai simplement dit quelque chose et tu as dérapé, tout seul, sans que je n'aie eu à faire le moindre effort, et tu as servi ça, sur un plateau. L'erreur que tu as faite est de perdre le contrôle de toi-même Alex, chose qu'il est facile de provoquer, lors d'un combat. J'ai décidé de t'épuiser et d'afficher une expression moqueuse, pour te pousser à bout, et j'ai retourné ça contre toi.

— Je vois...

— Ton autre point faible est que tu réfléchis trop, au combat, tes combinaisons sont trop programmées. Il est facile, pour un adversaire, de deviner tes coups, tu dois être plus aléatoire. Au bout d'un moment, tu devenais tel un ordinateur qu'il fallait simplement court-circuiter.

— Pourtant, au départ Marc, je n'avais pas du tout pensé à ça, mon oncle m'avait conseillé de synchroniser mes mouvements.

— Synchroniser ne veut pas dire programmer. Dans un combat, être imprévisible est un atout, et chercher les faiblesses de l'ennemi est indispensable.

— Je te remercie de m'avoir répondu Marc.

— Alors, ma question est simple : pourquoi as-tu refusé de participer au tournoi inter-universités ? Monsieur Lefebvre me l'a dit, lorsque je lui ai demandé ta réticence à venir à la presse ? Est-ce que cette raison t'a poussé à lever le pied contre moi Alex ?

— Non, je m'étais donné à fond pour gagner. Je dois simplement éviter d'être trop visible, pendant un certain temps. Je ne peux pas t'expliquer, pour l'instant, mais comme monsieur Lefebvre l'a compris, j'espère que tu en feras de même.

— Mais à condition que je le sache, un jour ?!

— De toute façon, je ne pourrais pas longtemps garder ces informations, confidentielles Marc, pour le moment, mes études et mes projets sont trop importants pour qu'autre chose ne vienne perturber ma carrière.

— C'est assez difficile à comprendre, mais on va l'accepter, pour l'instant, ce n'est pas comme si on avait le choix, en même temps.

— Tu restes jusqu'à quand Marc ?

— Fin juillet. Je dois assister, avec mes parents, au mariage d'un proche, ensuite, je repars à Paris. La troisième année s'annonce difficile, puisque je dois participer aux projets de l'école, sur l'expansion du pôle recherches, le tournoi Intersport et à la représentation de l'université, aux salons de l'étudiant, où je dois accueillir les futurs candidats, puisque tu as décidé de me laisser seul Alex.

— Je t'aiderai sur le pôle recherches, puisque Paul commence à bien gérer une grande partie de la ferme, et Alain apprend très vite et l'assiste. J'ai plus de temps à consacrer pour mes travaux personnels, et pour le sport, si tu veux, on s'entraînera ensemble. Comment tu comptes t'y prendre, pour le prochain tournoi ? Sachant que cette année, le niveau scolaire augmente fortement ?

— C'est justement en augmentant le niveau, au même rythme, qu'on va connaître nos limites Alex, et puisqu'on ne les a pas atteintes, pourquoi s'arrêter en si bon chemin ?

— Je dois te laisser, je pars avec les autres, en Italie, visiter plusieurs villes, pendant trois semaines. À mon retour, tu veux bien venir à la ferme, avant de repartir ? J'aimerais te faire visiter l'endroit où j'ai grandi.

— Oui, aucun souci, après le mariage, je viendrais avec Noémie.

— Très bien, on reste en contact.

(Un mois plus tard, Marc décide, comme convenu, d'aller avec Noémie, visiter Steve à la ferme familiale, avant de repartir. Ils se garent à bord d'une D.S-4 noire, devant la ferme, et sont accueillis par Paul qui les emmène à l'intérieur du domicile) :

— Bienvenue au sein de la ferme familiale, Alexandre et Alain sont partis cueillir des fruits, pour le petit déjeuner, ils ne devraient pas tarder à revenir. *(Alain aperçoit Marc, au loin, et marche d'un pas accéléré vers ce dernier, laissant tomber les sacs de fruits que Steve ramasse et le suit lentement,*

avec la charge importante, avant d'arriver devant Noémie qui embrasse Alain) :

— Noémie ! J'ai des choses à te dire, concernant le traitement dont je suis victime !

— Oui, bien sûr, entre les jus de fruits naturels, les fromages que tu dégustes, le chocolat, la plage... On sent une vie vraiment difficile.

— Bah, merci, Paul !

— Alors, comme ça, vous avez grandi, ici ? C'est vraiment sympa comme endroit.

— Avec Paul et Alexandre, on étudiait, en semaine, et on s'occupait de la ferme avec papa, le week-end. On était tellement bien ensemble qu'on était isolés du monde extérieur, et c'était vraiment bien de vivre ici, Marc, ça m'a tellement manqué.

— Quelle était la cause de sa mort, Alex ?

— Il a été atteint de la maladie de Parkinson, à la suite d'un contact avec des pesticides, Noémie. Comme il était le seul à utiliser ces produits, nous n'avons pas été exposés. Il est mort à la suite d'un arrêt cardiaque, survenu en pleine nuit.

— Il a laissé des héritiers dont il peut être fier.

— D'ailleurs, c'est pour ça qu'on fait aussi tous ces efforts Marc, pour être au top, il nous a fait promettre de devenir de grands hommes, on fait ce qu'on peut pour honorer sa mémoire.

(Steve amène Marc au laboratoire, puis au centre d'entraînement. Marc est impressionné par la structure de la ferme) :

— Alors, c'est ici qu'était ton atelier Alex ?

— Il est resté intact. J'ai préféré préserver le lieu, pour les souvenirs. Ici, on s'entraînait, et là, c'est le lieu où j'effectuais mes recherches, que j'ai transformé en laboratoire et bibliothèque, où je passais beaucoup de temps, avec Éric.

— Impressionnant ! Ça devait être un homme exceptionnel, je commence à mieux te comprendre, même si tu dois fournir des efforts, concernant ton ouverture aux autres.

— Je me demande pourquoi on me reproche tout le temps ça Marc ?

— Tu es le premier élève de France, un modèle pour tes pairs, tu es épié, ils apprennent de toi, puisque tu es le premier. Si tu t'isoles, ils vont s'isoler. Tu dois tout faire, et parfaitement, c'est comme ça qu'ils doivent te prendre, pour exemple.

— C'est noté, les autres nous attendent, viens, je vais te faire goûter la récolte de cette saison Marc, elle est excellente !

— Avec plaisir !

(Fin d'après-midi, Marc et Noémie quittent la ferme, Alain offre des cadeaux à Noémie, Paul en fait de même avec Marc. Les trois jeunes hommes terminent leurs vacances et Steve dépose ses cousins dans le VII^{ème} arrondissement de Lyon, où ils profitent d'un samedi ensoleillé pour visiter le parc Blanda, avant de repartir) :

— Bon, ma quatrième année va débiter. Paul, tu es en terminale, tu es autonome et capable de gérer la majeure partie de la ferme. Alain, tu débutes au lycée, tu peux désormais épauler Paul.

— Tu peux compter sur nous, ça va bien se passer.

— Oui, grand Steve ! Ça va le faire, cependant, pour Paul, je ne sais pas trop...

— De quoi est-ce que tu parles ?! C'est toi qui as galéré pour le brevet des collèges, il n'a même pas eu la moyenne en histoire...

— Je t'ai dit plusieurs fois que j'ai eu du mal à m'adapter, ce n'est quand même pas difficile à comprendre ?

— Fait comme tu le sens...

— C'est quoi le problème, Paul ?

— Il est trop mou, il me rend dingue Steve !

— Pourquoi tu n'en as pas parlé avant ?

— On était bien à la ferme, je ne voulais pas installer une mauvaise ambiance.

— Alain ?

— Les jeux vidéo, la musique, les ambiances festives. Disons que je fais des choses, ici, que je n'avais pas l'habitude de faire, au sein de la ferme, papa était là et ça me suffisait, il est mort et j'étais un peu déboussolé, ça va mieux, désormais.

— Ben, voilà Paul, tu ne t'inquiètes, pour rien.

— J'espère bien, Steve.

— D'ailleurs, je te soupçonne d'avoir perdu contre Marc, à cause de ça, justement...

— Qu'est-ce que tu racontes, Alain ?

— En 30 combats, avec papa, Steve n'a jamais perdu le contrôle de lui-même, Paul. Il a pourtant essayé de le pousser à bout, pour corriger ses erreurs, mais n'a jamais rien laissé paraître. En un seul combat, Marc réussit à te pousser à bout, aussi facilement, je me suis dit que la mort de papa y est peut-être pour quelque chose ? Le décès de tante Sandra, ça fait beaucoup, j'ai tort ?

(Soudainement, des larmes coulent sur le visage de Steve, il fait tout pour cacher sa tristesse, il se lève, prend sa veste et se dirige vers son véhicule) :

— Je dois vous laisser, Alain, je compte sur toi pour redresser la barre. Paul, comme d'habitude, on se revoit en fin d'année, il est possible que je vienne pendant les vacances de Noël, mais ce n'est pas sûr.

— T'es sûr que ça va aller Steve ?

— Ne t'inquiètes pas, Paul, j'ai besoin de rouler un peu, pour évacuer.

— Tu nous appelle une fois arrivée ?

— Comme d'habitude, Alain, prenez soin de vous et embrassez tante Clara, de ma part.

(La quatrième année débute et l'étudiant prépare avec Marc, sa rentrée scolaire. Les deux compères vont devenir très proches, au point de passer la majeure partie de leur temps, ensemble. Hors des cours, malgré leur emploi du temps chargé, l'un aide l'autre, dans ce qu'il peut lui apporter comme soutien. A la fin de l'année, comme la précédente, Steve obtient la meilleure note de la faculté et Marc obtient la 3^{ème} meilleure place. À la soirée de remise de diplôme du meilleur étudiant de l'université, Marc décide de faire

une demande assez particulière à Steve, lors d'une invitation à une soirée qu'ont organisés les étudiants pour se retrouver) :

— Écoute, j'aimerais te parler d'une chose importante, mais ça doit rester entre nous Alex...

— Oui, bien sûr, Marc, aucun problème.

— J'aimerais, si tu n'éprouves aucune gêne, te demander une chose importante.

— Accouches !

— Voilà, j'ai pensé à te demander Noémie, en mariage, car je tiens énormément à elle, et j'ai confiance en toi.

— Je vois...

— Ben, quoi ? Dis quelque chose Alex ?

— Je ne peux, pour le moment, accepter cette demande, j'y ai pensé Marc, depuis longtemps, mais est-ce que j'en suis capable, pour l'instant ? Non et je ne peux pas te dire, pourquoi.

— Allez, Alex ! Tu ne vas pas commencer à faire le mystérieux, on partage tout et là, tu bloques !

— Ce n'est pas une question qui ne tient qu'à moi-même, tu comprends ? Je dois faire profil bas, jusqu'à ce que la situation se décante, tu comprendras, un jour. J'ai vraiment envie d'épouser Noémie, ça serait une grande fierté. Il faut absolument que je reste concentré sur mes objectifs. Je me suis engagé envers Éric à veiller sur Paul et Alain, jusqu'à leur totale autonomie.

— Effectivement ! C'est Noémie qui va-t'en empêcher.

— Je n'ai pas dit ça, Clara la trouve magnifique, Alain l'adore et m'a demandé plusieurs fois de l'épouser, mais il faut patienter. Allez ! Ne fais pas le difficile, tu sais bien que si je suis réticent, c'est qu'il y a une raison.

— Très bien, mais tu devras t'expliquer avec mes parents, à qui j'ai soumis la proposition, et ils sont ravis de te rencontrer, tu es invité, samedi prochain.

— Bah ! Merci la solidarité !

— Je n'ai pas l'habitude de mentir ou de rien dire à mes parents, ils vont me demander pourquoi et je ne sais pas quoi leur dire, alors, tu leur diras toi-même.

— Vraiment pas sympa sur ce coup-là Marc !

— De toute façon, ils voulaient te rencontrer depuis bien longtemps, mais on n'était pas amis. Allez ! Toute l'année, tu as mangé seul, avec Noémie ou avec moi, ça te fera du bien de voir autre chose, en plus, je veux te montrer ma chambre.

— Puisque je n'ai pas le choix, je viens en costume ?

— Tu souhaites te marier, samedi soir ?

— Ce n'est pas drôle Marc ! Je demande pour savoir comment me préparer, tu ne m'amènes que des problèmes !

— Fais comme d'habitude, ils sont pressés de te voir, Noémie ne fait que parler de toi.

(Marc annonce à Noémie que Steve a accepté l'invitation, elle est remplie de joie et s'empresse d'annoncer la nouvelle à ses copines avant que la soirée ne se termine) ...

Chapitre 17 : Souvenirs

(Steve se présente devant la porte de la maison familiale, située rue des Ecoles, dans le Vème arrondissement de Paris. Noémie ouvre la porte, vêtue d'une somptueuse robe blanche Pierre Cardin, et l'invite à entrer. Le père de Marc lui demande de s'installer sur le canapé, à ses côtés. Le jeune homme ne dit pas un mot et se contente de regarder la télévision, en attendant l'arrivée de Marc, qui descend cinq minutes plus tard. Le couvert est prêt et la mère de famille les invite à s'installer. Le diner est servi et Marc s'amuse, avec sa fourchette, à prendre une part de saumon de l'assiette de Steve, et Noémie lui tapote la main. Le père de famille sert un verre de cocktail à Steve) :

— Alors, Alexandre, pouvez-vous nous raconter comment vous vous êtes connus, Marc et vous ?

— Je suis arrivé, en provenance du sud de la France, dans l'intention, tout d'abord, de m'adapter à la vie parisienne. Je connaissais la réputation de l'université, alors, j'ai dû m'isoler pour réussir mon année. Disons que Marc n'a pas vu ça, sous cet angle. Il a essayé de nouer des liens que je ne pouvais pas établir, vu ma situation, j'ai dû le repousser, poliment, pour qu'il ne prenne pas mal, mon refus, il a décidé dès lors de me taquiner.

(Le père de famille rougit et esquisse un sourire envers son épouse qui tapote l'épaule de son fils et répond à Steve) :

— Il a eu toujours eu cette manière de faire, depuis son enfance, il n'arrête pas de taquiner, même sa propre mère, sur sa cuisine, ou Noémie, sur son physique, donc, je ne vais pas le défendre.

— J'ai discuté avec le Professeur Rubin, qui m'a conseillé de m'ouvrir aux autres. Dès lors, j'ai dû supporter ces taquineries. Puis, nous avons échangés et je me suis rendu compte qu'il était effectivement important d'aller vers l'autre.

— Oui, je suis sûre qu'avec son côté taquin, il vous a plu Alexandre.

— Ce n'est pas sa qualité première, mais effectivement, madame, j'ai appris à lever le pied et à agir de façon raisonnée.

— Alexandre a passé son adolescence dans le sud de la France, mais il est, en fait, né à Paris où il a grandi. De plus, il gère la ferme familiale, ce qui lui a permis de financer ses études et de s'occuper de sa famille, avec notamment, ses activités extra-professionnelles.

— Alexandre... Marc m'a évoqué votre difficulté à vous montrer en public, et votre refus des articles de presse et autres événements, pourquoi cela ?

— Je préfère, pour l'instant, me concentrer sur ma carrière professionnelle et ma famille, monsieur.

— Marc vous a fait une demande, mais que vous devez refuser, pour le moment. Je sais que ça peut vous gêner, cette question, mais, nous avons suivi votre parcours, et on voudrait comprendre, puisque vous n'êtes pas réticent, non plus.

— Écoutez, c'est difficile, monsieur...

— Vous pouvez m'appeler, François.

— Je suis vraiment motivé à l'idée d'épouser, un jour, Noémie, je me trouve dans une situation assez complexe, pour le moment, je me dois donc de vous faire patienter, et j'en suis désolé.

— Je peux comprendre, mais je tiens à ce que vous soyez le mari de notre fille, vous êtes extrêmement brillant Alexandre. J'ai voulu connaître vos parents, mais j'ai eu du mal à les rencontrer, a vrai dire.

— Sa mère est morte, alors qu'il était enfant, il a dû partir vivre dans le sud, avec son oncle, chez qui il a grandi.

— Ne me dites pas que... quel est ton nom de famille ?!!!

(Steve est gêné par la question qui lui est posée, il regarde Marc qui est étonné de la réaction de ses parents) :

— Courtin. Papa, qu'est-ce que tu as ?

(François et son épouse se mettent tout d'un coup à pleurer, le père de famille se met à trembler, puis se lève avec difficulté, pour se rapprocher de Steve) :

— Tu as un autre prénom ? Réponds !

— Comment est-ce que vous savez ça monsieur ?

(François s'approche de Steve et le prend dans ses bras, l'embrasse sur la tête et observe son visage) :

— Oh, mon Steve ! Qu'est-ce que je suis heureux que tu sois vivant !

— Mon petit Steve ! Tu as tellement grandi, je te regardais et je me disais que... tes yeux, oui ! Le même regard que Sandra, le même sourire que ma bien-aimée.

— Vous le connaissez, maman ?

— C'est le fils de Georges et Sandra Courtin, l'enfant qu'on cherchait, depuis des années ! Il a été enlevé et nous voulions nous occuper de lui Noémie.

— Vous connaissiez mes parents ?

— J'ai grandi avec Georges ! Sandra, ta défunte mère, est ma cousine et la meilleure amie de Claire. C'est normal que tu ne nous connaisses pas, nous nous sommes éloignés de Georges, lorsqu'il a pris l'organisation en main.

— C'est le fils de Georges Courtin, le célèbre dirigeant de l'organisation « Courtin » ?

— Oui, Marc, j'ai dû me faire discret, pour qu'ils ne sachent pas que je suis ici et c'est la raison pour laquelle, j'ai refusé, pour le moment, de t'épouser, Noémie.

— Viens, asseyons-nous dans le salon, j'ai tellement de choses à te demander ! Ta disparition nous a rendus si malheureux ! Georges, qui te cherchait partout ! Il a même mis des hommes spécialement à ta recherche.

(Claire est si heureuse de retrouver Steve, qu'elle se lève et le prend dans ses bras, puis l'embrasse sur la tête, elle le prend par la main et l'emmène dans le salon. Elle demande à Noémie d'apporter les souvenirs qu'elle a de Sandra, François interroge Steve avec émotion) :

— Mais, comment as-tu pu filer à travers les mailles de ton père et de son organisation ? J'ai tout le temps suivi ses activités, sans qu'une seule fois, il n'ait été fait mention de toi, et pourtant, il a mis les moyens pour effectuer ces recherches, mais lorsqu'il a compris que tu étais caché, il a abandonné.

— Lors de l'attaque, papa me tenait, et une fois l'ambulance arrivée devant l'hôpital, j'ai été transféré au service pédiatrie. Un homme s'est présenté pour me prendre avec lui. Éric a reçu un appel anonyme, lui indiquant de venir au Palais des congrès. Il a contacté Pascal, qui lui a confirmé qu'une cérémonie allait se dérouler et que Georges était invité.

— Mais, comment je n'ai pas pensé à lui ! Je ne pensais pas une seule seconde, qu'Éric, avec à sa charge, Paul et Alain, prendrait le risque de faire une telle opération !

— Éric a caché mon identité, car il ne voulait pas que mon père me retrouve.

— De qui venait cet appel ?

— Je ne sais pas, Marc, c'est tout ce mystère autour de cette affaire qui m'a poussé à demander à Éric de me garder avec lui. Beaucoup de zones d'ombres planent autour de cet événement, je voulais fuir tout ce système où je vivais, en prison, à ciel ouvert. Maman voulait partir avec moi, elle ne supportait plus de vivre cette situation, Georges n'en faisait qu'à sa tête. Je ne voulais pas être mêlé à lui, ou qu'il gâche ma vie, comme il avait gâché la sienne, en acceptant cette fonction. Je vivais dans la crainte, car un conflit ouvert avec mon père aurait provoqué d'importants dégâts, au sein de la famille Rondin. Connaissant Éric et Georges, ce sont tous deux des hommes, prêts à aller au bout, pour obtenir ce qu'ils veulent, j'ai donc fait tout mon possible pour ne pas être retrouvé.

— Georges s'est remarié et a eu trois enfants, avec une femme membre d'une organisation rivale, pour éteindre l'animosité qu'a suscité le délaissement d'une partie des activités illégales de l'organisation. Il a néanmoins vengé cette attaque, en perpétrant « l'attaque du nord », éliminant plusieurs dirigeants d'organisations, tels les « Landin » et d'autres, qui auraient perpétrés cette attaque, en représailles à l'engagement du père de Georges, à collaborer sur le long terme, dans l'échange de services lié aux trafics d'armes.

— Très bien, on voit qu'il est maintenant à l'aise dans sa fonction, et qu'il ne pensait aucunement à quitter le navire, François.

— Tu sais des choses ?

— Rien de spécial, Claire, j'ai toujours voulu analyser cette attaque, dont nous avons été victimes, afin de comprendre ce qu'il s'est passé, mais Éric a promis à maman de me protéger et j'ai dû éviter d'effectuer des recherches.

— Sandra a toujours tenu Éric en haute estime, elle aimait sa droiture et son sens des responsabilités.

— J'ai vraiment besoin de me concentrer sur mes objectifs. Je me suis engagé auprès de mon oncle, à prendre soin de Paul et Alain, jusqu'à ce qu'ils soient autonomes, et c'est aussi pour ça, que j'ai repoussé la demande, pour le moment. Si je rencontre Georges, il va me demander où j'étais, chose que, pour le moment, je ne souhaite pas qu'il sache, par peur qu'il agisse contre la famille de maman, ou je ne sais quelle chose peut lui passer par la tête. Pour écarter tout risque, je me fais discret. J'irai lui parler après mes études et lui donner de mes nouvelles.

— Pour le mariage avec Noémie, si tu t'inquiètes pour Georges, il ne fera rien. Il sait que je mène une enquête sur lui et que je n'attends qu'un faux pas

de sa part pour l'arrêter. Je prends le relais d'Éric, sa mort est un drame pour toute la famille. Je n'ai pas assisté à l'enterrement, mais j'ai pu me rendre au cimetière, quelques semaines plus tard. J'ai eu du mal à encaisser la perte de Sandra et celle d'Éric, en si peu de temps.

— Pour Paul et Alain, jamais je ne serais un obstacle, au contraire, je les aime beaucoup. Je pensais simplement être ton épouse, pour t'épauler dans tous tes projets.

— Maintenant que vous connaissez mon histoire, je ne crains plus d'être traité de « fils de criminel », chose qui me hantait Noémie.

— Ne t'en fais pas, une fois que les gens seront informés que tu es mon beau-fils, ils comprendront. Vraiment, je suis tellement heureux de te voir, ici, en face de moi, prêt à épouser ma fille Steve !

— Mais, comment se fait-il que vous ne l'ayez pas reconnu ?

— Depuis le début de la soirée, je scrutais son visage et je me disais qu'il me rappelait quelqu'un, Marc, je n'ai pas pu me souvenir de qui... Steve, ton père était un ami, comme toi et Marc, l'êtes maintenant. On s'est opposés, lors de la mort de ta mère, car en se mariant, elle avait pour objectif d'aider ton père à sortir de l'organisation, dont il a pris les rênes, malgré lui. Ne t'inquiète pas pour la succession de l'organisation, il ne va pas t'approcher. Il ne veut sûrement pas de quelqu'un qui a grandi hors de son giron. Si, en plus, tu lui annonces que c'est toi qui n'as pas voulu revenir, il comprendra que tu ne désires pas être en contact avec lui.

— Nous sommes tellement contents d'être tombés sur toi, avant lui, nous pourrions te montrer les photos de tes parents, lorsqu'ils étaient jeunes.

— Très bien, encore une fois, je suis heureux d'être tombé sur vous Claire.

— Alors, c'est pour quand, ce mariage, Steve ?

— Pour ma part, François, c'est quand vous voulez, je suis prêt !

— Disons, à la fin de l'année, après les examens. Pendant les vacances, Claire et moi, on s'occupe de tout. Vous trois, je veux des résultats, les meilleurs élèves. Nous, on va tout organiser, ça sera à Cannes, pour éviter d'éveiller les soupçons de Georges.

— J'aimerais bien que ça ne se fasse pas loin de la ferme où j'ai grandi, pour que tous soient là.

— Oui, bien sûr, aucun problème, ça va être canon !

(Après une soirée riche en émotions, Steve quitte la maison, en compagnie de Noémie, qui le tient par la main, et se promène avec son futur époux, avant de rentrer chez elle) ...

Chapitre 18 : Nice

(Steve parvient pour la quatrième année à être le premier étudiant de la faculté à remporter le tournoi inter-universitaire de boxe et son diplôme avec mention. Il se présente à la cérémonie, sous les applaudissements d'étudiants, professeurs, et l'ensemble des invités, venus le féliciter pour sa double consécration. Il monte sur l'estrade et rejoint le directeur Lefebvre, pour recevoir sa récompense) :

— Voilà notre champion ! Tu es arrivé à un niveau qu'aucun, avant toi, n'a pu atteindre, auparavant, je suis fier d'avoir eu un étudiant, aussi brillant ! Tu as fait preuve d'un travail exemplaire, depuis ta venue, au sein de notre établissement. J'ai une question à vous poser, comment avez-vous pu remporter la compétition, aussi facilement ?

— Je vais adopter la stratégie de communication de mon célèbre partenaire, Marc Stern, en disant qu'on ne dévoile pas son secret professionnel.

(Le public, dans l'ensemble, se met à rire et applaudir, Alain et Paul se mettent à siffler et crier le nom de Steve) :

— Vous êtes effectivement très doués, à ce niveau-là, vous deux ! Nous vous remercions d'avoir participé à cette cérémonie et souhaitons aux étudiants de notre nation à suivre votre exemple ! Nous vous souhaitons une agréable soirée et félicitations encore, à vous, monsieur Courtin.

(Steve rejoint sa table, en présence de sa famille) :

— Tu as oublié d'évoquer ta défaite contre Marc, qui fut le départ d'une remise en question et d'un renouveau non ?

— Mais tu vas le laisser tranquille avec ça, Alain !

— C'était surtout pour évoquer son parcours, Noémie, il ne faut pas oublier, mais je suis fier de grand Steve. Tu as accompli de grandes choses, mes amis, au lycée, me demandent si tu vas venir à Lyon, afin de te rencontrer.

— Oui, bon, hein, on va rappeler à tes amis pour qui tu étais au début.

— Ça, c'est un coup bas, Paul.

— Alors, Steve, tu m'as dit que tu allais nous annoncer une grande nouvelle ?

— Allez, Steve, dis-leur à tous que tu vas épouser Noémie, cet été !

(François se met à rire et Claire lui tapote l'épaule) :

— Tu l'as fait exprès, avoue-le !

— Je suis l'homme le plus heureux de la terre !

— Mais c'est une grande nouvelle pour toi, Alain !

— Clara, vous ne me connaissez sûrement pas, mais j'étais la meilleure amie de Sandra, et François, le meilleur ami de Georges. Lorsque Steve nous a dit que sa mère était morte, mon mari s'est rendu compte que c'était l'enfant qu'il recherchait, depuis si longtemps.

— C'est incroyable, Claire ! Vous connaissiez Sandra ?

— Nous avons même présenté le couple, afin qu'ils se marient. Nous nous sommes séparés, une fois que son père a pris le contrôle de l'organisation, nous étions amis, comme Marc et Steve le sont maintenant.

— Vous êtes le fils de Georges Courtin ? Le dirigeant de l'organisation Courtin ? C'est pour cette raison que vous refusiez de vous exposer ? Tout est clair, maintenant.

— Oui, monsieur Lefebvre, il craignait qu'on le lie à son père, et qu'il soit refoulé dans sa vie, par les autres.

— Rien ne va changer, Steve, vous allez être un modèle pour cette université et peut-être, aussi, pousser les enfants d'autres organisations, à eux aussi, changer de vie. Un grand journal parisien va vous interviewer, vous devez participer et représenter notre institution.

— Très bien.

— Tout va bien se passer, nous serons là pour vous soutenir.

(Quelques semaines après la cérémonie de remise des diplômes, le mariage de Steve se déroule à Nice. Pascal Langole entre dans la salle de réception, accompagné de sa famille) :

— Steve, je suis fier de toi ! J'ai lu dans les journaux que tu es devenu premier étudiant de France, je te présente Catherine Langole, mon épouse, Jessica, ma fille aînée, et Geoffroy, mon petit dernier.

— Bienvenue à vous, voici Noémie, mon épouse.

— J'ai connu Éric, il aurait été fier de toi, et Sandra aussi, je te souhaite tout le bonheur qu'un homme puisse avoir.

— Merci, madame Langole.

— Tu pourras revenir à Bordeaux, un jour ? Les élèves de mon lycée veulent te rencontrer et je leur ai dit que je te connaissais bien.

— Bien le connaître, Geoffroy, ne faut pas exagérer, non plus.

— Un problème, Alain ?

— Quand tu veux !

(Geoffroy et Alain s'observent avec agressivité, Clara est consternée par le comportement qu'Alain adopte, mais Pascal rit de cette situation, et tient son fils par l'épaule) :

— Alors, toi, c'est Paul, le cousin de Steve ?

— Oui, c'est exact, Jessica.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? C'est un mariage ou un échange de contacts ?

(Alain s'en va, en boudant, Marc arrive, excité, et vient rencontrer la famille de Pascal) :

— Bonsoir, Pascal.

— Vous étiez en froid, mais apparemment, ça a bien changé.

— Ils sont tout heureux à l'idée que j'épouse Noémie, Pascal.

— Je le suis aussi Steve, Eric, ton petit protégé a tenu toutes ses promesses !
(Les événements dureront tout le week-end. La mairie, puis le cortège, jusqu'à la passerelle, une salle des fêtes célèbre, au port de Nice, ou l'ensemble des convives assistent à un fastueux mariage. Pascal décide d'organiser une virée nocturne, la fin du weekend, et se rendre à la plage en pleine nuit, avant de repartir avec sa famille) :

— Bon, elle est encore froide, mais vous êtes tous des sportifs, alors on se mouille !

— Papa ! Tu connais maman, avec ces histoires de baignades de nuit.

— On a juste à encaisser, quelques semaines, et ça sera réglé, Geoffroy.

— Attendez, Pascal, je viens de me marier et Noémie va m'engueuler, si j'arrive malade, à notre lune de miel.

— Oh ! Peureux ! Champion qu'il t'a dit !

(Geoffroy et Alain courent ensemble. Rapidement réconciliés, ils provoquent Steve, avant de sauter dans l'eau, et ce dernier les poursuit vers la plage et crient, en raison de la température de l'eau. Paul les suit, après avoir longuement hésité, suivi par Pascal. Marc se précipite en dernier, en direction de la plage) :

— Eh ! Attendez-moi, Steve !

— Ça va aller, Marc, on a juste à encaisser et ça passera, j'ai l'habitude avec ma femme !

— Vous êtes tous des enfants, en vérité, Pascal !

(La nouvelle année démarre en trombe, pour la famille, qui compte un mariage et les retrouvailles avec Steve. Néanmoins, ce dernier reste perplexe, son père n'est pas apparu une fois, pendant tous ces événements. Il invite François à son domicile pour évoquer certains points importants qu'il ne souhaitait pas évoquer avant le mariage) :

— François, j'aimerais vous parler d'une chose, mais promettez-moi que ça restera, entre nous...

— Bien sûr, Steve, tout va bien, j'espère ?

— J'aimerais juste vous parler de Georges, il faut que je vous dise une chose importante, j'ai gardé ça, depuis mon enfance.

— Je t'écoute ?

— Il y a une autre raison pour laquelle j'ai demandé à oncle Éric de me garder auprès de lui, mais je n'ai jamais osé lui en parler, de peur qu'il fasse quelque chose de grave.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Lors de l'attaque, mon père me tenait dans ses bras, et lorsqu'il était dans l'ambulance, il m'a dit que tout allait bien se passer.

— Oui, c'est ce qu'il m'a dit, il n'avait pas menti.

— Un élément que je n'ai pas compris m'a alors interpellé, il me disait ça, en étant très serein.

— Quoi ?! Tu veux dire que ?

— Quelqu'un a prévenu oncle Éric de l'attaque, par un appel anonyme, une journée avant l'évènement, vous ne trouvez pas ça louche ?

— Je n'ai pas étudié cette piste, mais maintenant que tu en parles, il n'a pas montré le moindre signe de tristesse, à l'hôpital, sauf lorsqu'on lui a donné l'information de ta disparition. Il n'a même parlé que de travail, disant que je n'avais rien contre lui.

— Je ne veux pas faire ressortir les mauvais souvenirs, mais qu'a-t-il fait, par la suite ? Est-ce qu'il s'est vengé de quelqu'un ?

— Il y a eu une série d'attaques, visant les membres d'autres organisations, qu'on a nommés « les attaques du nord », en référence à la précédente « attaque du sud », perpétrée sous l'aval de ton grand-père. Il se peut qu'il eût déjà organisé la riposte, connaissant les plans le visant, ce qui explique aussi qu'il n'était pas placé aux côtés de ta mère, mais en face, dans la limousine,

alors, qu'habituellement, il était toujours à côté de Sandra, lors de leurs sorties.

— Ça fait beaucoup de suppositions, pas de preuves tangibles... si vous pouviez diriger votre enquête, dans ce sens.

— J'y veillerai. Le fait qu'Éric ait été prévenu avant est un élément que je n'avais pas en ma possession. En attendant, ne t'approche surtout pas de ton père, Steve !

— Vous pouvez compter sur moi, je n'en ai pas l'intention.

(La cinquième année se déroule avec succès pour la famille et la naissance d'une petite fille, du nom de Sandra, qui va être accueillie avec bonheur, par la famille. Marc décide à son tour d'annoncer, un an après le mariage de Steve, son union avec la meilleure amie de Noémie, Christine Legas. La famille repart à Cannes fêter le mariage chez la belle-famille qui est aussi de la région. Les deux étudiants sont assis à la table du marié, avec leur famille) :

— J'espère qu'on a tout bien organisé.

— Évidemment que ça va le faire, Paul, Marc est super trop bien !

(Paul et Steve se mettent à rire, Noémie tapote l'épaule de son mari qui tient Sandra dans ses bras) :

— Il est tellement heureux, qu'il n'arrive plus à construire une phrase, correctement !

— Vous recommencez à ennuyer Alain, encore une fois ! On est à une cérémonie de mariage, vous deux ! Laissez-le tranquille !

— Voilà pourquoi il voulait que Noémie soit mariée à Steve, afin d'avoir une avocate digne de défendre un cas, aussi coupable que lui, de provocations constantes !

— Paul, tu veux bien t'occuper des invités, avec Alain ? S'ils ont besoin de quelque chose, je peux compter sur vous ?

— Évidemment, Marc ! On va se donner au maximum, mais tu nous promets la fameuse « nuit thermale » ?

— Ah bon, c'est quoi, Alain ?

— Hors de question ! Christine ! Restes vigilante ! La dernière fois, ils sont tous revenus malades !

(La cérémonie de mariage terminée, les invités quittent les lieux et la soirée continue, entre hommes. Tous ceux qui ont participé au bain de nuit du précédent mariage sont présents et recommencent la baignade) :

— Ludovic ! Maman ne va pas nous louper, cette fois-ci !

— Paul, Alain, j'espère que vous êtes prêts, Clara va nous en faire baver, à Lyon !

— On a l'habitude avec Alain, de toute façon...

— Après, tu parles de provocations !

— Bon, l'année dernière, on a été un peu trop loin, avec la baignade en accélérée, on va commencer doucement. J'ai pris une pression de madame et on risque de prendre cher, si on se fait prendre...

— Tiens, Steve, j'ai oublié de vous dire une chose, dans la voiture, le coffre est rempli de viandes coupées et de boissons pour un barbecue, après la baignade.

— C'est très sympa d'y avoir pensé, Alain, mais comment as-tu pu préparer ça, en si peu de temps ?

— Noémie et Christine m'ont aidé, très tôt, ce matin, je leur ai dit qu'on allait organiser un barbecue, elles m'ont demandé quand c'était, pour y participer, mais je préfère vous laissez leur dire ça !

(Alain se met à courir vers la plage, avec Geoffroy. Poursuivi par Paul, Steve et Marc, qui tentent de le rattraper. François et Ludovic les poursuivent et tentent de les arrêter) :

— ATTRAPEZ-LE !

— Tu vas le regretter, Alain ! Un problème, le premier soir du mariage... Viens par ici !

(L'année se poursuit et Steve a accompli la majeure partie de sa tâche : Paul est en faculté et les résultats sont excellents. Alain a eu son bac avec mention et intègre l'université Lumière Lyon 2, ce qui fait d'eux des personnes autonomes, à présent, et ont notamment pris la gestion de la ferme, dans son intégralité. Marc invite Steve à un dîner, à son domicile. Ils laissent Noémie et Christine discuter entre elles, et sortent au balcon pour échanger) :

— On fait comment, Marc ?

— C'est à toi de me dire, c'est toi, le premier.

— Ça t'intéresserait de créer une entreprise avec moi et associés à parts égales ? On se soutiendrait mutuellement, dans nos activités respectives ?

— Très bonne idée, mais tu n'as pas reçu une proposition d'une entreprise, dans l'industrie de l'armement, Steve ?

— C'était un désir profond de créer des technologies, mais je me suis souvenu de ma discussion avec Éric, qui m'a demandé de ne jamais travailler pour une multinationale de l'armement, au risque de voir mes recherches être utilisées dans un but malsain.

— Il a raison, on ne va pas mettre à disposition nos compétences, pour ce genre d'activités, tu penses à quoi ?

— Créer une entreprise de recherches avec les fonds que je possède de la ferme, pour développer de nouvelles technologies et permettre à nos activités respectives de rester indépendantes.

— C'est une bonne idée, je possède aussi des fonds, avec lesquels j'ai pensé à créer ma propre structure, mais j'avais besoin de partenaires pour développer tout ça.

— Je dois rentrer, je commence très tôt, demain matin. D'ici la fin de l'année, on débute la procédure de création de notre entreprise commune, et on démarre les activités, dans la foulée.

— Ça marche, essaye de ne pas trop en parler à papa, pour le moment, il ne va pas être content, car il voulait que j'intègre la police, et qu'ensuite, je réfléchisse à mes projets personnels.

(Ils repartent au salon et Steve prend Sandra qui s'est endormi sur le canapé) :

— Ça va aller, il va nous soutenir, tu verras.

— Je la prends, Christine, on y va, chérie.

— Rentrez bien, Steve.

— A plus tard, Christine.

(Steve descend l'escalier avec sa famille, pour rejoindre son véhicule, alors qu'il s'apprête à monter, côté conducteur, il observe tout autour et aperçoit une Mercedes Classe E noire, aux vitres teintées, qui est stationné avec deux hommes, à l'intérieur, qui l'observent. Il referme la portière et tente de se rapprocher, mais le conducteur démarre en trombe et laisse Steve, en plein milieu de la route, ce dernier retourne auprès de sa famille, puis se rend à son domicile) ...

Chapitre 19 : Opposition

(Quelques jours plus tard, Steve quitte l'entreprise où il effectue son stage de fin d'études, une multinationale spécialisée en technologie biomédicale. En allant rejoindre sa voiture, une limousine aux vitres teintées stationne en face de ce dernier et l'empêche d'avancer. La vitre côté conducteur s'abaisse, un individu aux lunettes noires interpelle Steve, qui se rapproche lentement) :

— Qui êtes-vous ?!

— Veuillez monter dans le véhicule, je vous prie, Monsieur Courtin.

— Je vous le répète : Qui êtes-vous ?!

— Je suis celui qui a pris soin de toi, lorsque tu étais enfant, Steve, monte dans la voiture !

— Jacques ? Que voulez-vous ? Je n'ai rien à vous dire, partez d'ici avant que j'appelle la police !

(La vitre teintée arrière de la voiture s'abaisse à son tour et un homme imposant, vêtu d'un costume noir, apparaît, enlève son chapeau et regarde Steve, d'un air méprisant, tout en s'adressant à lui, sur un ton ferme) :

— Monte, Steve ! La police... On ne craint pas ces gens, dans notre milieu. Ne me laisse pas sortir de la voiture pour rien ! Je suis ton père ! Obéis et monte !

(Steve monte à bord du véhicule qui fait le tour de la ville. Les deux hommes se regardent mutuellement avant que Georges ne prenne la parole):

— Ça fait longtemps, fiston, on a beaucoup de choses à se dire.

— Que veux-tu de moi ?!

— Voyons, ne sois pas si direct. J'aimerais d'abord te voir, tu es devenu comme moi, à mon âge.

— Je ne serai jamais comme toi !

(Georges tape la portière, par énervement, Jacques s'arrête en pleine route, puis se retourne et regarde d'un air menaçant, Steve, qui tourne son visage en direction de la fenêtre, puis il redémarre la limousine) :

— Cesse de faire le malpoli et ne me coupe pas la parole ! Tu as toujours du mal à garder ton sang-froid, tu n'as pas appris la leçon, malgré ta défaite contre Marc.

— Comment tu sais ça Georges ?

— Tu pensais que je ne te suivais pas et que je t'avais abandonné ? Il n'en est rien ! Une semaine après ton enlèvement, j'ai su que tu étais chez Éric.

— Pourquoi tu n'es pas venu me chercher ?

— La question est « pourquoi toi, tu n'as pas voulu revenir » ? Je t'ai suivi à distance, sans intervenir, mais parfois, j'ai eu besoin de te donner un coup de pouce.

— L'entreprise qui se fournissait de produits, en provenance de la ferme, était une société qui travaillait pour l'organisation Courtin. Regina et Calvidis étaient des filiales de l'organisation. Les produits laitiers, jus de fruits et autres produits intermédiaires furent commandés, en grosse quantité. Sachant qu'Éric s'occupait de vous et que tu n'aurais jamais accepté l'aide directe de

ton père, nous avons utilisé l'une de nos filiales, pour acheter vos produits et investir pour le développement de la ferme.

— Ah oui ! Et les ventes à la société de distribution du Nord, Jacques ?

— Chaque société achetant vos produits venait sur commande, de ma part. Les contrats d'approvisionnements en produits biologiques venaient de mon entreprise, Moryl, partenaire du groupe, spécialisée dans la distribution sur la région Nord, qui a promu vos produits et la vente directe.

— Tu ma suivi jusqu'à Paris Georges ?!

— J'ai bien sûr veillé à tes études et à ta vie, ici, en finançant, sans que le directeur ne sache que je suis ton père, la faculté, à travers des dons pour la construction du pôle recherches pour que tu puisses continuer les tiennes, dans de bonnes conditions. J'ai veillé à ta protection, en engageant un service de sécurité. D'ailleurs, tu as échappé deux fois à un cambriolage, par des voyous engagés par des personnes qui souhaitaient mettre la main sur tes recherches. Tu as mentionné devant le directeur que tu travaillais sur des recherches, n'oublie jamais que les murs ont des oreilles. Tes ennemis utilisent plusieurs stratagèmes pour te nuire, alors, j'ai pris soin d'éliminer toute menace concernant ta carrière professionnelle, chose que François a eu du mal à faire, avec son propre fils.

— Tu connais Marc ?

— J'ai contacté une connaissance, pour qu'il te permette d'intégrer cette faculté. Le directeur Lefebvre a ensuite pris contact avec Marc, pour le convaincre de rejoindre la même université. Jacques est ensuite allé le voir et lui a dit que tu étais une bonne personne, mais que tu étais seul. Je me rappelle encore, quand nous étions jeunes... je vous voyais vous battre... nous deux, c'était pareil, nous étions constamment en compétition. Je savais qu'en te retrouvant, il y avait de fortes probabilités que François décide de te rallier à lui, afin d'éviter que tu sois de mon côté, mais ça m'arrangeait que tu sois chez eux, et malgré notre opposition, ça reste le seul ami que j'ai eu, et le plus honnête des hommes que je connaisse. Alors oui, je préfère que tu sois là-bas, avec eux, pour le moment.

(Steve regarde son père, avec méfiance, Jacques se gare sur l'avenue des Champs Elysées et sort du véhicule, pour se joindre à la discussion.

Georges sort un verre vide et son bras droit verse un cocktail dedans) :

— Tu es assez intelligent pour comprendre que si je suis ici, ce n'est pas pour faire causerie. J'ai investi énormément d'argent dans ton éducation, et j'ai fait ce que j'ai pu pour que tu vives dans les meilleures conditions possibles. Je me suis déplacé spécialement pour te demander de prendre ma succession, dans l'organisation.

— Hors de question Georges !

— La vie que tu as vécu, j'ai eu la même, autrefois, lors de mes dîners d'affaires, je suis en compagnie de personnes proches du pouvoir et des hommes d'affaires, connus de tous. A part éliminer la corruption, chose fréquente dans le milieu des affaires, je ne vois pas ce que je pourrais faire de plus, pour être honnête. François a du mal à me mettre quelque chose sur le dos, il n'a rien.

— Vivre la vie que tu mènes, il en est hors de question ! J'ai fui avec le besoin de ne pas revivre ces événements. Ce n'est pas maintenant que tu vas m'imposer ça ! Tu as des enfants, laisse-les gouverner comme bon te semble, tu ne vas pas me dire qu'eux aussi refusent ?

— Et qui est le plus compétent, sinon le meilleur élève de France, pour prendre la relève Steve ? Tu as fait ce que jamais je n'ai réussi à faire, avant tout, et de manière quasi parfaite, tu es la suite logique de cette organisation.

— J'ai travaillé pour le gouvernement, Steve, et maintenant, je suis le bras droit de ton père. Je peux t'assurer qu'il est plus honnête que beaucoup d'hommes politiques, il agit avec bien plus d'efficacité contre la délinquance. Il possède des amis dans la police et chez les militaires. Ils ont vu en lui ce que j'ai vu, le seul rempart crédible entre des criminels, toujours plus avancés et un état déficitaire. Il est aussi sur les dossiers de politique internationale, dans lesquels il utilise ses connaissances pour faire boucler des truands. L'aide de ton père est vitale pour la France.

— Et vous pensez que je vais me laisser tenter par une vie aussi misérable, Jacques ?!

(Georges s'emporte et casse le verre dans sa main, Jacques retire le verre, prends la main de son patron et l'enroule dans un tissu, qu'il récupère dans sa poche) :

— Ta mère n'aurait pas aimé t'entendre parler comme ça ! Tu veux que je te foute une raclée, devant Jacques ?! Je suis ton père, alors, respecte-moi !

— Tu ne me fais pas peur, c'est quand tu veux Georges !

— S'il vous plaît, messieurs ! Je vous rappelle que vous êtes de la même famille. Steve, malgré toute la rancune que tu portes envers monsieur Courtin, il est plus convenable d'avoir du respect envers lui, c'est quand même ton père et la défunte dame Courtin n'aurait jamais accepté que tu te comportes comme ça.

— Si vous êtes honnêtes, comme vous dites Jacques, pourquoi vous vivez cachés comme des rats ?

— De quoi est-ce que tu parles ?!

— Tu vis dans la peur, jour et nuit, tu n'as même plus le goût de la nourriture, tellement tu vis sur tes gardes, Georges. Ta famille se promène avec des gardes du corps. Ce sont même eux qui poussent la balançoire des enfants. Tu me parles de vie, ce n'est pas une vie que tu mènes ! Tu sors de chez toi et tu ne sais même pas qui va te tuer, ou, quand, et même si tu fais tous ces projets de bienfaisance, tu restes quelqu'un de mauvais !

(Georges sourit, met sa main gauche sous sa joue et le coude sur la portière, Jacques est crispé, car la situation est tendue entre le père et son fils) :

— Et pourquoi, Steve ?

— Un homme bon fait quelque chose de mauvais pour le bien, car il doit le faire, mais reste quelqu'un de bien. Toi, tu es quelqu'un qui est devenu mauvais, et quoi que tu puisses faire de bien, tu restes quelqu'un de mauvais, malgré tout ce que tu peux faire comme acte de bienfaisance. Maman a essayé de te sauver, mais elle s'était rendu compte que tu étais devenu corrompu !

— C'est faux ce que tu dis !

— Lorsque j'ai constaté ta sérénité, lors de l'attaque, cette expression sur ton visage m'a paru anormale, au vu de la situation. Puis, oncle Éric m'a indiqué qu'on lui avait demandé, avant l'attaque, de venir me chercher, car quelque chose se préparait. Ton positionnement inhabituel dans la voiture m'a amené à une conclusion qui est :

- Dans le premier cas, tu étais au courant de l'attaque, et tu as laissé faire, pensant que tu pourrais en réchapper, en changeant inhabituellement de place dans la voiture, et en laissant maman mourir, chose qui est déjà ignoble et lâche.

- Dans le deuxième cas, tu as toi-même, organisé l'attaque, pour te débarrasser de maman, et me garder, chose qui est pire que le premier cas, et encore plus ignoble, et dans les deux cas, tu as du sang sur les mains, alors, ne me passez pas le discours des gens honnêtes et respectés. Je ne l'ai pas dit à Éric, de peur qu'il décide de faire quelque chose contre toi, et risquer la vie de Paul et Alain, et que j'en sois la cause.

— Et que penses-tu que ce vieux débris d'Éric, qu'aurait-il fait s'il l'avait su ? Je crois que tu as du mal à comprendre qui je suis. C'est une bonne méthodologie, mais tu commets une erreur, dans ton raisonnement. Comment aurais-je pu accepter de me faire attaquer et laisser mes ennemis croire qu'ils pouvaient m'atteindre, aussi facilement ? J'ai été touché, ma femme est morte et mon fils a disparu, tu te crois capable de comprendre ce genre de choses, par des suppositions, un scientifique ne suppose pas, il récolte les données et agit en conséquence, tu es un amateur et tu as encore beaucoup à apprendre. Tu dois réfléchir, c'est très important pour la suite de ta carrière. Ce genre de décision, tu pourrais la regretter, plus tard, lorsque tu ne pourras pas franchir des paliers et que tu te trouveras coincé, par manque de budget. Je ne te demande pas de tenir l'organisation, dans l'immédiat, mais commence au moins par la base : ouvre une société à ton nom, et fais tes projets, je te financerai. Ensuite, tu décideras d'intégrer ou non l'organisation, selon ton envie.

— Tu as déjà ma réponse Georges, nous allons aussi mettre un terme à tous ces contrats, avec la ferme Rondin and Co. Je redresserai tout ça, par moi-même, je vais te montrer comment on s'en sort, honnêtement !

— Évitions que cette discussion ne sorte de cette voiture, si tu veux bien, Steve, nous serions tous en difficulté, si cette histoire devenait publique.

— Pour vous, oui, moi, je n'ai rien à me reprocher, Jacques, j'espère m'être bien fait comprendre. À présent, sois sûr que tu m'as en face de toi, je ne me cacherais pas, je n'ai pas peur de toi, et surtout, je n'hésiterai pas à agir, si tu fais quoi que ce soit, à mes proches.

(Georges reprend son calme et pose son verre sur la table de la limousine, son bras droit reprend sa place de conducteur, puis démarre le véhicule, en direction du lieu où Steve effectue son stage. De longues minutes passent et Georges regarde son fils avec un sourire, puis fait une dernière demande à ce dernier, avant qu'ils n'arrivent sur place) :

— Accorde-moi un peu de temps, avec Noémie et Sandra, c'est ma famille, aussi. Même si nous sommes en désaccord, gardons ce lien familial.

— Nous verrons ça plus tard.

(La limousine se gare sur le parking de la S.F.B.B.M et Steve ouvre la portière. Georges tend la main vers son fils qui la lui serre. Ce dernier prend son véhicule et quitte le lieu. Jacques sort du véhicule et rejoint Georges qui reprend un autre verre de cocktail) :

— Qu'est-ce que tu en penses Jacques ?

— Que c'est une mauvaise idée, sauf votre respect, monsieur, cette histoire de succession, il est en rogne et déterminé à mener une vie, différente, laissons-le faire sa vie et concentrons-nous sur l'un de vos enfants, avec dame Julie.

— Tu plaisantes j'espère ! Il est parfait pour ce rôle, tu as vu comment il me parle ? Le caractère, le sang-froid, il sait que je suis capable de le tuer, et pourtant, il a tenu tête, il est fait pour ça. Mes trois gosses ne sont rien, comparés à lui, il manque d'expérience dans la communication, mais ce n'est rien, puisque ça viendra avec le temps et la pratique.

— Les choses importantes à retenir sont, premièrement, que quelqu'un a prévenu Éric, bien avant l'attaque, chose qui est étonnante, mais pas tant que ça, vu le dispositif médical, devant le congrès. La préparation de l'enlèvement était programmée, avec précision, il ne ment pas, quand il dit qu'ils ont été prévenus. Ce qui m'étonne, c'est qu'il ait dit ça, directement, sans le cacher, nous a-t-il donné cette information pour semer la division, dans nos rangs, sous l'influence de François, ou a-t-il simplement dit ça, par pure naïveté ? Ce n'est pas bon pour nous qu'il se soit rallié à François.

— Il vaut mieux qu'il soit là-bas, chez quelqu'un que nous connaissons bien, que nous avons l'habitude de côtoyer, d'autant plus qu'il nous accuse d'avoir tué Sandra. François, au moins, peut le convaincre de ne pas nous affronter.

— C'est effectivement préférable...Maintenant, que fait-on ? Nous avons deux problèmes : Le fait qu'il refuse la proposition, et le fait aussi, qu'il ait une dent contre vous, peuvent nous poser des problèmes.

— Il est encore jeune et il a une famille, il ne va pas tout risquer. Nous allons tenter de le convaincre, à nouveau, qui sait, il va peut-être se rendre compte par lui-même, qu'il est difficile de concrétiser ses projets, et qu'il peut accepter ma proposition.

— Et pour le mouchard ?

— Tu vas contacter chaque espion travaillant pour nous, dans chaque organisation, Jacques, et leur demander d'effectuer une recherche, en leur indiquant l'information qu'il va soumettre à leur dirigeant. Ensuite, nous ferons une enquête interne, mais je doute fort qu'on ait un mouchard, chez nous.

— Très bien, monsieur. Faites attention, tout de même, depuis que nous avons repris nos activités, la police nous surveille étroitement, surtout, depuis la mort du secrétaire d'état à la défense. Il nous faut aussi des garanties, sur notre capacité à gérer notre relation avec la police. François nous cause des problèmes fréquents, les organisations n'aiment pas les conflits avec l'état Français. Malgré le temps, je reste perplexe, quant au fait de laisser cet inspecteur nous marcher dessus, sans rien faire.

— C'est un problème dont j'ai réfléchi longtemps la question, Jacques, j'ai un plan, mais nous devons patienter. Il a des appuis importants, au sein du

gouvernement, qui veulent neutraliser les organisations de l'intérieur, notamment, son beau-père, Roland Derin, qui, depuis l'attentat contre sa famille, n'a cessé de vouloir nous anéantir, et ses relations importantes sont en train de nuire à nos intérêts.

— Vous pensez à quoi ?

— Un coup sur un homme du gouvernement avec qui il est en lien, pour l'avertir qu'il doit cesser cet acharnement.

— Très bien... Où vais-je, monsieur ?

— Rentrons préparer la réunion du consortium, laissons Steve et François de côté, nous avons d'autres priorités.

(Steve arrive à son domicile et trouve Noémie, assise dans le salon, au téléphone. Il s'installe à ses côtés et elle raccroche) :

— Où étais-tu, Steve ?

— Georges m'a intercepté avec Jacques et m'a emmené dans sa voiture, où on a eu un long entretien.

— J'étais sûr qu'il s'agissait de ça ! Papa t'a pourtant dit de ne pas entrer en contact avec lui, Steve !

— Noémie, lorsqu'un homme comme mon père, veut te parler, il vaut mieux ne pas refuser. J'ai essayé, au début, mais il est toujours aussi intimidant.

— Ne me dis pas que ?

— Oui, bien sûr, j'ai refusé, et je n'ai aucune intention d'accepter.

— Ton père a commencé par refuser, au début...

— Georges a pris un chemin, et moi, un autre. Depuis tout petit, je me suis toujours juré que jamais je ne pourrais vivre, de nouveau, comme ça.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Depuis mon arrivée chez Éric, et selon lui, une semaine plus tard, il avait connaissance de l'endroit où je me cachais. Il n'est pas intervenu, car mon refus de revenir à la maison lui a fait comprendre que c'était ma volonté, alors, il ne s'est pas manifesté, de nouveau.

— Lorsque tu as refusé, qu'a-t-il dit ?

— Il voulait que je fonde une entreprise, dans laquelle il investirait une somme conséquente pour son développement, et que je concrétise mes projets, pour qu'on se rapproche, l'un et l'autre.

— C'est intéressant, au moins, tu pourrais accepter ça, pour qu'il te laisse tranquille ?

— Il fait uniquement ça pour m'attirer dans ses filets, afin que je sois à sa merci. Une fois sous ses ordres, je serais contraint de travailler avec lui, et donc, pour l'organisation, et il en est hors de question. Cet homme n'attire que des problèmes, autour de lui !

— Que vas-tu faire ?

— Je vais m'opposer à lui, et lui montrer ce qu'il aurait dû faire, pour rester honnête.

— Tu ne veux pas qu'on parle à l'étranger ?

— Il faut que l'on vive sereinement, Noémie, c'est lui qui est dans le mauvais camp. François se charge de lui et Georges ne fera rien.

— Promets-moi de ne pas faire de folie, cette histoire peut mal finir. Papa et Marc sont des personnes capables de tout, sous le coup de la colère, et notre famille est très impliquée, dans cette affaire.

— Tout va bien se passer, nous irons parfois lui rendre visite, avec Sandra, ensuite, nous vivrons notre vie, de notre côté.

— Sandra m'a aidé à préparer un gratin, elle t'a attendu, puis s'est endormie.

— Je ne m'attendais pas à rentrer, aussi tard, je voulais terminer mon travail et rentrer vous voir, tu as dîné ?

— Pas encore, j'étais morte d'inquiétude, j'ai appelé Christine, et nous avons parlé de plusieurs dossiers judiciaires.

— Je monte me coucher, je suis épuisé.

— Je vais débarrasser la table et je te rejoins.

— Très bien.

(Le lendemain matin, Steve décide d'aller voir François, au commissariat, alors qu'il s'apprêtait à entrer dans son véhicule, il ouvre la portière et lui fait signe de monter) :

— François, je dois vous parler, de toute urgence.

— Je suis au courant, mon unité m'a informé, ils ont suivi le véhicule de Georges, devant ton travail. Monte et raconte-moi, en détail.

— Il sait tout, depuis la ferme, son expansion, ma protection, à Paris... Il a même intercepté deux cambrioleurs qui essayaient de pénétrer à mon domicile, pour voler mes recherches. Marc, c'était lui, avec Jacques Cevile qui est allé le voir, avant que je ne vienne à Paris. Il a des contacts, même au ministère, il a réussi à outrepasser la branche militaire, je ne pensais pas l'influence de l'organisation, à ce point.

— Qu'est-ce que tu as répondu Steve ?

— Qu'il est hors de question que je rejoigne l'organisation. Il a même proposé d'investir dans une entreprise que je créerais, j'ai aussi refusé. Je lui ai parlé de la mort de maman et de mes accusations, à son encontre.

— Mais pourquoi tu as fait ça ?!

— J'ai commis une erreur François ?

— Lorsqu'ils vont apprendre qu'il y a un mouchard dans leur milieu, ils vont coopérer, pour ne pas laisser le gouvernement s'immiscer dans leurs affaires. Il faut que tu apprennes à maîtriser tes propos, face à des personnes qui peuvent les utiliser contre toi.

— Je vois, la communication, je dois faire plus attention, la prochaine fois.

— Les erreurs de communication peuvent te coûter très cher. Georges a dû se poser des questions sur la nature de ton dérapage, mais passons, qu'a-t-il dit par la suite Steve ?

— Il m'a expliqué que l'organisation était propre, et que si tu avais quelque chose contre lui, tu l'aurais arrêté, depuis longtemps.

— La seule chose qui nous empêche de mettre la main sur Georges, c'est le puissant réseau diplomatique de l'organisation, qui est très bien ficelé, ils arrivent à leur fournir des informations sur nos mouvements, les juges corrompus qui démontent les dossiers, un par un. Depuis mon entrée dans la police, j'ai toujours essayé de rechercher les intermédiaires corrompus, mais aucune trace.

— Je vois... Qu'est-ce que je dois faire ? Noémie a peur et veut qu'on quitte le pays, chose qui me semble inutile. S'il a pu nous atteindre, alors même que les militaires nous mettaient, sous protection, être dans un autre pays, sous couverture, reviendrait au même, finalement.

— Continuez à vivre comme avant Steve, il sait que j'enquête, depuis la mort de ta mère. Il a essayé, à plusieurs reprises, de me mettre la pression, par l'intermédiaire de mes supérieurs, mais j'ai leur soutien, tant que je reste dans les clous.

— Soyons sûrs qu'il va agir, dès à présent, et qu'il va faire son possible pour saboter ma carrière, et pousser à ce que je vienne lui demander de l'aide. J'ai depuis longtemps appris le modèle économique de la ferme d'Éric, et je pense y arriver.

— Tu vas y arriver, Steve ! J'ai confiance en toi, tu es meilleur que lui, et lui aussi, en était capable. Il a juste choisi la facilité, car il était épuisé de ne pas trouver des solutions immédiates pour réussir, ne tombe pas dans son piège.

— Je n'en ai aucune intention ! D'ailleurs, j'aimerais qu'on collabore, pour le faire tomber, pour le meurtre de maman, s'il s'avère être impliqué.

— Qu'est-ce qu'il a répondu Steve ?

— Il m'a dit que je divaguais, même si cette attaque peut donner des soupçons sur ces agissements, il n'aurait jamais laissé une vendetta salir sa réputation, au point de passer auprès de ses ennemis, pour un faible.

— Il a peut-être fait acte de vengeance, justement, parce qu'il a été touché, lors de cette attaque, et pas forcément pour venger sa femme, mais ne faisons pas de suppositions, pour l'instant, on ne peut l'impliquer dans cette attaque.

— François, j'ai décidé de lui accorder la possibilité de voir Noémie et Sandra.

— Très bien, mais reste prudent, nous sommes maintenant, tous les deux, une menace pour lui, et si tu as parlé, devant Jacques, Georges aura une pression supplémentaire pour nous neutraliser. Continue de développer tes projets et j'appuierai tes demandes de financement, en cas de besoin.

— Qui sait, peut-être que je réussirai à convaincre le gouvernement Français d'éliminer l'organisation Courtin.

— Même si l'état y songe, ce n'est pas du jour au lendemain qu'ils prendront cette décision Steve. Certaines familles sont là, depuis plus de deux siècles, et bien ancrées dans le système. Je dois te laisser, j'ai une importante réunion à la mairie de Paris.

— Je dois me rendre au boulot, moi aussi.

— Laisse-moi faire et retire-toi de cette affaire, Steve.

(François décide le lendemain d'aller directement au Fouquet's ou Georges à l'habitude de se rendre. Il entre en enfonçant violemment la porte principale, puis s'approche de ce dernier, qui est assis à une table, en train de déjeuner et montre sa plaque de police) :

— Messieurs, ce policier est un vieil ami qui voudrait s'entretenir avec moi. Je vous prie de m'excuser, je dois vous laisser, un instant.

— Vous êtes sûr, monsieur Courtin ?

— Continuez la réunion, je reviens dans pas longtemps, madame Lebreuilly.

— Très bien.

(Georges se lève, l'attrape par le bras et l'emmène dans l'arrière-salle. Une fois entrés dans la pièce, il lui assène un coup de poing au visage, qui déstabilise François, au point de le faire tomber sur une table, il se relève et nettoie avec sa main, le sang sur sa bouche) :

— Espèce de ... !

— Ça, c'était pour l'hôpital ! Pour qui tu te prends, à venir ici, et me menacer comme ça François ?

— La prochaine fois que tu tournes autour de Steve, je te fous une balle dans la tête !

— C'est mon fils, ne l'oublie pas ! Tu voudrais que je m'immisce, entre Marc et toi ?

(François s'assoit sur une chaise, qu'il prend à côté de lui, et sort un mouchoir qu'il trempe dans un verre, pour nettoyer la blessure) :

— Laisse-le tranquille, bon sang Georges !

— Tu penses que je l'ai laissé aller chez toi, par hasard ? Je voulais qu'il côtoie une famille respectueuse, puisqu'il ne veut plus de moi.

— Il refuse de diriger ton boubier !

— C'est une affaire, entre mon fils et moi, tu es de ceux qui sont responsables de tout ça !

(François le regarde et esquisse un sourire, Georges prend, lui aussi, une chaise et s'assied auprès de lui) :

— Tu te moques de moi Georges ?

— Ma vie est un calvaire ! Je voulais que mon fils soit avec moi pour m'épauler, il est si incroyable !

— Son avenir, il doit le tracer, loin de toi.

— Tu es fautif, tu aurais dû me rejoindre, François, nous aurions travaillé formidablement, ensemble ! Mais qu'est-ce qui ne va pas, avec vous ? J'ai fait du boulot exemplaire, toute ma vie, bon sang !

— Jamais ce pays n'acceptera que le crime soit honoré, tu as pris la mauvaise voie et ton fils ne veut pas te suivre.

— Laisse-moi mon fils ! Je l'ai perdu toutes ces années, et tu crois que tu peux me l'enlever, et en plus, tu veux le retourner contre moi !

— Il te hait déjà, il te soupçonne d'être le commanditaire de...

(Georges frappe une table à côté de lui, avec son bras qui s'écroule sous la force de ce dernier) :

— Sandra était tout pour moi ! Rejoins le consortium ! La police gâche ton talent.

— Impossible ! Quitte le navire, avant qu'il ne soit trop tard Georges, je te propose encore une fois de reprendre une vie normale, sous protection juridique.

— Tu peux dégager ! Et la prochaine fois, contacte-moi par téléphone, au lieu de débarquer, comme un fou, tu m'as abandonné à mon sort, pendant toutes ces années, on a grandi ensemble et tout partagé... Va-t'en ! Tu ne me feras pas changer d'avis ! Arrête cette enquête, François, tu entres dans une guerre, avec des moyens si faibles, je te préviens, avant qu'il ne soit trop tard !

— Il est déjà trop tard, notre lutte a commencé, depuis bien longtemps, laisse-le en paix, je ne te le répéterai pas !

(La nouvelle année débute et Steve a plusieurs chantiers. Tout d'abord, la ferme dans laquelle il va casser les contrats d'approvisionnement et négocier avec des partenaires, susceptibles d'être intéressés. Il gagne la confiance des clients, qui vont, non seulement, s'approvisionner chez lui, mais aussi, promouvoir ceux-ci, par un label de qualité. Les résultats sont immédiats, il réussit à doubler le bénéfice et investit dans la création d'une entreprise, spécialisée dans la recherche de solutions d'avenir, nommé Courstern, et va réussir, là où son propre père a échoué) ...

Chapitre 20 : C.O.F

(Le château de la Motte, à Lyon, où sous couvert d'une soirée de bienfaisance, va accueillir, doté d'un important dispositif de sécurité, les plus importants dirigeants d'organisations criminelles, de France.

Plusieurs décennies de déchirement et de règlement de comptes, ils sont finalement assis, les uns à côté des autres, à s'observer, sans rien dire. Un individu, au bout de la table, prend la parole) :

— Bienvenue à tous, pour la première réunion du consortium des organisations françaises. Tout d'abord, veuillez-vous présenter, chacun votre tour, afin d'apprendre à vous connaître.

— Dirigeant de l'organisation « Dourian », Étienne Dourian, organisation historique du Sud, opposé à la famille Landin, qui a éliminé certains de nos hommes, sur une opération de commerce qui a mal tourné, en Corse.

— Gilles Mercande, organisation du Centre de la France, en opposition avec la famille Dourian, pour des contrats d'armements, supposés non payés, par nos partenaires.

— Florian Menuisi, arrière-petit-fils du fondateur de l'organisation « Menuisi », en conflit direct avec l'organisation Dourian, pour l'arrestation de plusieurs de nos membres, lors d'un accrochage avec la police, supposée nous aider, en cas de problème, et refusant d'agir pour les sortir de cette affaire.

— Patrice Dubois, dirigeant de l'une des plus anciennes organisations du Nord de la France, en conflit ouvert, avec la famille Courtin, pour un affrontement lors d'une attaque qui nous a été attribuée, et une supposée vengeance, qui a coûté la vie, à plusieurs de nos hommes.

— Denis Touravi, organisation connue du Centre de la France, en conflit direct avec les familles « Courtin » et « Dubois », pour une implication dans une attaque, touchant Monsieur Courtin et sa famille.

— Mathieu Mercis, du Nord de la France, en brouille avec toutes les organisations, ici présentes, pour des malversations financières, dans le cadre de services, non acquittés.

— Christian Belvis, groupement du Sud, en conflit direct avec l'organisation « Dourian », pour une affaire de conflit d'intérêts, dans certaines affaires commerciales.

— Fabien, organisation de la famille « Landin », en conflit direct avec les organisations « Courtin » et « Dubois », pour une implication inexistante, dans l'attaque qui a coûté la vie à Mme Courtin et leur fils.

— Georges Courtin, en conflit avec les organisations « Landin » et « Dubois », pour leur implication dans les événements qui ont attenté à la vie de ma famille et moi-même.

— Très bien, Messieurs, merci d'avoir accepté mon invitation. Malgré les conflits qui peuvent vous opposer, nous devons mettre nos inimitiés de côté, car l'heure est grave. Les organisations sont menacées de l'extérieur, et désormais, de l'intérieur. Je me présente, je suis monsieur Langole Pascal. J'ai reçu une information compromettante, qui concerne l'attaque dont a été

victime monsieur Courtin, qui a filtré au sein du ministère de la défense. Nous avons donc des mouchards, au sein des organisations du C.O.F, et qui collaborent avec le gouvernement Français. C'était une chose dont on se doutait, mais maintenant, c'est officiel.

— De qui tenez-vous cette information, Pascal ?

— De mon fils, Patrice, qui est revenu à Paris. Nous avons échangé et il m'a indiqué qu'un appel anonyme avait été effectué, chez un militaire, pour le sortir de l'attaque, dont j'ai été victime.

— Et qui vous dit que c'est vrai, Georges ?

— C'est évident, l'organisation de son enlèvement était préparée et sa protection a été assurée par les militaires, qui ont été avertis par un membre d'une organisation, qui était au courant de l'attaque Fabien. Un véhicule de secours était posté, à l'extérieur, de façon inhabituelle, et l'enlèvement de mon fils était un coup monté, il ne mentait pas.

— C'est une bonne chose, mais quels seraient les avantages d'un consortium, Pascal ?

— Il vous permettra de bénéficier d'une protection accrue et c'est un groupe fermé, pas de candidatures et pas de changements, il faut une organisation puissante et en harmonie. Ça peut fonctionner, si chacun y met du sien et accepte de faire des compromis, pour le bien de tous Florian. Pour que ce consortium soit viable, vous devez commencer par faire table rase du passé et démarrer sur une feuille blanche, notre coopération. Une réunion sera organisée, chaque fin de mois, dans un lieu tenu secret. Le chef du consortium vous contactera, pour vous donner le lieu et l'heure.

— Et qui sera le dirigeant du consortium ?

— J'en serai le dirigeant, Mathieu. J'en ai pris la direction, car il est évident que vous tous manquez d'expérience, dans ce domaine. Comme j'entretiens de bonnes relations, avec la majorité d'entre vous, je pourrais organiser vos activités, en toute sécurité. Si vous avez des objections à ce sujet, je suis à votre écoute.

— Pascal, c'est une bonne idée. Il travaille bien, infiltré dans le corps militaire et au gouvernement. C'est une bonne chose, il est fiable et précis, j'approuve.

— Oui, c'est un bon choix, Christian, mais il doit aussi se retirer du corps militaire, je n'accepte pas qu'un homme du gouvernement nous dirige.

— C'est déjà le cas, Gilles, j'étais simplement à l'intérieur, pour faire un carnet de contacts, maintenant, je me suis retiré et à disposition complète du consortium, pour ce projet.

— Pourquoi avez-vous décidé de trahir votre pays, Pascal ?

— Le gouvernement est en train de ruiner le pays, et tout ce que j'ai aimé pour cette stupide mondialisation ! J'espère, avec ce consortium, pouvoir retrouver mes repères, et agir selon les intérêts du pays, et mieux que ces incompetents Gilles. J'ai l'appui de beaucoup de militaires et de membres de partis politiques, alors, oui, je dirige le consortium, mais dans le but de lui donner une légitimité, dans le pays, qui arrangera vos affaires, et donnera une nouvelle force de persuasion. Le pays perd ses valeurs, et vos organisations,

qui sont, pour certaines d'entre elles, centenaires, agissent souvent à l'ancienne, et j'aimerais retrouver ça, dans ce pays qui perd toutes ses valeurs.

— Ça se tient, ça me plaît, je signe, mais faites attention, une entourloupe et je n'aurai aucune pitié, faudra faire vos preuves. Quelles sont les modalités financières, Pascal ?

— Il faudra vous acquitter d'une redevance mensuelle pour la fondation du consortium, Fabien, qui sera doté d'un système de sécurité, qui agira, en cas de conflits, et indépendamment de vos organisations, mais qui agira en priorité, sur tous vos intérêts. Un système de lobbying sera mis en place, pour avoir les avantages, auprès de nos partenaires, avoir la tranquillité dans la zone où vous exercez et être prévenus, en cas d'action de la police, contre chacun d'entre vous. Monsieur Courtin s'engage à faire profiter le consortium de recherches et développement de nouveaux produits, qu'il mettra à votre disposition, et dont vous aurez la charge, pour développer et fortifier votre image, auprès de l'opinion publique, tout en maintenant vos activités et votre indépendance. Vous n'aurez pas d'obstacles, simplement, le besoin de ne pas franchir de limites, dans les activités.

— Et quelles sont ces limites ?

— Les activités que le gouvernement combat en priorité, que sont le trafic de drogue, le soutien aux groupes terroristes, et leurs actions impliquant des tueries de masse. Hormis cela, vous pouvez donner libre cours à vos activités, et, bien sûr, si vous touchez une activité économique sur laquelle l'état Français à la mainmise, nous reculons et évitons tout conflit ouvert avec eux, Denis. Le consortium est d'abord là, pour vous, il s'agit simplement d'agir dans vos intérêts à tous, Matthieu. Aucun de vous ne doit s'imaginer, un seul instant, qu'on agit pour d'autres intérêts. Nous avons des ennemis qui tenteront de nous saboter et la mort du secrétaire d'état, Ferdinand Martin, nous est imputée. Nous avons des pistes sur les commanditaires, dont certains sont au gouvernement, et ils sont intouchables, alors, soyez prudents, messieurs.

— Avez-vous pu mettre la main sur les traîtres ?

— Pour l'instant, non, Fabien, nos recherches sont en cours. Nous avons pour objectif de les débusquer et je préfère vous prévenir, si ce sont vos propres enfants ou même l'un d'entre vous, qui nous vend au gouvernement, nous serons sans pitié.

— C'est bien, comme ça, votre système me plaît, commençons par le fils de Georges Courtin !

— Steve n'est pas impliqué, j'ai moi-même eu l'œil dessus, depuis des années, Christian, il a été enlevé et dit la vérité. Si je vois la nécessité de l'éliminer, je le ferai, de même que François Stern.

— Lui, alors, une vraie plaie, il faut absolument en finir avec lui !

— Pour l'instant, Denis, nous avons notre ennemi en vue, et c'est une bonne chose. J'y réfléchis sérieusement. Nous attendons simplement que l'opportunité se présente.

— Puisqu'il s'agit de tout mettre carte sur table, sachez que je ne vous fais pas encore totalement confiance, vous et le consortium, tant que je n'aurai pas vu des actes, contre le gouvernement. La mort du secrétaire d'état, Martin

Ferdinand, constitue un crime qui a mis à mal notre réputation, et je souhaite que le coupable soit traduit en justice, pour nous innocenter.

— J'y pense, Etienne, mais actuellement, il est impossible de l'atteindre, au ministère des affaires sociales.

— Vous voulez qu'on vous fasse confiance ? Faites vos preuves ! Nous voulons sa tête, nous voulons qu'il tombe et avec les preuves de son implication !

— J'en prends acte, j'ai voulu agir, avec prudence, cette action va bousculer le gouvernement qui n'aime pas ça.

— Y a-t-il des membres de nos organisations qui sont impliqués, Pascal ?

— Oui, Gilles, ils ont agi contre les ordres de leur dirigeant, par pression de certains membres du gouvernement, menaçant de les jeter en prison, d'où ma réticence.

— Quoi ? Ils doivent être éliminés, tout comme les instigateurs !

— Très bien, Patrice, je vous signale, cependant, qu'il est impossible d'accéder à toutes vos requêtes, en même temps. Si je repousse une demande, c'est que nous devons prendre le temps d'agir et éviter des conflits, inutiles.

— Rien à faire, Pascal ! Je ne veux pas que nos ennemis soient en vie, vous comprenez ?! Chaque personne qui nous tient tête doit être éliminée, c'est même une priorité, pour moi !

— Ce sera fait Christian, contactez-moi sur le numéro qui vous sera transmis, avant votre départ. Si vous ne pouvez pas vous déplacer, votre bras droit, et seulement lui, est autorisé à prendre votre place.

— Quand se déroulera la prochaine réunion ?

— Je vous communiquerai, un jour à l'avance, le lieu et l'heure, pour des questions de sécurité, Denis.

— Très bien.

(Pascal signe la fin de la réunion et se lève pour rejoindre son véhicule.

Georges est suivi par Jacques, qui sécurise la zone et surveille les faits et gestes des autres dirigeants, qui regagnent leurs véhicules, sous une pleine lune, éclatante)...

Chapitre 21 : U.A.C

(Quelques semaines après la réunion du C.O.F, le gouvernement se prend de plein fouet, dans la presse, la mise en examen d'un député du parti au pouvoir, pour complicité de meurtre. François est convoqué, le lendemain matin, par son supérieur hiérarchique, au sein de la préfecture de police du

XIIIème arrondissement de Paris) :

— Monsieur Stern, asseyez-vous. Nous avons reçu des nouvelles, concernant votre enquête sur les organisations criminelles de France.

— Vous décidez d'y mettre un terme, c'est ça monsieur Lernis ?

— Le gouvernement vous a entendu, vous avez désormais carte blanche pour monter une équipe d'investigation et des moyens financiers supplémentaires, pour mener à bien votre enquête François. La condamnation du député Lambert les a mis en rogne, certains membres du gouvernement, dont le président de la République, veulent désormais la peau du consortium.

— C'est une bonne chose, mais maintenant qu'ils sont organisés et sur leurs gardes, avec à leur tête, des hommes liés de près à des membres de partis politiques, comment voulez-vous que j'agisse Luc ?

— Vous avez carte blanche pour arrêter toute personne impliquée, de près ou de loin, au consortium. Vous pouvez les harceler : contrôle fiscal, contrôle judiciaire... Mettez leur la pression et ils vont commettre des erreurs François. Lorsque vous avez obtenu l'appui du gouvernement, vous avez fait le plus dur. Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais Pascal Langole est le fondateur du consortium avec Georges Courtin.

(François est choqué par la nouvelle, il s'arrête quelques minutes pour réfléchir puis reprend la parole) :

— Nous allons commencer par monter une équipe, qui sera sur le dossier, jour et nuit, organisera des surveillances ciblées. Je voudrais du matériel et beaucoup d'hommes de la brigade criminelle Lernis.

— Très bien.

(Le consortium entame une autre réunion au sein d'un entrepôt désaffecté au sud de la France) :

— Messieurs, nous allons commencer par prendre vos impressions sur les activités du consortium.

— De notre côté, Pascal, nous avons réussi à convaincre les organisations d'Île-de-France, qui souhaitent désormais travailler sous nos ordres. Elles voulaient entrer dans le consortium, mais son cercle fermé les a poussés à demander à être sous notre entité, ce qui est une bonne chose. C'est un bon moyen de dissuasion que le C.O.F permette de consolider notre position.

— Nous aussi, Fabien, tous nos différends avec les organisations ennemies de nos régions se sont apaisés, ils ont été informés que le consortium est en relation avec des hommes du gouvernement et nous ont prêtés allégeance.

— J'aimerais faire un retour, sur votre demande de mise à jour du commanditaire du meurtre du secrétaire, Martin Ferdinand, cela a été fait. Il s'agit, comme vous en avez été informés, du député, Pierre Lambert, qui est impliqué, avec certains membres de son parti politique. Depuis cette

révélation, les membres du gouvernement ont décidé d'éradiquer le C.O.F, car ils n'ont pas digéré le fait de ne pas être avertis, au préalable, de notre action Patrice. François Stern a carte blanche pour nous neutraliser et l'appui du gouvernement. Nos contacts, au sein du parti politique en place, n'ont pas aimés qu'un des leurs soit impliqué et nous accusent de trahison.

— Mais pourquoi avez-vous accepté, alors ?

— Parce que si j'avais refusé, vous auriez probablement pensé que je n'étais pas capable de le faire, Mathieu, et donc, le consortium aurait été menacé.

— Soit, nous avons clairement commis une erreur, mais en politique, nous sommes encore novices, et nous voulions des preuves de votre loyauté.

— Je suis du même avis que Fabien, dorénavant, vous avez plein pouvoir sur les décisions du consortium, de mon côté, je ne m'y oppose pas non plus.

— Très bien, Denis, nous avons Stern qui va maintenant préparer une offensive pour détruire le consortium, mais nous sommes préparés à notre première tempête du C.O.F-10. Il faudra faire le dos rond, les élections sont dans un an, et il va faire son possible pour créer des brèches. Le parti politique avec lequel nous coopérons, « Force et valeurs », est bien avancé dans les sondages, Fabien. Nous allons financer leur campagne, en échange de leur engagement, à promouvoir notre consortium, lors de son élection. Nos avocats du consortium, fraîchement engagés, sauront faire annuler les perquisitions et autres procédures, et nos techniciens débusquer les technologies de mise sur écoute, les organisations doivent créer, entre elles, un lien fort pour perdurer, être un bouclier contre nos ennemis, qui ne vont chercher que la division, ou nous pousser à des guerres internes, connaissant nos antécédents et autres conflits passés.

(Malgré leur efficacité, la brigade de l'inspecteur Stern va être confrontée au budget colossal et à la forte influence de Pascal, qui utilise les stratagèmes les plus improbables, pour saboter l'enquête. Le consortium n'attaque pas la brigade, de front, se contentant d'utiliser des intermédiaires pour mettre leurs plans à exécution) ...

Chapitre 22 : Dossier

(Steve, loin de toutes ces agitations, profite d'un agréable week-end ensoleillé, aux champs de mars, en compagnie de sa famille. Noémie interroge son mari qui s'assied, après avoir couru derrière sa fille pour la porter sur son dos) :

— Ça donne quoi, l'enquête ?

— Rien, pour le moment Noémie, le consortium est bien organisé, les perquisitions sont annulées pour vice de procédure, et les témoins refusent d'incriminer les organisations.

— Je ne la sens pas, cette histoire, Steve.

— Moi non plus, mais on ne peut abandonner ton père, qui lutte de toutes ses forces, Marc et Christine sont présents, aussi, ta mère fait ce qu'elle peut pour soutenir son mari, nous devons rester soudés.

— Papa, pourquoi grand-père Georges et grand-père François ne se parlent pas ?

— Ma puce, ils ne sont pas d'accord, alors, ils se disputent, on doit patienter.

— C'est impressionnant, Steve, ennemis, et maintenant, de la même famille !

— C'est la voie qu'ils ont choisie, c'est pénible, mais faut faire avec, désormais.

— Tiens, regarde par là-bas, ce n'est pas ?

(Georges est venu au parc passer du temps, en famille, il décide de rendre visite à son fils et s'approche, avec Jacques à ses côtés, ainsi que son épouse et ses trois enfants. Steve regarde son père avec méfiance et Noémie lui fait signe de garder son sourire, l'épouse de Georges s'avance en direction de Steve, qui se lève pour les accueillir, avec son épouse) :

— Bonjour, Steve, je m'appelle Julie et voici Alphonse, Christophe et Nina, nos trois enfants. Je suis très heureuse de vous rencontrer.

— Bonjour, Julie, voici Noémie, mon épouse et Sandra, notre petite perle.

— Bonjour, monsieur Courtin, je suis Noémie, votre belle-fille.

— Steve ne laisse rien au hasard, on dirait, je suis heureux de te rencontrer.

(Georges se rapproche et voit pour la première fois, sa petite-fille, Sandra et un sentiment de tristesse l'envahit, il s'accroupit et lui tend les bras.

Steve lui fait signe d'aller l'embrasser et cette dernière court vers son grand-père, qui la prend dans ses bras. Des larmes coulent de son visage et la petite fille les lui sèche et l'embrasse sur la joue, un moment émouvant, qui fait couler des larmes à Jacques, qui se rappelle la mère de Steve) :

— Cette petite ressemble, comme deux gouttes d'eau, à sa défunte grand-mère, Steve !

— Il est vrai qu'elle lui ressemble, mais elle a tes yeux.

(Georges décide de prendre son fils, à part, afin d'avoir une discussion, en privé, il l'emmène sur un banc, non loin du terrain de jeux, où les autres membres de leurs familles profitent d'un moment de détente, pendant que Jacques surveille les alentours) :

— Ca, c'est pour toi, ton cadeau d'anniversaire, que j'avais préparé, avant ta disparition, je l'ai gardé dans mon bureau, espérant un jour te revoir.

— C'est quoi Georges?

— Une bague que ton grand-père m'avait offerte, pour mon anniversaire, un objet de grande valeur, de notre famille, j'ai apporté aussi des cadeaux pour Noémie et Sandra. Tu as aussi des photos de ta grand-mère, Mélanie, ton défunt oncle, Olive et ta tante Hélène, ne renie jamais ta famille, même si elle est, pour toi, une source de malheur.

— ...

— Tu ne dois pas dire que je suis impliqué dans la mort de ta mère. Je suis peut-être quelqu'un qui a rejoint une organisation, réputée criminelle, mais j'ai aussi des principes Steve! Je ne suis pas comme les autres, prêts à tout pour atteindre leurs objectifs, la mort de Sandra n'est que la perte d'un compagnon de route, dans cette pénible vie.

— Pourquoi ne veux-tu pas abandonner, pendant qu'il est encore temps Georges ?

— Et que veux-tu que je fasse ? Ma tête est reconnue, dans les quatre coins du pays, je suis un homme de pouvoir et une cible, et puis mes projets sont un succès. J'estime avoir atteint mes objectifs, s'ils veulent me descendre...

— Tu conçois donc que tu es le dirigeant d'une organisation criminelle ?

— Si c'était le cas, je ne serais plus dans l'organisation. Je t'ai dit la dernière fois que des hommes au gouvernement sont encore plus mauvais que nous, sous couvert d'honnêteté publique. Ne te mêle pas de ça, Steve, il faut que tu comprennes que la relation entre François et moi ne date pas d'hier. J'ai souhaité que tu te maries avec sa fille, car je connais sa droiture, et l'avoir comme beau-père est une bonne chose, mais je suis ton père, et je te conseille de ne pas t'en mêler.

— Même si je pense que ce sera une bonne chose pour ce pays que votre consortium disparaisse ?

— C'est ce que tu penses, or, ce que tu penses n'est pas la réalité. Notre travail est exceptionnel et reconnu, même par les membres du gouvernement. Sais-tu que même le premier ministre nous contacte, parfois, pour réclamer notre intervention ? Notamment, dans des affaires de grèves syndicales, où notre action a été une aubaine.

— Je dois partir, j'ai beaucoup de travail qui m'attend.

— Laisse-moi passer du temps avec Sandra, tu veux bien ?

— J'y ait réfléchi, avec Noémie, tâche de faire ton possible pour sortir de cette situation, nous ferons en sorte de venir à ton bureau, sur les Champs-Élysées, afin que tu puisses voir Sandra, là-bas.

— Merci ! On repart ? j'ai envie d'embrasser ma petite !

— Très bien.

— Promets moi aussi de passer au Manoir Steve, ta chambre est restée intacte, et j'ai fait mon possible pour préserver les souvenirs de ta mère, j'insiste !

— Très bien.

(Un an plus tard, lors d'un dîner familial, au domicile de Steve, les membres de la famille sont réunis dans le salon, autour d'un thé préparé par Claire et servi par la fille de Steve) :

— La petite Sandra grandit vite et ressemble à sa défunte grand-mère, tu ne trouves pas, Claire ?

— Elle a vraiment le même comportement. Enfant, elle était pareil, François.
— Notre vie est vraiment paisible. Il reste, néanmoins, Georges, qui a encore tenté de convaincre Steve de lui succéder. Ça donne quoi votre enquête, papa ?

— La brigade va être dissoute Noémie...

— Ah bon et pourquoi ?

— Après les preuves récoltées et le procès qui a tourné en faveur du consortium, et leurs avocats qui ont annulés toutes les preuves, pour vice de procédure, le commissaire n'a eu d'autre choix que de prendre cette décision.

(Steve et Marc se regardent mutuellement, le premier sort un dossier qu'il pose sur la table, tandis que le second se rapproche de son père) :

— Nous avons une chose qui peut t'intéresser, papa.

— Quoi donc ?

— Nous avons réussi à établir la culpabilité des organisations et avons les preuves de leur implication, grâce à une enquête externe, menée depuis votre enquête, et ceci, afin de vous aider. Les armes, les appels téléphoniques, les factures de transport et de fabrication d'armes, un dossier qui implique la majorité des organisations du consortium. Des fonds versés dans des activités internationales de ventes d'armes à certains groupements terroristes, masqués par des intermédiaires. Nous avons aussi retracé ces activités, jusqu'aux groupes qui ont perpétré des massacres, en Afrique, en Asie du Sud-Est, et surtout en Europe.

— Comment avez-vous fait?!

— Avec notre entreprise, nous avons pu accéder aux données secrètes et difficilement accessibles, aux services de police. Dès lors, nous avons mobilisés les techniciens pour pirater les serveurs et accéder à une mine d'informations, qui ont ensuite été triées par Noémie et Christine, pour monter un dossier juridiquement solide et irréfutable, pour leurs avocats. Les informations sont inquiétantes, beaucoup d'hommes politiques et de membres de la sécurité intérieure sont impliqués, directement ou indirectement. Ça peut prendre des proportions très importantes, si on remet ce dossier à la justice.

— On n'a pas le choix, Steve, de toute façon, il faut les neutraliser, par tous les moyens possibles.

(L'inspecteur prend ses lunettes et épluche le dossier) :

— Effectivement, il est impossible pour nous de pouvoir obtenir ce dossier, avec nos outils de recherches, c'est de l'excellent travail !

— François, nous avons une famille et nous vous avons donné ce dossier, pour avoir votre avis. Nous sommes réticents à le dévoiler, on pourrait y laisser des plumes, si on révèle toutes ces informations.

— Le consortium risque de prendre de l'ampleur, si l'on ne fait rien pour les arrêter, Christine, Georges deviendra encore plus menaçant envers Steve, et son désir d'en finir avec moi deviendra encore plus important. Nous sommes une menace pour eux et ils ne nous laisseront pas tranquilles.

(Le lendemain matin, François intercepte son supérieur hiérarchique, devant la porte principale du siège du ministère de l'intérieur, Place Beauvau, dans le VIII^{ème} arrondissement de Paris) :

— Luc, on les tient !

— Monsieur Stern, ce n'est pas le moment, la réunion va bientôt commencer. Je pensais que l'affaire était bouclée ?

— En effet, mon équipe a échoué, mais mes petits ont mené une enquête secrète et monté un dossier en béton ! Voyez par vous-même !

(Il s'arrête de marcher et prend le dossier des mains de l'inspecteur, qu'il analyse, choqué par ce qu'il y découvre) :

— Entrez avec moi et restez à l'accueil, en attendant que la réunion se termine François.

— Je ne sais pas ce qui va se dire, entre le président et vous, mais évitez au maximum, d'impliquer mes enfants, et dites que c'est ma brigade qui a monté ce dossier.

— Très bien, de toute façon, nous ne pourrions pas impliquer d'autres personnes, les avocats feraient tomber les preuves, pour vice de procédure.

(Le président de la République est interpellé par Luc, à la fin de la réunion, et entourée de plusieurs ministres) :

— Monsieur le président, je dois m'entretenir d'urgence, avec vous !

— De quoi s'agit-il ?

— Monsieur Rousseau, c'est très important, je dois vous parler, en privé.

— Voyons ! Monsieur Lernis ! Le président doit voyager dans une demi-heure !

— Ça doit être très important pour que vous insistiez monsieur Lernis, entrons dans votre bureau, monsieur le ministre.

(Les trois hommes se dirigent vers le bureau du ministre de l'Intérieur. Le président demande à François de les accompagner et ce dernier s'exécute. Ils s'installent sur un canapé, tandis que l'inspecteur Stern reste debout, en retrait) :

— Je vous écoute, lieutenant Lernis.

— Je devais vous voir en privé, pour vous montrer ceci, monsieur le président.

— Appelez-moi Sylvain, de quoi s'agit-il ?

— Voyez par vous-même...

(Le président épluche le dossier, il observe le ministre de l'Intérieur et s'adosse sur le canapé, en face du bureau, et commence à réfléchir longuement, avant de prendre la parole) :

— Je comprends votre insistance.

— Sylvain, je ne peux pas lancer ce dossier, sans votre approbation.

— Vous avez bien fait, balancez ce dossier à la justice et vous êtes finis Luc.

— Monsieur le Président.

— Vous avez vu les noms des personnes impliquées, Jean ?

— Des membres de votre parti.

— Ce dossier est une catastrophe pour la France monsieur le ministre !

— Je vous laisse, messieurs, nous avons terminé notre enquête et vous avez le dossier en main.

(Le président demande à François de se rapprocher, afin de l'interroger) :

— C'est du bon boulot, monsieur Stern. Vous êtes depuis longtemps, le seul étendard, contre ces organisations, et malgré vos alertes répétées, nous n'avons pas pris en compte la gravité de la situation.

— Et c'est tout ? J'imagine déjà ce dossier bien caché, ou détruit, et un travail d'un an, jeté aux oubliettes, la bureaucratie...

— Tenez vos propos, Monsieur Stern ! Vous vous adressez au président de la République !

— Laissez-le s'exprimer, Luc, il a fourni un effort considérable et demande des résultats. Que voulez-vous, François ?

— Qu'on les mette au trou ! Ils deviennent incontrôlables et ce dossier est une aubaine, vous savez bien que si on jette ce dossier, nous serons incapables de leur faire obstacle, dans le futur.

— Vous êtes prêt à sacrifier votre vie et celle de votre famille, pour un consortium, qui, de toute façon, renaîtra avec des hommes, encore plus puissants ?

— Avant, c'étaient des misérables bandits de seconde zone, qui trafiquaient et tuaient, pour de l'argent. Maintenant, ils ont la presse, les innovations scientifiques, grâce à Georges Courtin, des ministres, députés, et même des associations internationales d'aide aux démunis, il faut les neutraliser, monsieur le président !

— Raccompagnez-les, Jean, vous avez fait du bon boulot. Luc, veillez à promouvoir François, pour son travail remarquable.

— Rien à carrer de vos promotions !

— Monsieur Stern !!! C'est le président de la République ! Mesurez vos propos !

(François se dirige vers la porte et l'ouvre avec virulence, Luc attrape l'inspecteur par le bras et le fait sortir du bureau, ils quittent le ministère, puis ils prennent place dans la voiture de police) :

— Nan, mais vous êtes cinglé, François !

— Je lui dis que le consortium devient une menace et il me parle de promotion !

— Ce n'est pas une décision qu'on prend en un claquement de doigts ! Nous avons fait notre boulot François, et c'est tout ce qu'on nous demande, si vous voulez en faire plus, vous n'avez qu'à vous présenter aux prochaines élections.

— Où allons-nous, maintenant Luc ?

— On rentre au commissariat, il faut qu'on mette en place une stratégie, en cas d'acceptation du président de poursuivre François, avec ce dossier.

— Faut pas rêver ! Les élections sont pour bientôt, il ne va pas risquer sa carrière politique, pour ce dossier, il est en ballottage favorable, selon les sondages, mais bon, on va continuer.

(Les deux policiers quittent la place Beauvau, sous une pluie torrentielle et de fortes rafales de vents) ...

Chapitre 23 : Cochin

(La cérémonie, en hommage au secrétaire d'état, va dessiner la future collaboration contre le crime organisé, entre les pays membres de l'union Européenne. L'évènement se déroule au Palais du Luxembourg, situé dans le VIème arrondissement de Paris. La salle est remplie de personnalités, venues rendre hommage à l'homme d'état assassiné. Le président de la République prononce un discours en hommage au défunt, devant un parterre de personnalités, le ministre de l'Intérieur s'approche du lieutenant Stern, pour échanger avec lui) :

— Luc n'est pas venu assister à la réunion ?

— Il est resté au commissariat pour préparer la suite de l'enquête.

— Je ne vais pas vous féliciter d'avoir adressé la parole, de cette façon, au président de la République, mais il semblerait que vous ayez fait forte impression, puisqu'il a pris cette décision en votre faveur, très rapidement.

(Le président Français et son premier ministre quittent le palais, en direction de l'Elysée, la cérémonie se poursuit par des discours de la famille Ferdinand et quelques collaborateurs, venus exprimer leur soutien. En plein discours, des individus cagoulés pénètrent à l'intérieur de la salle et lancent des fumigènes, puis tirent sur toute personne entravant leur chemin, menant vers l'étage supérieur, qu'ils prennent rapidement, avant de prendre la fuite par une fenêtre. Au même moment, Steve se trouve au siège de l'entreprise Courstern, en compagnie de clients, lorsque la porte du bureau est ouverte par un employé) :

— Monsieur Courtin, puis-je vous parler, un instant ?

— Nous avons bientôt terminé, Claude.

— Monsieur, le palais du Luxembourg !

(Steve comprend qu'il s'est passé quelque chose, lors de la cérémonie et quitte le lieu, précipitamment, il prend son véhicule et contacte Luc Lernis, en roulant à toute vitesse) :

— Que s'est-il passé ?!!!

— Une attaque au Palais du Luxembourg, François et les brigadiers ont été touchés et transportés à l'Hôpital de Paris, avec leur famille.

— Où est Georges ?!!!

— Ce n'est pas le moment ! Steve ! Ton père est en soirée, ne fais pas n'importe quoi et va auprès de ta famille !

(Steve raccroche et roule à vive allure, en direction de l'hôpital, à 20 minutes de son travail. Arrivée à l'entrée, il se précipite à l'intérieur et est intercepté par un médecin, alors qu'il tentait de pénétrer à l'intérieur de la salle d'opérations) :

— Où est ma famille ?!!

— Calmez-vous, monsieur, et indiquez-moi qui sont les membres de votre famille, concernés ?

— François Stern, Claire Stern, Noémie Courtin, Sandra Courtin, Christine Stern.

— Monsieur et Madame Stern sont en cours d'intervention, au bloc opératoire, les blessures sont profondes, et nous ne pouvons pas nous prononcer, pour le moment. Christine Stern est aussi en cours d'opération chirurgicale et la perte du bébé est constatée. Pour Mme Noémie Courtin et Sandra Courtin, je suis désolé, mais nous n'avons rien pu faire, il était déjà trop tard...

(Steve est subitement pris d'une crise de folie, il se met à saccager l'espace d'accueil et est bloqué par des membres de la sécurité qui tentent de le contrôler) :

— Messieurs ! Tenez-le fermement et amenez-le au service psychiatrie !

— Très bien, docteur, mais donnez-lui un sédatif, nous ne pourrions pas l'emmener, il est intenable !

(Steve reçoit un anesthésiant, qui permet de le transporter. Pendant ce temps-là, Marc se trouve au restaurant de la Tour dans le XVème arrondissement de Paris. Les informations à la télévision relatent l'évènement en direct, et ce dernier quitte précipitamment le lieu et se rend directement à l'hôpital. Arrivé sur place, il interpelle le premier médecin qui se trouve devant lui) :

— Des nouvelles de ma famille, Docteur !

— Qui êtes-vous ?

— Marc Stern de la famille Stern et Courtin.

— Pour Claire et François Stern, leur pronostic vital est engagé, je ne peux me prononcer, pour le moment, Christine Stern est aussi dans un état grave, mais nous avons pu stopper l'hémorragie, et nous pourrions, dans peu de temps, avoir des informations supplémentaires, nous n'avons rien pu faire pour le bébé. Pour Noémie et Sandra Courtin, le décès a été constaté, il y a peu de temps, je suis désolé, monsieur Stern.

(Marc s'écroule et est rattrapé par le médecin, qui le tient fermement, ce dernier est transporté par un infirmier qui reçoit des consignes avant de l'emmener) :

— Emmenez-le en réanimation, et mettez-le sous surveillance médicale, je viendrai plus tard.

(Le lendemain, le premier à se réveiller est Marc, il ouvre les yeux et aperçoit Paul et Alain à son chevet) :

— Où suis-je ?

— À l'hôpital Cochin où tu as été admis, en réanimation, tu ne te souviens de rien ?

— Après avoir parlé au médecin, Paul, je n'ai plus aucun souvenir.

— Tu es ici, depuis hier soir, après avoir perdu connaissance. François et Claire sont sorties du bloc, l'opération s'est bien déroulée, Christine, aussi, mais ils sont encore sous soins intensifs. Le médecin refuse de se prononcer sur la suite, il nous dit de rester prudents. Steve est toujours interné dans le service psychiatrique de l'hôpital.

— C'est un cauchemar !

— S'il te plaît, Marc, ménage-toi. Le médecin nous a indiqué de ne pas te parler pour éviter un traumatisme qui pourrait détériorer ta santé.

— Qu'est-ce qu'il a, Steve ?

— Il est arrivé avant toi, à l'hôpital, où il a appris la mort de Noémie et Sandra, il a été pris de démence et a tout saccagé, et même la sécurité de l'hôpital n'a pas réussi à le tenir. Ils l'ont endormi avec un sédatif, il est interné avec une camisole.

— Merci d'être venus, vous deux, prenez soin de ma famille, s'il vous plaît.

— C'est aussi notre famille, Marc, tu n'as pas à nous remercier, on reste ici, jusqu'à ce que vous sortiez tous.

(Quelques semaines après l'attentat, le consortium se réunit, dans le plus grand secret, dans le IVème arrondissement de Lyon, à l'hôtel Croix-Rousse Hénou, privatisé, une propriété de Christian Belvis. Ils se réunissent la nuit, dans un brouillard d'hiver, l'atmosphère est tendue et la capitale se remet de cet événement tragique):

— Messieurs, les nouvelles sont très bonnes. Tout d'abord, l'attaque fut un succès. Nous avons détruit le dossier, avec toutes les preuves incluses et ne possédions qu'un seul exemplaire. Nous avons préféré le détruire, au lieu de vous laisser le consulter, par peur de conflits, entre vos organisations. Nous avons contacté nos partenaires, et ils ont renforcé leur sécurité, en cryptant les données. L'équipe qui a perpétré l'attaque est retourné en Italie, tout s'est bien passé. Comme nous, ils ont subi des perquisitions et des enquêtes, mais rien n'a pu les identifier, comme les auteurs de l'attaque, et enfin, la brigade est entièrement décimée, sauf François Stern, qui a survécu, mais n'a plus rien, plus de soutien, plus de preuves. Il sera bientôt mis à la retraite, par la police.

— J'aimerais qu'on ait des explications sur la mort de femmes et d'enfants, était-ce nécessaire Pascal ? On passe pour des monstres, alors qu'on a simplement demandé d'éliminer la brigade et de récupérer le dossier compromettant.

— Nous sommes en guerre, Fabien ! Il y a des dommages collatéraux ! Ils savaient qu'en nous attaquant, ils couraient à la catastrophe, qu'est-ce qu'on fait ? On se laisse couler, gentiment ? C'est bien fait pour leur gueule !

— De source proche, Gilles, l'équipe a simplement tenté d'éliminer la brigade, mais les fumigènes les ont gênés. Les personnes couraient en direction des cibles. Je suis informé par un homologue Italien qui me raconte qu'ils ont passé un sale quart d'heure avec leur patron, mais ils ont expliqué qu'ils n'avaient pas le choix.

— Ce sont des choses qui arrivent, Patrice, malheureusement, nous n'étions pas préparés à ces dommages collatéraux, mais nous n'avons pas poussé au meurtre d'innocents. C'est leur politique désastreuse qui a mené à ça, ne l'oublions pas.

— J'ai appris que vous aviez des membres de votre famille qui ont été touchés dans l'attaque ?

— Oui, Christian, ma belle-fille et ma petite fille y ont laissé la vie, et Steve est interné à l'hôpital où il est soigné pour démence.

— Ça doit être un choc pour vous, Georges ?

— Je suis dépité, Etienne, je l'ai prévenu, à plusieurs reprises, de ne pas s'en mêler, il a été têtu et a aidé François à monter ce dossier. Il a été avec le fils de Stern jusqu'à accéder aux fichiers, pour récupérer les preuves. Je savais

qu'il voulait me neutraliser, mais pas au point de compromettre la vie de sa famille. Il n'a qu'à s'en prendre à lui-même ! Je l'avais prévenu, cet imbécile ! Ma belle-fille et ma petite fille y ont laissé la vie, j'aurais préféré qu'il soit à leur place avec Stern !

— C'est justement le point négatif qui ressort de cette attaque, Georges. Nous n'avions pas prévu qu'ils soient absents, au début de la soirée, Marc Stern et lui. Les pertes de Steve vont le pousser à commettre un acte de vengeance, il faudra étroitement le surveiller, désormais.

— Vous n'avez rien à craindre, Pascal, il sait qu'il est fautif, il a du sang sur les mains, tout autant que nous tous. Il est faible et en cas de réponse de sa part, je m'en occuperai, personnellement. Il n'est rien et il n'a jamais été quelqu'un, simplement, un jeune stupide, qui prend de mauvaises décisions.

— Très bien, nous continuons notre développement à l'international, nos partenaires Italiens ont reçu notre compensation et des liens avec les organisations étrangères sont établis, avec la création d'un consortium Européen, en vue d'établir une force de dissuasion, contre les gouvernements qui refusent de coopérer. Nous ferons en sorte de renforcer notre présence, ou d'en créer une, dans les pays non pourvus d'organisations, similaires aux nôtres.

— Je crois qu'on se précipite un peu trop, Pascal, nous avons encore beaucoup de temps avant de crier victoire. Ils ne vont pas nous laisser imposer notre autorité, sans réagir. Agissons avec prudence. Il faut d'abord qu'on affermisse notre position dans ce pays, qui est la priorité de notre consortium, nos activités doivent être sécurisées.

— Il faut rapidement agir et sécuriser nos frontières, la concurrence avec les pays d'Asie et Américains sont une menace pour l'intégrité du consortium Européen. Croyez-moi, Florian, le plus dur est passé, j'ai mes informateurs. Si ça se déroule comme prévu, ces prochaines années, nous pourrions être la troisième force de ce pays, dépassant même les lobbys financiers. Si nous investissons dans des projets rentables, on installera le groupe dans une dimension internationale, voire mondiale.

— Nous sommes conscients que nous développer est primordial pour sécuriser nos affaires commerciales, mais je me méfie de ce calme, si soudain, restons prudents, tout de même.

— La prudence est une base dans notre milieu, Gilles. Cette réunion est terminée, la prochaine fois, je vous donnerai des nouvelles sur mes rencontres avec les chefs d'organisations étrangères.

(Une semaine après les attentats au palais du Luxembourg, Christine se réveille, pour le bonheur de Paul et Alain, qui sont présents, à ses côtés, elle tente de se lever, mais Alain met sa main sur son épaule) :

— Où suis-je, Paul ?

— À l'hôpital Cochin, à Paris, tu es sortie du coma et ton opération s'est bien déroulée. Marc arrive bientôt.

— Où sont Noémie et Sandra ?

— Noémie nous a quittés, avec Sandra, elles n'ont pas survécu...

(Alain baisse la tête et Paul tente de prendre la parole, mais Christine pleure un long moment, puis continue de demander) :

— Et Steve ?

— À la suite de l'annonce du décès de Noémie et Sandra, il est entré en démence et a tenté de saccager la salle d'attente. Il a été maîtrisé et endormi, il est interné, avec une camisole. Il est interdit de l'approcher, il ne parle plus, ne mange plus et ne fait que regarder le mur.

— François et Claire ?

— Ils s'en sont sorti. Marc est avec eux, ils sont encore dans le coma, mais le médecin voit du mieux. Tes parents sont venus plusieurs fois, et ta mère était auprès de toi, mais elle a dû rentrer, elle ne supportait plus de te voir dans cet état.

— Merci à vous d'être restés ici, Paul.

— Vous faites partie de notre famille.

(Marc se présente en salle de soins où se trouve son épouse, Paul et Alain quittent la pièce et referment la porte derrière eux) :

— Comment vas-tu, Christine ?

— Je suis un peu étourdie, et toi Marc ?

— Je ne me sentais pas la force de rentrer à la maison, sans toi, la fatigue accumulée par le travail et le choc de l'attaque... le médecin m'a demandé de rester ici et de me reposer, jusqu'à ce que mon état se stabilise. Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu étais enceinte ?

— Quoi ?

— Le médecin n'a rien pu faire pour sauver le bébé...

(Christine vient d'apprendre qu'elle était enceinte et ne peut s'empêcher de pleurer de nouveau, Marc la console et s'assied à ses côtés) :

— Tu as vu Steve ?

— J'ai pu insister auprès du médecin, lui disant qu'il devrait au moins pouvoir voir les gens qui doivent le soutenir, il a accepté, mais Steve est devenu méconnaissable. J'ai tenté de lui parler, mais il ne m'a même pas regardé, et ne fait que parler seul, face au mur.

— François et Claire ?

— Ils sont en réanimation, mais leur état est stable. La police surveille tout le quartier, afin de prévenir toute tentative d'en finir avec le dernier inspecteur, encore en vie.

— Ton père a senti une chose anormale, pendant la soirée, il disait que ce n'était pas normal que la sécurité soit aussi limitée, mais il pensait qu'ils étaient à l'extérieur de la salle.

— De quoi te souviens-tu ?

— C'est allé si vite... des fumigènes ont éclaté et des tirs ont résonné de partout, j'étais assise à côté de Noémie et Sandra, et d'un coup, elles se sont jetées sur moi. François a été touché, mais s'est jeté sur Claire, et l'a ramené vers nous, inconsciente, puis une balle m'a touchée, et j'ai perdu conscience.

— Est-ce que des événements t'ont paru étranges ?

— Pas particulièrement, mais François et la brigade discutaient de manière assez inhabituelle, et puis c'est arrivé, si soudainement.

— Repose-toi, tes parents arrivent. Je vais voir papa et maman, nous devons récupérer.

— Laisse Paul et Alain, à tes côtés, ils ont pris soin de nous, pendant tout ce temps !

— Ne t'en fais pas, Christine, ils sont comme mes petits frères, ils sont là, parce qu'ils font leur devoir, aussi. Je vais appeler Clara, pour lui donner des nouvelles.

(Quelques jours plus tard, Claire se réveille et François en fait de même. Le lendemain, sous le choc, ils vont mettre du temps à parler. Le médecin va faire des analyses, mais comprend qu'ils ne sont pas remis du choc, et préfère éloigner les gens, autour d'eux. Marc, Paul et Alain se rendent à leur chevet, avec l'autorisation du médecin, le lendemain, lorsqu'ils se décident à parler aux infirmières) :

— Que s'est-il passé ?

— Vous avez été amenés ici papa, à l'hôpital Cochin, avec Christine, Noémie et Sandra.

— Où est ta sœur ?

— C'était trop tard, maman, elle est morte dans l'ambulance, avec Sandra.

— Où est Steve ?

— Il est arrivé ici, en premier, le médecin lui a annoncé la nouvelle, il a été pris de démence et a commencé à saccager la salle d'accueil. Ils lui ont administré un sédatif, pour l'endormir. Il a été interné, avec une camisole. Depuis quelques jours, son état s'améliore, ils lui ont enlevé la camisole et le médecin lui a donné un stylo et un cahier qu'il a demandé pour écrire, et il ne fait que ça.

— Où est Christine ?

— Elle va mieux, son opération s'est bien déroulée, elle s'est réveillée avant vous. Justine et Frédéric sont avec elle, ils viendront vous voir, dès qu'ils auront terminés avec leur fille.

— Paul et Alain, que faites-vous ici ? Où est Clara ?

— Elle n'a pas supporté le choc et nous a envoyés ici, nous demandant de nous occuper de vous, Claire. Après la mort de Sandra et de papa, ce nouveau drame, elle s'est évanouie et le médecin lui a prescrit du repos, car son état reste fragile. Ludovic s'occupe d'elle et nous a demandé de venir ici, auprès de Steve, jusqu'à ce que tout rentre dans l'ordre.

— Merci à vous deux, vraiment, merci pour votre soutien dans de tels moments, Paul.

— On fait partie d'une même famille, c'est normal, François. On est inquiets pour Steve, le médecin ne sait pas s'il va s'en sortir.

— Prenez soin de lui et restez auprès de lui, parlez-lui, il ne faut pas qu'il reste seul !

— Oui, mais il est inerte, le médecin nous empêche de l'approcher, à part pour une brève visite, sans contact.

— Il vous entend, il faut juste prononcer les bonnes paroles et attirer son attention. Il va se rétablir, il est fort, mais l'accumulation des tragédies a été trop importante, pour lui.

— Très bien, Claire, nous y veillerons, est-ce que vous voulez quelque chose de votre maison ? Nous allons faire un tour chez Steve, pour nous occuper de son appartement.

— Oui, s'il te plaît Alain, apporte-moi mes affaires et celles de François, ces vêtements nous sont insupportables. Merci, mes petits, vous êtes adorables, Justine et Frédéric vont les rassembler et vous les apporterez, dès que possible.

— Pour moi, aussi, si ça ne vous gêne pas, Paul, et pour Christine, aussi, je vous laisse de quoi payer le taxi.

— Non, vraiment Marc, on est là pour vous, ça fait quelque temps que nous sommes ici, nous sommes habitués, laissez-nous juste faire notre devoir et nous occuper de notre famille.

(Les deux jeunes hommes quittent la pièce, en laissant Marc, au chevet de ses parents. François continue d'interroger son fils, sur les événements survenus à la suite de l'attaque. Claire ne cesse de pleurer par dépit, puis s'endort) ...

Chapitre 24 : Mission

(Le ministre de l'Intérieur, Jean Quercy, se déplace en personne, pour soutenir les victimes. L'hôpital Cochin est encerclé par la presse, qui souhaite interviewer l'unique inspecteur survivant de l'attaque, les policiers ont du mal à repousser la foule. Le ministre entre dans la chambre, quelques minutes plus tard, et trouve l'ensemble de la famille, en pleine discussion, avec le commissaire Lernis) :

— Nous aimerions rester, seul à seul, avec monsieur Stern, pouvez-vous nous octroyer un lieu où nous pourrions nous entretenir, en privé, docteur ?

— Très bien, monsieur.

— Jean, ils ont fait partie de l'enquête et connaissent tout de l'affaire, puisque ce sont eux qui ont monté le dossier, et non la brigade. Nous pouvons nous réunir, ici, ce n'est pas un problème.

— Comment se porte l'ambassadeur français, monsieur le ministre ?

— Il n'a pas survécu, Marc, le président a qualifié cet évènement d'« attaque terroriste », et des mesures de sécurité draconiennes ont été prises.

— Vous n'allez rien trouver, Lernis...

— Pourquoi cela, François ?

— L'organisation minutieuse et le délaissement de certains postes de sécurité par des policiers étaient flagrants. C'était un coup préparé, avec des personnes du gouvernement, on voulait nous liquider et c'était même une exécution organisée, puisque le dossier compromettant a été dérobé, et bizarrement, il n'en existe aucune copie, ou tout du moins, elle a été détruite.

— Il n'existe aucune copie du fichier vient du fait que le président a laissé le dossier, temporairement, pour la réunion des ambassadeurs. Une copie allait être effectuée, ensuite, et l'original mis sous scellé, à l'Élysée. Le président Rousseau sait que c'est une faute de ne pas avoir copié, au préalable, le dossier, mais personne n'aurait pu imaginer une attaque pareille !

— Ils le savaient, monsieur Quercy, j'en suis persuadé ! Ils ont dû convaincre le président de transmettre le dossier ou de suivre, je ne sais quel stratagème sadique, pour éviter que le dossier ne soit définitivement sous scellé.

— Cette situation me dépasse complètement. Comment a-t-on pu être aussi dépassé par cette criminalité qui ronge même les rouages de l'état ? Ma nièce assistait avec son mari à l'évènement et ont succombés à leurs blessures, je suis tout autant que vous, touché par cette histoire.

— Monsieur le Ministre, monsieur Lernis, j'aimerais vous montrer quelque chose d'important, veuillez me suivre.

(Les trois hommes se dirigent, accompagnés par une infirmière, vers la salle où Steve est interné. François est transféré, en fauteuil roulant, par Luc, et le ministre les suit) :

— J'imagine que le président doit être bousculé par cet évènement, monsieur Quercy ?

— Il a contacté tous les services de sécurité pour mettre la main sur eux, François, l'affaire a pris une ampleur telle, qu'il a décidé d'en parler à son

successeur, afin que son mandat soit une promesse de faire éliminer ce groupe, car sa réélection est désormais, compromise.

— C'est une affaire vouée à l'échec, le futur président est financé par le consortium, son parti a accepté d'étouffer l'affaire, mais j'ai peut-être une piste intéressante.

— Vous proposez quoi, monsieur Stern ?

(Arrivés devant la salle où Steve est interné, François pointe le doigt, en direction de son beau-fils. Ce dernier est en position assise, sur une chaise, et ne fait qu'écrire sur un cahier, le visage sombre et les cheveux ébouriffés) :

— Lui ! Il est sûrement en train de préparer sa vengeance, et il en fait une affaire personnelle.

— Qu'est-ce que vous entendez par là, Stern ?!

— Demandez au président de lui laisser la main libre, Quercy, vu qu'il peut ordonner une autorisation temporaire d'agir, en totale liberté, à certains espions des services de renseignements Français.

— Vous vous rendez compte de ce que vous me demandez ?!

— Vous savez bien qu'on ne peut plus les arrêter, Luc ! Le futur président est avec eux et ils vont s'occuper de nous mettre à la retraite, ils n'auront plus de force d'opposition, terminé !

— Qu'est-ce que vous voulez qu'on lui demande ? « S'il vous plaît, quelqu'un veut tuer, on peut le laisser faire ? ». Monsieur Stern, voyons !

— Demandez-lui de cacher son identité, jusqu'à ce qu'il termine ce qu'il doit faire.

— Je vais voir ce que je peux faire, mais à la fin, François, qu'est-ce qui lui arrivera ?

— Ça ne compte plus pour lui, il mourra probablement, Jean. Il soupçonne Georges Courtin d'être complice du meurtre de sa mère, depuis, il ne souhaite que se venger, et là, il a atteint le stade final, avec la mort de son épouse et de sa fille.

— Combien de temps ?

— Quatorze jours.

— Impossible, François ! Je vais demander maximum dix jours, si on trouve un accord, avec le président, c'est fou de demander une chose pareille !

(Luc est consterné par ce que vient de demander François, tandis que ce dernier sourit, content d'avoir pu obtenir une possibilité de protéger Steve, d'un obstacle de taille) :

— Oui, je tâcherai, avec mon fils, de rassembler les preuves, derrière lui, avec des agents prêts à le soutenir.

— Pour lui, nous pourrions lui accorder une dérogation temporaire, mais pour plusieurs personnes, c'est impossible, il devra gérer cela, tout seul.

— Très bien, nous allons en parler avec le président Rousseau. Si vous êtes apte, je veux que vous rentriez chez vous, le quartier sera plus facile à quadriller, cet hôpital est une cible facile, pour le dernier inspecteur de police, vivant. Une escorte militaire va vous transporter et surveiller la zone, emmenez tout le monde, dès que possible.

— J'espère qu'il va les réduire en miettes !

— Nous allons faire comme si nous n'avions rien entendu...Un policier, défendre un futur meurtrier... Allons-y, Luc, nous avons du pain sur la planche...

— Très bien, monsieur le ministre.

(Après le départ du ministre de l'Intérieur et du colonel Lernis, François retourne dans la chambre où la famille se prépare à partir de l'hôpital, le docteur Berthier arrive, quelques minutes plus tard) :

— Vos bilans sont satisfaisants, il vous faut, néanmoins, du repos. Vous pouvez rejoindre votre domicile, mais hors de question de faire une activité sportive ou professionnelle, qui menacerait votre santé. Il vous faut encore du repos et éviter tout surmenage.

— Et Steve, docteur ?

— Il reprend le dessus, néanmoins, Paul, il faut y aller en douceur. Il peut sortir, désormais, il avait simplement besoin d'un endroit où s'isoler. Il m'a expliqué qu'il ne voulait plus vivre et avait besoin de vider son esprit, il a pris le cahier et le stylo, pour exprimer ce qu'il ne peut dire, il était complètement désorienté.

— Il peut rentrer avec nous ?

— Écoutez, Marc, vous êtes sa famille et je peux comprendre que vous vouliez prendre soin de lui, mais essayez de le comprendre, il a failli mettre fin à ses jours, il a besoin d'aller à son domicile, seul, et d'être seul, pour l'instant.

— S'il faisait quelque chose de grave ?

— Même si c'était le cas, Madame Stern, vous ne pourriez rien faire. Je vais l'accompagner moi-même, à son domicile. La situation de cet homme m'a touché, d'autres patients n'ont pas tenu le choc, comme lui.

— On vous fait confiance, docteur, j'aimerais juste lui dire une chose, avant qu'il ne parte, puis, avec le reste de la famille, nous rentrons, Paul et Alain, inclus. Vous resterez avec nous à la maison, le temps que Steve se rétablisse.

— Suivez-moi, il est dans la salle de soins, au fond, à droite.

(François entre dans la pièce et murmure des propos, à l'oreille de son beau-fils, avant de repartir avec sa famille, à son domicile, encadré par une escorte et un hélicoptère, muni d'hommes armés qui surveillent la zone, sous une forte pluie) ...

Chapitre 25 : Italie

(Le ministre de l'Intérieur donne des directives, pour un plan de protection, visant tous les survivants, susceptibles de témoigner jusqu'au procès.

L'enquête suit son cours, le consortium continue son programme initial et construit son réseau, en Europe, et ainsi, structurer les activités, en signant des partenariats avec des mafias Russes et Chinoises. De son côté, Steve, depuis son domicile, prépare son plan et tous les équipements nécessaires, il se prépare à sortir de son domicile, il ouvre la porte et voit sa belle-mère, dans un fauteuil roulant, accompagnée d'un policier, qui la pousse jusqu'à l'entrée du salon) :

— Est-ce que ça vous va, ici, Madame Stern ?

— Oui, Fabrice, merci, attendez-moi à l'entrée, je vous prie, je n'en ai que pour quelques minutes.

— Très bien.

(Le policier quitte l'appartement et Steve accompagne Claire, vers le canapé du salon, elle demande de la prendre dans ses bras, ce qu'il fait et embrasse sa tête, avant de s'asseoir) :

— Je n'ai pas assisté à ta naissance, à l'hôpital, j'en ai souffert comme pas possible. Sandra et moi, nous étions comme des sœurs, dès l'âge de 5 ans, nous étions déjà inséparables, tout le temps ensemble. Parfois, on dormait même ensemble, lorsque l'une de nous deux avait peur, dans le noir. Je t'en supplie, mon enfant, je n'ai pas la force de t'embrasser les pieds pour te convaincre d'arrêter ça, tu es la seule personne qu'il me reste de Sandra, tu es pour François, le seul enfant qu'il voulait faire grandir, avec Marc.

— Claire, le processus est irréversible, je t'aime et tu es pour moi, la remplaçante idéale de maman. Je n'aurais pas rêvé mieux, comme beaux-parents. J'ai pu intercepter des communications, entre Georges et Pascal. Ils ont préparé un plan, après l'attaque du Palais du Luxembourg, visant à éliminer François, Marc, toi et moi, dans un avenir proche, lorsque le consortium sera conforté par le nouveau gouvernement, qui sera élu prochainement. Tuer ma mère, mon épouse et ma fille est une humiliation, pour moi, j'étais incapable de l'arrêter, étant trop jeune, à l'époque, je dois l'arrêter ou il détruira le reste de mon bonheur, sur terre. Qui peut l'arrêter, à part moi ? Plus personne ne prendra le risque de l'affronter, je suis le seul, capable de le faire.

— Tu es têtue comme ta mère, Georges, lui aussi, est comme ça. Je veux que tu me promettes une chose, que tu me reviennes, vivant. Même en prison, je prendrai soin de toi, jusqu'à la fin de mes jours, tu comprends, Steve, je ne veux pas te perdre, je ne le supporterais pas. Tu es le fruit d'un mariage entre le bien et le mal et tu prends un chemin, que, ni ta mère, ni moi, n'avions agréé. C'est ma fille qui est morte et ma petite fille, pourtant, je n'ai pas ce désir de vengeance, c'est la vie qu'on mène, il faut accepter les risques et continuer à avancer, mais ce que tu fais, ce n'est pas à toi de le faire. Laisse la justice effectuer son travail et ne gâche pas ta vie, pense à nous, jamais nous n'accepterions que tu sacrifies ta vie, pour nous protéger.

(Steve se lève et enlace sa belle-mère et l'embrasse encore sur le front, elle pleure fortement et il tente de la consoler, comme il peut) :

— Je te promets de faire mon possible pour m'en sortir. Si ce n'est pas le cas, sache que je vous aime, toi et François. Vous êtes avec Marc, la famille que j'ai toujours rêvé d'avoir, mais j'ai un passé que je dois régler, je ne peux pas me permettre de le laisser vivre. Je dois m'en aller, embrasse le reste de ma famille. J'ai une dernière faveur à te demander...

— Oui ? Dis-moi, mon bébé...

— Si je ne m'en sors pas, enterre-moi auprès de Noémie et Sandra, au cimetière de Passy, aux côtés de maman, aussi.

(Claire pleure, par dépit, elle met sa main sur son visage, Steve l'embrasse sur la tête, prend son sac et ouvre la porte. Il demande au policier, posté à l'extérieur, de raccompagner sa belle-mère. Tout est prêt pour le plan, il prend l'avion, à l'aéroport Roissy Charles de Gaulle, direction Palerme. Il atterrit à l'aéroport Falcone-Borsellino, où il loue un véhicule, puis se rend dans un hangar où des armes ont été déposés par des contacts, au sein de la police Italienne, puis se rend devant un château. Une nuit glaciale, accompagnée d'un brouillard, cache sa présence, habillé d'une combinaison noire, et cagoulé, il traverse la forêt qui jouxte le château en question. La porte principale est bien gardée. Il passe par une entrée secondaire où sont postés deux gardes, il les élimine avec un pistolet silencieux, puis passe par plusieurs pièces, mais toujours en surveillant les allées et venues. Un dîner se déroule dans la suite principale et Steve fait un petit cercle sur le verre de la fenêtre du balcon, il s'introduit discrètement, en crochétant la poignée de porte. Il envoie une grenade fumigène et les personnes présentes voient l'arrivée du tueur, qui va éliminer 20 personnes, avec une mitrailleuse automatique, il trouve un individu caché dans une pièce, à côté, avec trois adolescents, autour de lui) :

— Pourriture !

— Vous parlez français ? C'est une bonne nouvelle, qui sont les personnes impliquées au Palais du Luxembourg ?

— Va mourir, espèce de clochard !

(Steve sort une pince de sa sacoche, lui coupe un doigt, puis met un chiffon dans sa bouche, puis l'enlève, une fois le bruit atténué, sous les pleurs des enfants de ce dernier, qui sont attachés) :

— Tu vas parler ou je coupe tous tes doigts ? Et tes enfants, ensuite, ou devrais-je commencer par eux ?

— S'il te plaît ! Pas eux ! Je te donne tout ce que tu veux, de l'argent, des femmes, tu auras une vie de rêve !

— Donne-moi les noms des commanditaires responsables de l'attaque, ainsi que les dirigeants des opérations !

— Et, qu'est-ce qui se passe pour moi, après ?

(Steve tire une balle dans la tête d'un des enfants, qui s'écroule et tombe de sa chaise. Le chiffon empêche le dirigeant de donner l'alerte) :

— Donne-moi des noms !

— Plusieurs entités sont impliquées, les « Fratteli » de Palerme, les « Minosi » de Naples, les « Butrogi » de Rome, les « Potizis » de Turin et les « Soteli » de Florence.

— Autre chose ?

— Les dirigeants des cinq organisations sont impliqués et ont organisé l'attaque, le commissaire, Paulo Trattoni, le cerveau de l'opération, a coordonné la liaison, entre Rome et Paris, Enrico Relis est le chef de l'escadron et de la famille « Butrogi » de Rome, et le cerveau des opérations d'attaques.

— Qui sont les personnes qui vous ont aidés, à Paris ?

— Je ne sais pas, je vous assure que je ne sais pas...

(Steve lui met une balle, à bout portant, dans la tête de l'autre adolescent, et met sa main sur sa bouche, pour l'empêcher de donner l'alerte, encore une fois) :

— Alors ! Tu vas cracher le morceau ou je termine avec les autres ? Il ne te reste plus qu'une fille, dépêche-toi ! Je n'ai pas de temps à perdre avec toi !

— Je jure sur ma vie que je ne sais pas ! Les seuls informés sont le commissaire qui s'occupe de la coordination, entre Paris et Rome, et Enrico, le chef de la famille « Butrogi ». À part eux, personne n'est au courant pour les opérations, à Paris.

(Steve met une balle dans la tête du dernier enfant, une adolescente de 19 ans, qui elle aussi, s'écroule aux côtés de son père. Ce dernier crie de souffrance et Steve recharge son arme) :

— Pourquoi tu as fait ça, espèce de pourriture !!!

— Tu ne pensais tout de même pas que j'allais laisser des déchets de votre genre, vivre encore sur terre ? Soyez maudits ! Vous et votre famille de corrompus !

(Steve l'exécute, d'une balle en pleine tête, et jette les corps dans une chambre, pour ne pas éveiller les soupçons, puis prend la route pour Naples, une célèbre et dangereuse organisation siège dans leur quartier général, situé dans une villa de luxe, en haut d'une colline de Bracigliano, à l'est de Naples. Alessandro Minosi dirige depuis un siècle, l'organisation, d'une main de fer. Steve, en arrivant sur place, commence par liquider les gardes de la seconde entrée, en pleine journée, mais le lieu est isolé, ce qui lui permet d'agir sans éveiller les autorités de la ville. Il entre par un accès souterrain où deux individus surveillent une porte d'entrée. Il les élimine discrètement et accède à une salle où un homme, accompagné de deux femmes, est en train de boire un cocktail et rire aux éclats) :

— Vous parlez français ?

—

(Steve les menotte et monte à l'étage, afin de chercher un membre de sa famille. Il pointe son arme dans le dos d'une femme qui venait d'entrer et lui ordonne de descendre au sous-sol. Il s'apprête à lui tirer une balle dans la tête, afin de contraindre cet homme à parler, cette dernière tente de communiquer avec son ravisseur, en levant les bras) :

— Non ! Attendez ! Je vais vous aider, monsieur.

— Vous parlez français !

- Ma mère est française et j'ai étudié à Nice, plusieurs années.
- Je me moque de vos histoires ! Qu'est-ce que vous avez à dire ?
- Tout !
- Chiudi la bocca !!!!
- Fetenti ! Je m'occupe des affaires administratives de l'organisation, si vous me laissez la vie sauve, ainsi qu'à mes enfants, je vous donne tout !
- Où se situent les données de l'organisation ?
- Dans la chambre secrète, ici, au sous-sol, je vous dénonce aussi ceux qui étaient impliqués dans l'attaque de Paris.
- Intéressant, lui, il a fait quoi, dans l'histoire ?
- Rien ! C'est un gros tas de graisse ! J'attendais que mes enfants grandissent, pour le quitter, vous pouvez même le liquider, tout de suite, si vous voulez !

(Steve lui met une balle dans la tête, il s'écroule sur les femmes qu'il a éliminé, auparavant, puis accède à la pièce, avec la dirigeante, et extrait les documents de l'ordinateur central, en la menottant sur une chaise, dans la pièce.

Après avoir soutiré les informations nécessaires, il tue Rosalia, à bout portant, puis accélère le pas et démarre son véhicule. Il arrive à Rome, dans la ville de Tufello Municipio III, un bâtiment flambant neuf, en plein centre-ville, il accède par le toit, en sautant et pénètre par la porte, qui donne aux appartements supérieurs. La moitié de l'équipe de sécurité est déjà neutralisée, il en profite pour couper les communications et entre dans l'appartement. Il contourne, se cache et analyse leurs mouvements, afin de créer la panique et éliminer, dans la confusion. Il découvre que le commissaire Paulo Trattoni et Enrico Relis Butrogi sont ensemble, il les tient en joue, il s'assied sur le canapé, en face d'eux, et pointe son arme, dans leur direction) :

- C'est une belle prise ! Je ne m'attendais pas à vous trouver, ensemble, ici...
- Je pense qu'il est mieux pour vous de ne pas vous en prendre à moi, Steve !
- Vous parlez Français, en plus, monsieur le commissaire ? Ce n'est pourtant pas mon anniversaire...
- Paulo, le ha facto lui ?!!
- Lui, apparemment, non.
- Qu'est-ce que vous voulez, monsieur Courtin ?!
- Le nom des intermédiaires Français.
- Vous les connaissez déjà.
- Ne vous moquez pas de moi, Trattoni ! Je sais que vous essayez de gagner du temps, c'est inutile, j'ai coupé toutes les communications.
- À quoi me servirait de parler, alors ?
- Faire votre boulot, correctement, pour une fois ! Ça ne vous tente pas d'être honnête, avant de mourir ? De toute façon, vous allez y rester...
- Le secrétaire d'état, Ferdinand Martin, était impliqué dans nos affaires, il était de mèche avec Langole Pascal, et avec moi-même, nous avons créés...

(Steve coupe la parole du commissaire, en mettant une balle dans la tête d'Enrico Relis Butrogi, qui s'écroule sur le sol) :

— Continuez, je vous prie, il n'était pas utile à la discussion, alors, il vaut mieux gagner du temps.

— Nous avons créés cette liaison pour contrôler le trafic d'armes, entre l'Italie et la France, pour financer le parti « Force et valeurs », et le parti « Victoria Italia ». Des partis nationalistes, censés apporter aux deux nations, leur renommée d'avant-guerre.

— Existe-t-il des documents prouvant ce que vous dites ?!

— Dans ma poche, une clé donne accès à un coffre d'une banque, dans laquelle je classe toutes les données, en cas l'où on essaye de me liquider, soyez bons envers ma famille, ils ne sont pas au courant, pour ma double vie, vérifiez par vous-même.

— Aucun survivant, Paulo, vous êtes pour moi, une herbe pourrie qu'il faut détruire à la racine, et nettoyer l'Europe, des individus comme vous !

(Il élimine le commissaire et termine sa mission, à Rome, avec succès, il récupère tous les corps et les jette dans une chambre, afin d'avoir le temps nécessaire pour fuir. Il localise la pièce où sont stockés les serveurs et infiltre leur réseau, éliminant au préalable tous les membres présents, avant de rassembler les preuves sur son smartphone. Steve débarque ensuite à Florence, Villamagna, à l'est de la ville, en début de nuit, la maison du quartier général, située en plein milieu d'une forêt. Il pénètre dans l'arrière-cour où est située l'appartement d'Alfonzo Soteli, puis élimine les gardes, devant la porte arrière et entre dans la pièce, où le dirigeant discute au téléphone. Son garde du corps est assis sur le canapé, en voyant Steve, il se lève tout d'un coup et provoque en duel, à mains nues. Le scientifique accepte le défi, range son arme et l'affronte, directement. L'individu ne tient pas une minute, face à la puissance que dégage Steve, qui lui brise un bras et un genou, avec un rapide enchaînement de coups de poings et de pieds. Il sort son arme et lui tire une balle dans la tête, il braque ensuite son arme sur le dirigeant qui lève les mains et fait tomber son smartphone) :

— Assieds-toi, Soteli, tu parles français, apparemment...

— Mais qu'est-ce que tu veux Steve, bon sang ?!

— Donne-moi le nom des organisations impliquées en Europe !

— Je n'en sais rien ! C'est le commissaire qui gère ce genre de choses, Enrico Butrogi servait d'intermédiaire, entre le commissaire et les organisations, ainsi que les personnes qui étaient de mèche avec le gouvernement Français.

— Tu dois sûrement avoir des noms de politiciens ?

— Tu vas me tuer, de toute façon, à quoi ça sert que je parle Steve ?

— Peut-être épargner ta famille, au moins, tu leur sauveras la vie !

— Je préfère les voir morts, plutôt que vivre dans la honte d'avoir un père qui balance ! Va en enfer, toi et ton père ! Tu n'avais qu'à protéger ta bouffonne et ta mioche, correctement ! Espèce de bras cassé !

(Steve range son arme et agrippe ce dernier par le cou, qui tente de se débattre, il lui brise les deux jambes, les bras et le suspend par le cou, avec une corde, attendant de le voir succomber dans d'atroces souffrances, puis

il place tous les corps dans cette pièce, et prend son véhicule. Turin est la dernière destination Italienne. La dernière organisation siège non loin du centre-ville, à Pian Del Lot, dans une villa où la sécurité est doublée. Il se déplace par le toit, évitant d'éveiller les soupçons, puis élimine tous les gardes, et arrive dans la pièce où il jette une grenade fumigène, puis élimine toutes les personnes, en ne laissant que Claudio Potizis. Il le fait asseoir, puis défonce la porte des toilettes et tire par les cheveux, sa femme et ses deux filles, qui étaient cachées et les jette sur le sol, il les attache avec une corde aux poignets, à côté du père de famille) :

— Quelqu'un parmi vous parle-t-il français ?

— Moi ! Je suis Carla Potizis, et j'ai appris le français, à l'école, je peux parler et traduire...

— Demande à ton père de me dire l'emplacement des fichiers de l'organisation !

(Carla traduit les demandes de Steve à ce dernier, qui se retourne vers lui, sur le dos et lui crache au visage, il s'essuie et élimine Claudio, puis s'apprête à tirer une balle dans la tête de sa fille) :

— Attendez ! Mon père me faisait traduire les documents, en français, qu'il recevait de la part des organisations françaises, je suis sûre que les autres données sont là-bas, aussi.

— Où est la clé et comment on y accède ?

— La clé est sur lui, on y accède directement, par le sous-sol, une trappe s'ouvre de ma chambre et mène vers la pièce où sont stockées les données.

(Steve l'élimine, d'une balle dans la tête et récupère la clé, il entre dans la chambre de la jeune fille et entrecroise les corps, avant de récolter les données, toujours sur son smartphone, il les transfère vers la boîte mail de l'entreprise Courstern, afin de les stocker, puis se dirige vers son véhicule, sous une pluie battante et un temps orageux)...

Chapitre 26 : France

(La police Italienne entre en alerte maximale, trois jours après le début des hostilités, et se met à la poursuite de Steve. Il laisse dans la chambre d'hôtel, un membre de l'organisation avec des preuves, afin de gagner du temps. Il reprend la route, à bord d'une Peugeot 408 G.T.I, noir métallisé, qu'il a récupérée dans un parking, à Vintimille, puis se dirige vers Nice.

Steve roule et se sent épuisé par la traversée de l'Italie, il se décide à prendre une pause de quelques heures, dans une aire de repos, avant de repartir pour terminer sa « mission », arrivé à la frontière française, il subit un contrôle de police, après le péage de La Turbie) :

— Bonjour, papiers du véhicule, s'il vous plaît.

— Un instant...Les voici.

— Vous vous êtes rendu en Italie pour quelle raison ?

— Affaires, je suis chef d'entreprise.

— Descendez du véhicule, monsieur.

— Quelque chose ne va pas ?

— Nous allons fouiller le véhicule, ouvrez le coffre, je vous prie.

— Très bien.

(Les policiers fouillent Steve et le véhicule, mais ne trouvent rien, il s'est débarrassé des armes, avant de prendre la route, le policier écoute les informations transmises sur son transmetteur interne) :

— J'aimerais savoir ce qui se passe, monsieur ?

— La police Italienne nous signale qu'un individu a perpétré des crimes, en Italie, nous effectuons un contrôle renforcé des frontières, afin d'intercepter l'individu en question, qui selon les dernières informations, se dirige vers la France.

— Très bien, je vais patienter, alors.

(Le policier prend son téléphone, Steve est stressé, l'agent de police se dirige ensuite vers le véhicule et sort son arme de service, il ordonne à Steve de mettre les mains sur le tableau de bord, il est cerné et s'exécute, il est emmené dans le véhicule et transporté dans le commissariat, le plus proche de la frontière Française) :

— Restez calme et tout va bien se passer Steve.

— Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? C'est inadmissible !

— Je vais vous emmener dans un endroit où vous pourrez prendre du repos et où vous pourrez être caché du tumulte, en attendant que la police Italienne cesse les recherches, dans la région, demain matin, vous prendrez la route pour votre « mission ».

— Vous avez été prévenus ?!

— Nous sommes au courant, oui, nous allons vous mettre en lieu sûr Steve. La mise en scène était pour le poste de garde, qui doit faire un compte rendu aux postes frontières et éviter un conflit, avec la justice Italienne.

— Très bien.

(Steve décide de prendre du repos, à Cantaron, un lieu proche de Nice où la police lui a permis de s'installer, temporairement, une auberge où il est

bien accueilli par les hôtes, qui sont d'anciens agents de police. Pendant ce temps, le lieutenant Lernis rend visite à François à son domicile, ou il est accompagné par Claire, dans le bureau du dernier étage, il ferme la porte et s'assied en face de François) :

— J'ai reçu des informations sur Steve, des policiers à la frontière m'ont prévenu qu'un individu correspondait au profil, et je leur ai donné l'ordre de le mettre à l'abri.

— Il m'a aussi envoyé un courriel, avec les coordonnées d'une banque, à Rome, où sont supposées se trouver des informations importantes, l'un de mes contacts en Italie est sur place, en train de perquisitionner les coffres secrets.

— Bon boulot François. Il a effectué tout ça en moins de trois jours, c'est impressionnant ! Nous allons déplacer les unités de police et les concentrer uniquement, au siège du consortium, à Montparnasse, permettre à Steve, dans un premier temps, d'agir sur ses cibles, sans les dispositifs de police, et affaiblir la poursuite à son encontre, dans toute la France.

(Le consortium se réunit en urgence à Bourges, au sein d'une villa, à Sainte-Hélène, appartenant à la famille Touravi, l'ensemble des convives sont crispés et se regardent d'un air hostile, avant que Pascal ne prenne la parole) :

— Messieurs, nous allons déplacer les documents confidentiels, vers la Suisse, Toutes les personnes ici connaîtront le lieu, mais l'accès sera autorisé, simplement par vote, à l'unanimité. Mes contacts, au ministère de la défense, empêcheront les services de sécurité de fouiller ou perquisitionner le camion. Le deuxième point important est la série d'attaques, contre les organisations Italiennes, au cours desquelles les plus connues, et celles avec lesquelles nous sommes en collaboration ont été décimés, et un suspect a été arrêté. J'ai reçu ces informations d'un contact au gouvernement qui est sur l'enquête.

— C'est le fils de Georges, ça, il a décidé de nous éliminer !

— Il est encore à l'hôpital, au service psychiatrie, Christian, il ne peut pas faire ça, en si peu de temps, vu son état psychologique. J'ai un contact qui m'a confirmé sa présence sur le lieu, je vais redemander une vérification.

— Le mode opératoire est carrément militaire, cet individu a réussi à faire ça, en 3 jours, un record !

— L'individu en question est couvert par la police, Pascal.

— Comment sais-tu cela, Georges ?

— La police Italienne est habituée, avec les organisations criminelles, elle sait agir rapidement, sa lenteur et son silence en disent long. Même la presse, si friande de ces affaires, n'a rapporté les faits, que trois jours plus tard. S'il s'agit de Steve, j'en doute fort, il ne connaît pas assez bien l'Italie, pour programmer une attaque aussi rapide. C'est un agent secret du gouvernement Italien, qui élimine sous son aval, à la suite de la mort de leur ambassadeur et des inspecteurs de police, lors de la cérémonie.

— On envoie des hommes le rechercher, Pascal ?

— J'y ai réfléchi, Fabien, il n'a plus donné signe de vie, depuis Turin, il doit être à la frontière française. J'ai envoyé une équipe qui remontera sa trace, de Palerme jusqu'à Turin, puis la frontière française. Ils seront postés dans cette

zone de recherches. Au signal, ils lui tomberont dessus et si aucun mouvement n'est constaté, ils reviendront.

— Où sont-ils, pour l'instant ?

— À Nice, ils sont postés en attendant les ordres, Etienne.

— Qu'est-ce qu'on fait, nous, Pascal ?

— Vous n'avez rien à craindre, pour le moment, Patrice, une équipe est à ses trousses. Restez dans vos bases et doublez la sécurité, nous l'attraperons, avant qu'il ne passe la frontière française. La réunion est à présent terminée, concentrez-vous sur les activités à venir. Le transport sensible s'opérera dans, à peu près, quatre jours, il partira de Paris pour se rendre à Genève, où seront stockés les documents et nos brevets technologiques.

(Steve prépare la deuxième partie de sa « mission » et décide de remonter jusqu'à Paris, en attaquant par ordre aléatoire, afin de brouiller les pistes. Il débute par l'organisation « Mercis », située à Aix-en-Provence, dans un ensemble de dix villas, appartenant à l'organisation. Il neutralise la garde de la première maison, devant lui, escalade avec discrétion et à l'aide d'une arme silencieuse, élimine la sécurité, devant l'entrée. Il grimpe ensuite vers le balcon puis ouvre la grande porte vitrée, et tire une balle dans la tête de chaque individu dans leur lit, en plein sommeil. Il traverse, en descendant de la villa, la cour où sont postés deux gardes, qu'il élimine avec son pistolet silencieux, puis traverse un couloir, entre les deux villas. Un garde surveille l'entrée, il est neutralisé et Steve grimpe, encore une fois, par le balcon arrière. Il trouve Matthieu Menusi, son épouse et leurs enfants, réunis dans une pièce, il grimpe et se cache pour ne pas être aperçu. Il fait un bruit pour faire sortir l'un des enfants, qui ouvre la porte du balcon. Il braque son arme sur lui et pénètre à l'intérieur de la pièce où il élimine l'autre enfant, puis les fait asseoir sur le canapé, tout en gardant son arme sur la tempe de son otage) :

— Steve ! Tu as toutes les organisations sur le dos, tu ne tiendras pas longtemps et ta famille va mordre la poussière, espèce de pourriture !

— Assis ! Donne l'alerte et je tire sur ta femme et tes enfants Matthieu, assis, j'ai dit !!!

— Qu'est-ce qu'on a à voir, nous ? Nous ne sommes pas au courant de vos affaires, libérez-nous, avec mes enfants, mon père est un homme très riche, vous aurez ce que vous voulez...

— Vous allez vous taire Olivia ! Combien d'hommes dans le périmètre, Matthieu ? !

— ...

(Steve attache le reste des membres de la famille et leur met un chiffon dans la bouche, puis décide de neutraliser l'ensemble des individus dans la zone, de maison en maison, il effectue une tuerie de masse. Il repart dans la pièce principale où se situe le reste des membres de la famille, il enlève le chiffon de la bouche du dirigeant) :

— Bien ! Maintenant, dis-moi où se trouve la famille de Pascal ?

— Je n'en sais rien, bon sang ! C'est quoi, le rapport avec moi ?

(Steve assassine un otage de sang-froid, il tombe de sa chaise, Matthieu crie de panique et son épouse pleure, en sautant sur sa chaise) :

— Mauvaise réponse !

— Je ne sais pas, je...

(Steve braque l'arme sur la fille du dirigeant) :

— Attends ! Ils sont chez sa belle-famille, à Cassis, près de Marseille, l'adresse est sur les courriels reçus sur mon pc portable, le code c'est C-O-F-2-1-0-0, tout en majuscule. Laisse juste ma femme, mon enfant et mes parents en vie, et je jure que je te donne les noms de ceux impliqués au gouvernement !

— Je t'écoute ?

— Le parti politique « Force et valeurs » est financé par le consortium, les députés de notre région sont impliqués dans les actes terroristes, de Madrid et Londres, j'ai toute la liste secrète, au sous-sol de cette maison !

— Comment on y accède ?

— Laisse-moi...

(Il braque son arme encore une fois sur sa fille) :

— Attends, bon sang ! Le code d'accès se trouve dans l'ordinateur, dans une autre pièce, au sous-sol, le mot de passe est C-O-F-2-4-2-6-5-0-3-5.

(Steve se rend devant l'ordinateur et tape le code, il trouve toutes les données qui l'intéresse, des preuves gardées secrètement par Matthieu, qui possède aussi des données sur les contrats de meurtre et aperçoit le nom de son oncle, Éric, ainsi que ses grands-parents) :

— Vraiment des pourritures !

(Le scientifique élimine le reste de la famille et prend la route, direction Cassis. Alertés par Pascal Langole, les trois dirigeants des organisations « Dubois », « Mercande » et « Belvis » se réfugient dans la panique, à Lyon, au IVème arrondissement. Une garde impressionnante surveille les lieux, Steve arrive le lendemain sur place, et traverse le parc, pour accéder à l'arrière du bâtiment. Il entre par l'arrière-cour où sont postés deux gardes, surveillant les alentours, il les neutralise puis accède en grimpant discrètement, avec le même mode opératoire, dans la pièce où sont situés, Patrice Dubois, Gilles Mercande et Christian Belvis, qui sont en train de discuter, autour d'une table. Il observe aux alentours et trouve la pièce où se situe la famille des trois dirigeants, mais continue de rechercher toutes ses cibles, avant de terminer par l'équipe dirigeante. Steve utilise un talkie qu'il trouve sur un membre de l'organisation pour se faire passer pour le chef de la sécurité et ordonne de surveiller le rez-de-chaussée. Il neutralise l'ensemble des individus et va ensuite chercher les familles et leur ordonne, en les braquant, de le suivre vers l'appartement des dirigeants. Gilles ouvre la porte et voit sa famille braquée par Steve) :

— C'est qui cet homme, Gilles ?

— Béatrice ! Tout va bien se passer.

— Comment t'a fait pour arriver ici, en si peu de temps, Steve ?

— Asseyez-vous et que personne ne bouge !

(Steve attache l'ensemble des personnes présentes et commence à interroger les membres dirigeants du consortium) :

— Il me faut la liste des organisations qui travaillent pour vous, en France, Patrice.

— Soit maudit, Steve ! C'est Pascal et ton père qui sont fautifs, on n'en a rien à carrer de vos histoires pourries !

(Steve exécute les trois mères de famille, d'une balle en pleine tête, elles s'écroulent sur le sol et le sang gicle sur le visage des dirigeants, qui sont horrifiés par la scène qui se déroule) :

— T'a pas compris encore, imbécile ? Tu me donnes l'information ou je termine par les gosses !

— Va au diable, Courtin ! Je lui ai dit, à ton père, qu'il fallait te tuer, mais il a fait du sentimentalisme, je vais te dire un truc, avant de crever ! Ta mère était une clocharde qui a voulu monter la tête de ton père, et elle a eu ce qu'elle méritait, on s'est occupé aussi de tes grands-parents et les miens viendront te chercher, espèce de rat !

(Steve élimine l'ensemble des personnes restantes. Deux organisations, « Menusi » à Nantes, et « Touravi », à Orléans, une dernière étape de sa mission, hors de la capitale. La première, un ensemble de villas où se situe la famille Menusi est installée dans la maison du milieu, entourée des autres villas, des familles du chef de l'organisation. Il décide de se reposer plusieurs heures et intervient, en fin d'après-midi, le 6^e jour de sa mission, en commençant par éliminer deux gardes, à l'arrière-cour, comme pour les précédents modes opératoires, il pénètre dans la maison d'en haut, en face de l'appartement, par le balcon. Il entre discrètement et trouve Florian et son épouse, en train de discuter dans la cuisine. Personne n'est avec eux, il tue l'épouse et termine par le dirigeant, d'une balle à bout portant, en pleine tête. Il accède ensuite aux autres villas, par un circuit habituel, vu qu'il a déjà atteint sa cible, il massacre toutes les personnes présentes et prend la route, puis reçoit un appel téléphonique, au volant de son véhicule) :

— C'est qui ?!

— Arrête ton merdier, Steve ! J'ai mis une décennie à construire ce foutu consortium et tu détruis tout ! Je te jure que si je te mets la main dessus, je vais t'en faire baver !

— Attends-moi, Georges, je m'occupe de tes collègues et j'arrive ! Envoie un de tes hommes et il finira, soit en prison, soit au cimetière, attend sagement que je vienne te régler ton compte !

— Mais tu te prends pour qui, à faire le super-héros ? Personne n'en a rien à carrer de ton action de justice ! Le petit Steve n'est pas content que son épouse et sa fille aient péri, mais c'est ta faute, abruti ! Je t'ai dit de ne pas t'en mêler !

— Garde ta salive pour notre rencontre...

(Steve raccroche et détruit le téléphone, au risque de se faire repérer par le consortium, il possède plusieurs téléphones, non activés, il allume un autre smartphone, avec un nouveau numéro, puis contacte Lernis dans la foulée, qui décroche au bout de deux tonalités) :

— Qu'est-ce que ça donne à Paris Luc ?!

— Pour l'instant, ils ne bougent pas, Steve, on a quadrillé leur zone et mis sur écoute leurs conversations, il te reste quoi, à faire ?

— Envoie deux hommes au 2 rue Caulaincourt, dans le XVIIIème arrondissement de Paris, dans exactement 4 heures.

— Bon sang, mais tu vas me dire ce que tu...

(Steve raccroche et poursuit sa mission. Il arrive à Orléans, au « Château de bel air », bien gardé. Cette fois-ci, il décide de passer par l'entrée principale. Il riposte efficacement, en tuant tous les gardes, couvert par chaque obstacle et véhicule qui le protègent des rafales de balles. Denis et sa famille se regroupent dans la pièce principale et les gardes surveillent. Il monte au dernier étage, éliminant tout sur son passage, il ouvre la porte et lance une grenade fumigène, créant une confusion. Il entre et élimine toute la garde, puis accède à la chambre et Denis le supplie d'épargner ses enfants, il les élimine d'abord, avant de tuer son épouse et termine par ce dernier. Six jours sont passés depuis le début de son périple, jusqu'à son point final. Avant de rentrer à Paris, il veut intercepter le camion où sont stockés les documents du consortium. Sur une route nationale, le convoi de trois véhicules roule lentement, et Steve, avec une mitrailleuse, tire sur le véhicule arrière. Ils s'arrêtent en pleine route et les passagers avant du véhicule sortent, mais sont mitraillés, à leur tour. Le chauffeur est sorti à son tour et éliminé, alors qu'il tentait de mitrailler Steve. Ce dernier prend la fourgonnette puis se rend à l'adresse indiquée, à Lernis, deux hommes s'arrêtent, à côté de lui) :

— Emmenez ce véhicule à la préfecture de Police.

— Oh, bon sang, Steve ! Tu mériterais une médaille, pour ça, tu as besoin d'autre chose ?

— Dites au commissaire Lernis qu'il ordonne l'évacuation des lieux, dans lesquels je veux me rendre et qu'il me laisse le temps d'en terminer, au manoir de Georges.

— Très bien, bon courage !

(Steve approche du bâtiment de son domicile où sont postés deux hommes armés. Il les élimine et grimpe du côté du balcon puis observe à l'intérieur de son appartement et aperçoit Paul, tenu en joue, et interrogé. Il ouvre discrètement la fenêtre du balcon et tue les ravisseurs, d'une balle dans la tête) :

— Steve !

— Qu'est-ce que tu fais ici ?!

— Tu sais bien que le chemin que tu as emprunté est sans retour, tu as choisi de tomber dans leur piège et de détruire ta vie ?!!!

— Il est inconcevable que Georges et moi soyons vivants, sur cette terre, soit il m'enterre, soit je l'enterre.

— Il ne te restes que quelques heures, avant que la police ne te tombe dessus. J'espère que tu t'en sortiras, nous serons avec toi !

— Une fois que tu auras donné ça à François, tu rentres à Lyon, avec Alain. Tu dis aussi à tante Clara de ne plus approcher la capitale, un bon moment.

— D'accord, on espère que tu vas t'en sortir, à bientôt, Steve !

(Au domicile de la famille Stern, la situation est tendue. L'arrivée de Paul ne va pas arranger les choses, il assiste à une dispute, entre les membres de la famille, alors qu'il rentre, 45 minutes après avoir quitté Steve) :

— Vous voulez que je fasse quoi, l'arrêter ? Il est hors de question de lui mettre la main dessus, maintenant ! Il prendra perpétuité, lorsqu'ils vont remonter jusqu'à lui. Il fait du bon boulot, il mériterait d'être décoré pour tout ce qu'il fait, il rend service à ce pays !

— Tu n'as pas idée des problèmes dans lesquels tu l'as mis, papa ! C'est Steve, un membre de la famille. Ils vont le tuer ou le mettre en prison, et tu veux qu'on reste là, à ne rien faire ! Où est-ce que tu étais, Paul ?

— Je suis allé chez Steve, en esquivant la garde, Marc, c'est trop tard, il est allé terminer sa mission...

— Tu l'as rencontré ?

— Oui, Claire, je suis arrivé à son domicile et des hommes armés me sont tombés dessus, voulant mettre la main sur Steve. Ils étaient en train de m'interroger, quand, soudain, il est apparu et les a éliminés.

— Comment est-ce qu'il va, Paul ?

— Il a quelques blessures légères et un visage, exténué, mais il a l'air de tenir, Marc. François, il t'a donné tous les documents nécessaires dans cette clé U.S.B.

— Je vais l'empêcher de continuer ! Il est hors de question que je le laisse bousiller sa vie !

— Tu ne feras que t'opposer entre lui et sa volonté, laisse-le, Marc !

(La mission de Steve touche à sa fin. Il commence par l'organisation « Landin » située dans le XIIIème arrondissement, boulevard Vincent Auriol. Un immeuble résidentiel abrite toutes les grosses têtes de l'organisation. Il réussit à infiltrer le bâtiment par un stratagème habile, donne un signal de sa présence, d'un côté du bâtiment, par les transmetteurs, afin de faire diversion, réunit la majorité des membres de la sécurité et les élimine. Le reste des gardes se situe au dernier étage. Arrivé à la pièce principale où Fabien s'est réfugié, avec des hommes d'état, aussi, présents, Steve enfonce la porte d'un violent coup de pied et trouve les hommes, armes braquées sur lui, il se cache derrière un mur pour recharger) :

— Tiens, tiens, voilà un obstacle de taille !

— Tu n'as nulle part où aller, Courtin ! Il y'a des députés et des hommes influents du gouvernement, ici, si tu les tues, l'avenir du reste de ta famille est en péril, ne me dit pas que tu vas risquer leur vie, pour une histoire de vengeance ?

— Vous pensez vraiment que j'en ai quelque chose à faire de ma vie, maintenant ? Je vais vous enterrer avec moi, bande de pourritures !

(Steve lance les hostilités en jetant une grenade fumigène et les mafieux ripostent, en mitraillant le mur, il est touché au bras gauche, mais réussi à les éliminer. Il part précipitamment, à cause du bruit qu'a engendré cet affrontement inattendu. Il soigne sa blessure, en retirant la balle qui a traversé le bras, et soigne la plaie, dans son véhicule. Avant-dernière étape, Pascal, qui siège au dernière étage de la tour Montparnasse. Steve élimine tous les membres, à l'étage, en faisant diversion avec un serveur venu apporter le repas. Il attend que l'employé entre dans la pièce principale pour attaquer. Dès la porte fermée, il élimine, avec son pistolet silencieux,

de type Glock 27, les gardes devant la porte. Il pénètre à l'intérieur et trouve Pascal, seul) :

— Steve, personne n'est ici, à part moi. J'ai décidé que je n'allais pas résister, tout du moins, je n'en ai pas besoin, puisque je travaille pour le gouvernement. C'est fini, maintenant, tu n'as plus besoin de tuer qui que ce soit, nous avons gagnés !

— Nous Pascal?!!!

— Je travaillais en tant que couverture, et maintenant que nous avons les preuves, en ta possession, nous allons tous les boucler. Tu peux relâcher ma famille, tu n'auras plus d'inquiétude pour la suite des événements.

— Ta famille Pascal?!!!

— J'ai su que tu avais enlevé ma femme et mes enfants, ordonne de les relâcher. Tu ne seras inculpé pour aucune charge, le président Rousseau s'engage à te disculper pour tout. Tu vivras à l'étranger et toute ta famille sera protégée. Ton père sera sous les verrous, c'est bien ce que tu voulais ?

— Ta famille n'est plus de ce monde, Pascal, tu ne pensais tout de même pas que j'allais laisser des survivants ? J'ai fait croire qu'ils étaient encore séquestrés dans un lieu tenu secret, pour que tu n'ordonnes pas de me poursuivre, c'est bien ce que tu voulais, non ? Négocier la libération de ta famille et tu as utilisé ce subterfuge pour essayer de m'avoir, comment as-tu pu arriver aussi loin, avec une telle naïveté ?

(Pascal tombe à genoux et pleure à chaudes larmes. Steve sourit devant cette terrible scène) :

— Naaaaaannnn, ma femme, mes petits, naaaaaannnn !!!

— Tu te souviens ce qu'a dit mon père, hein ? Tu as autant de sang sur les mains que moi ! J'ai su, lors de mon enquête secrète, que ton père était impliqué dans l'empoisonnement de mon grand-père, lors du mariage de mes parents et dans l'attaque qui a coûté la vie à Sandra. Tu as trahi Éric, pour tes ambitions personnelles, tu lui as caché que tu avais organisé la mort de sa sœur, car elle ne voulait pas de toi, ta femme me l'a dit, avant de se prendre une balle dans la tête, tu n'es qu'une pourriture ! Lorsque tu as pris la tête du consortium, j'ai infiltré tous les serveurs informatiques, les appels, les personnes impliqués, je savais tout. Tu as mis sur écoute les réunions du consortium, tel un fourbe, alors, j'ai piraté vos serveurs et j'ai pu écouter toutes vos réunions pour tenter de m'arrêter, dans ma mission. Vous apprendrez à traiter tous vos problèmes correctement, bande d'amateurs !

(Steve l'exécute d'une balle dans la tête et lui crache dessus, soudain, plusieurs hommes de main débarquent et mitraillent la pièce. Il se dirige vers la fenêtre et monte sur l'échafaudage, prévu pour les travaux, et descend à l'aide d'une corde qu'il attache autour de son bras. Arrivant à quelques mètres du sol, Steve prépare son fusil mitrailleur, il élimine tous les hommes à sa poursuite. Il prend rapidement son véhicule et arrive au manoir, puis il se cache derrière les buissons, il élimine la garde dans son intégralité, avec son sniper silencieux, type SCAR-H PR-6, avec une vitesse d'exécution proche de la perfection. Il atteint l'entrée du manoir de l'organisation Courtin et aperçoit Jacques Cevile, en chemise de nuit, Glock à la main et assis sur un banc, dans un jardin de la cour, observant

la pleine lune éclatante. Steve s'assied, face à lui, pointant son arme sur sa tête) :

— Ta mère m'a contacté un jour, pour que je lui fasse une promesse : te protéger, s'il lui arrivait quelque chose, j'ai tenu parole.

— De quoi est-ce que tu parles, Jacques ?

— Je suis celui qui a contacté Éric, pour te porter secours, j'ai eu accès à l'information par l'intermédiaire de la famille Landin, l'un de mes informateurs m'a prévenu.

— Pourquoi n'as-tu pas prévenu Sandra ?

— C'était le maximum que je pouvais faire. Si je révélais l'information à ta mère ou ton père, je ne pouvais plus te protéger. Je t'aimais tellement, ton intelligence, ton sourire... est-ce que tu te rappelles ces moments ?

— Est-ce que mon père savait pour l'attaque ?

— C'est la question que j'ai toujours voulu lui poser, mais je n'ai jamais osé lui en parler.

(Steve, d'une balle dans la tête, élimine Jacques Cevile, à bout portant. Il s'écroule, il vient pourtant de connaître l'auteur de son sauvetage, il n'est pris d'aucune pitié et exécute son plan initial, et rien ne le détournera de son objectif. Il se retourne et aperçoit Georges, au volant de sa voiture, prenant la fuite. Il prend la voiture d'un membre, qu'il exécute à bout portant, et le poursuit jusqu'à arriver au cimetière de Passy où son père a voulu l'emmener. La pluie s'invite dans cette confrontation, tant attendue, entre le père et son fils ! Steve marche en direction du centre du cimetière, arme à la main, en voyant son père à quelques centaines de mètres, devant la tombe de sa mère, en train d'enfiler des gants en cuir, et contemplant la pleine lune qui éclaire le cimetière, Georges se retourne et regarde son fils, en train de braquer son arme sur lui) :

— Nous y sommes, nous voilà enfin réunis, là où tout a commencé pour moi et se terminera pour toi !

— Commencé ?

— Ouiiiiiii ! C'est là que ton grand-père est enterré, il est mort et m'a laissé cet héritage qui m'a donné une autre dimension ! J'étais adulé, une fierté pour la France, j'ai rendu service à la patrie, bien plus que tu ne pourras le faire, de toute ta misérable vie ! La police, les militaires qui ont envoyé ce pays à la ruine, la justice et son laxisme... même les politiciens étaient à nos pieds !

— Tu vis dans un monde imaginaire, là où tu es un héros, et nous, des mauvais.

— Tu penses avoir fait du bon boulot en éliminant le consortium, hein ? On sera remplacés par de vrais truands !

— Ne t'inquiètes pas pour ça, nous aurons toujours des gens comme François pour pulvériser des gens comme toi. D'où qu'ils viennent, quoi qu'ils fassent, ce peuple ne laissera jamais le mal triompher sur le bien. La preuve, tu es ici, en face de ton propre fils, qui va t'éliminer !

(Georges se dirige vers la tombe où sont enterrées ses parents et Sandra et fait un signe du doigt, pointant les tombes) :

— Ici, c'est là où ta grand-mère est enterrée, et ici, ta mère, elle a voulu me trahir en partant, et j'ai eu le dernier mot. Oui ! c'est moi qui ai organisé sa

mort ! Elle avait l'intention de me trahir et je l'ai punie ! Tout comme j'ai puni ses parents de m'avoir caché où tu étais, puisqu'Éric les a informés et m'a laissé de côté, j'ai organisé le meurtre de ces traîtres !

(Georges retire sa veste et son pull, il est rempli de cicatrices et un tatouage terrifiant avec une tête de mort sur son torse, mouillé par une pluie abondante. Il décide d'affronter son fils, Steve jette son arme et enfle des gants en cuir) :

— Et voilà que mon fils, élevé par un pauvre paysan veut m'éliminer ? C'est à ton tour de tomber !

(Steve, emporté par la colère, déclenche les hostilités, à mains nues. Les deux membres de la famille Courtin se livrent à un échange de coups, d'une rare violence, sur un sol boueux. Le fils prend le dessus sur le père, et ce dernier bloque les coups. Steve décide, lui aussi, de se mettre torse nu. Il montre des signes de fatigue, la semaine de déplacements, la blessure sur son bras gauche et le manque de sommeil commencent à peser sur son métabolisme. Il réussit pourtant à prendre le dessus, en exécutant un enchaînement de combos, à la perfection, son père s'écroule et se retrouve allongé sur le ventre. Au lieu de l'éliminer, Steve, se met à sourire et recule) :

— Pourquoi tu ne me tues pas ?!

— Je pensais que tu étais bien plus fort que ça, Georges ! J'ai peut-être une information qui va te motiver, j'ai tué Julie, Alphonse, Christophe et Nina, on est à égalité, maintenant.

(Georges apprend la nouvelle et frappe le sol de ses mains, avec rage, il se relève en récupérant une force inattendue, mais continue de saigner de ses blessures) :

— Aaaaaaahhhhhhhhhhhhh !!! je vais te tuer !!!!!

— Tu vois ce que ça fait de perdre sa femme et ses enfants, sans rien pouvoir faire ! Ramène-toi !

(Le combat reprend et Steve enchaîne ses techniques et lui assène plusieurs coups sur son torse et ses jambes. Georges bloque deux coups, mais ne peut repousser la puissance de son fils qui l'achève, d'une droite en plein visage, le faisant tomber en arrière. Steve s'écroule, lui aussi. Non loin de là, un individu sort de l'ombre et se déplace aux côtés de Steve. Ce dernier ouvre son œil gauche, réveillé par le bruit des applaudissements de ce mystérieux personnage qui enlève son chapeau et s'accroupit) :

— Tu es qui, toi ?

— Tu y es parvenu ! Pourtant, je pensais que tu allais échouer, face à ton père, c'est vraiment du travail remarquable ! La « semaine noire », une opération proche de la perfection pour un homme qui n'a jamais mis les pieds dans un camp militaire. Je comprends pourquoi elle t'a choisi.

— De toute façon, je n'ai plus de force pour te combattre...

— Ne bouge pas, tes blessures sont très profondes, tu dois te reposer, juste le temps que le véhicule arrive.

— Cela n'a plus d'importance, j'ai réussi ma mission, ma mort approche et je n'ai plus envie de vivre, de toute façon, tu me parles de choses futiles !

— Perdre sa famille est une chose qui peut amener au désespoir, il est vrai, pas au point de vouloir annihiler toutes ses compétences. On peut reconstruire sa vie et démarrer une chose nouvelle.

(L'individu regarde sa montre et reçoit un appel, il appuie sous son oreille droite et active une communication) :

— Oui ?

— Dépêche-toi, Qadro ! La police ne va pas tarder !

— Il vient d'en finir, Sandra, Ciento arrive dans 5 minutes.

— Écoute ! Je ne sais pas qui tu es, mais pars d'ici, la police va bientôt rattrapper, alors va-t'en avant qu'ils ne mettent la main sur toi.

(Un véhicule, modèle S.U.V Edran Enigma III noir, arrive près du cimetière et se gare devant la porte d'entrée. Un homme en combinaison médicale noire avec un emblème écrit dessus, H.A.R.D, pénètre dans le lieu où Steve est allongé, et vérifie son état de santé, ce dernier n'arrive plus à bouger et l'homme en costume s'écarte de Steve) :

— Chef ! Je dois intervenir, immédiatement !

— Impossible, Ciento ! La police arrive, emmène-le sur le siège arrière et fait ton possible pour le maintenir en vie, en attendant d'atteindre le quartier général. Très bien, je te fais une proposition, j'ai contacté le président français et il m'a donné son aval. Tu vas rejoindre, si tu le veux bien, notre organisation. De toute façon, tu n'as plus vraiment le choix, je vais considérer ton cas critique comme un consentement.

— FAIS CE QUE TU VEUX ! JE N'EN AI PLUS RIEN À FAIRE !

(Steve crie de toutes ses forces, puis s'évanouit, l'individu, en combinaison médicale, transporte ce dernier à l'arrière du véhicule. L'homme en costume noire observe Georges et constate qu'il est inerte et quitte le cimetière, lui aussi) ...

Human Army Research Development I: Origines

H.A.R.D I : Origines.

ISBN : 9798867235253.

Illustration de la couverture : Studio Coutern © Shutterstock.

Dépôt légal – 29.07.2011.

Dépôt légal – A.F.N.I.L France sous la dénomination « Human Army Research Development I : Origines ».

© Groupe Coutern, Paris, France.

© Édito, 2011 pour la présente édition.

Tous droits réservés.

Découvrez la saga H.A.R.D, à travers le premier volume retraçant les origines du premier scientifique Français, né au sein d'une famille mafieuse. Il la fuira pour devenir un soldat d'élite et intégrera la première unité militaire Européenne !

Coutern est une maison d'édition inédite et novatrice. Une équipe de production publie chaque année, des ouvrages destinés au grand public. Les sujets traités sont en adéquation avec les faits actuels. Nos œuvres suivent une charte éthique, dans le but de respecter toutes les cultures et religions ainsi que les faits de sociétés, qui sont étudiés avec précaution d'usage. Vous pouvez suivre l'actualité de notre maison d'édition, grâce à notre site internet.

www.coutern.com